
~~NS 39 b 8~~
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.
1865
Vet. Fr. III B. 745

LES

PHILOSOPHES

DE

L'ANTIQUITÉ

Typ. Sourilas-Ardillier, r. du Consulat, 19, Limoges.

LES

PHILOSOPHES

DE

L'ANTIQUITÉ

par

L. LENOËL



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL

MDCCCLXIV



PRÉFACE.

—

C'est peut-être une témérité que d'oser mettre au jour l'histoire déjà si connue des *Philosophes de l'Antiquité*. Dans la crainte d'être condamné sans être entendu, je m'empresse de me justifier des reproches qu'on pourrait adresser à ce nouveau travail. Loin d'abaisser le mérite de ceux qui ont traité le même sujet, je rends hommage à leur génie. J'ai entrepris cet ouvrage, parce qu'il m'a paru qu'il n'y en avait pas de plus utile. J'ai établi la vérité de mon texte d'après mon faible jugement sur les auteurs les plus estimés. Mes recherches, qui sont le fruit d'une vie laborieuse et très-retirée, sont immenses. Je ne donne que ce qui est clair et intelligible dans toute sa force. Si l'on traite de plagiaires ceux qui font des recherches

dans les ouvrages antiques, j'accepte ce titre avec gloire, et je prédis à ceux qui veulent du neuf qu'on ne les satisfera jamais : Milton, lui-même, n'a pas inventé les idées de son poème, il les a puisées dans les poètes de l'Écriture Sainte. Virgile s'est guidé sur Homère; Despréaux a dû son succès à Horace, et Racine à Euripide. Tous les écrivains ont eu des modèles qui les ont précédés ; personne n'est né avec assez d'avantages pour ne rien emprunter aux autres. Ne soyons point orgueilleux ; servons-nous de nos devanciers et surpassons-les, s'il est possible. Aucun auteur ne brode son canevas ailleurs que sur des idées déjà soumises ; seulement, il a bien soin d'approprier son sujet pour que le fluide de sa pensée pénètre l'âme du lecteur.

Tout en conservant les anciens noms et les anciennes dignités des philosophes, j'explique tout ce qui mérite d'éclairer et d'intéresser le jeune homme intelligent qui veut s'instruire, qui sait juger ce qu'il lit et profiter de sa lecture.

L'époque de cette histoire remonte à l'antiquité la plus reculée ; car la philosophie est née avec le monde, c'est le droit du libre examen, qui remonte aux principes de toutes choses : Dieu, l'homme, le monde

physique et le monde moral ; voilà son domaine. Les premiers hommes qui ont pensé et réflechi ont été frappés de toutes les merveilles de la nature et se sont empressés d'admirer ses productions. D'abord, les Grecs adoptèrent une morale dure et farouche, plutôt propre à décourager ceux qui voulaient connaître et pratiquer la vertu, qu'à en faire sentir les charmes. Les hommes sages qui reconnurent la fausseté de cette morale formèrent un plan d'étude ; ils frayèrent le chemin aux plus belles découvertes. Ils admirèrent d'abord Dieu dans lui-même et dans ses œuvres ; ils observèrent les mœurs de tous les peuples, apprirent leurs inclinations et leurs coutumes. Comme ils avaient une liberté sans limites pour multiplier les richesses de leurs langues, ils s'instruisirent dans la politique, qui consiste à connaître les bons règlements dans le sens de l'ordre, du culte de la divinité, de l'autorité des lois et du respect que l'on doit à chacun. Toutes les sciences furent solidaires les unes des autres et se donnèrent la main : la poésie, la peinture, la sculpture et tous les arts, en général, se trouvèrent affranchis comme la pensée. Le génie de l'homme prit possession de lui-même, les fausses théories s'étei-

gnirent, la vraie civilisation se propagea, et la bonne société se forma. C'est donc de ces premiers penseurs que nous vient la lumière; nous marchons d'après leurs leçons et le droit de la raison qu'ils nous ont donné : c'est à nous d'étudier, de commenter et d'interpréter tout ce qu'il y a de beau et de vrai dans leurs doctrines.

Tout homme sérieux doit se nourrir l'esprit, se remplir le cœur de ce qu'il y a de plus élevé dans les connaissances humaines, et s'en faire un fond agréable, abondant et varié, un jugement exquis, un sentiment fin et délicat. Le chancelier d'Aguesseau a dit : « Par les sciences, l'homme franchit les bornes étroites dans lesquelles il semble que la nature l'ait renfermé, il devient citoyen de toutes les républiques, habitant de tous les empires; le monde entier est sa patrie, il semble rendre toutes les nations de la terre tributaires de sa doctrine. » L'art de bien juger consiste dans la beauté des pensées, qui est le fondement de toutes choses; celui qui pense bien sur ce qu'il traite raisonne juste. Horace a dit : « Il faut commencer par avoir dans l'esprit une idée nette, juste et précise; l'expression suivra d'elle-même. » Boileau, dans son Art poétique, a répété :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire, arrivent aisément.

Je sais bien qu'il y a des gens très-estimables auxquels manque, néanmoins, le génie métaphysique nécessaire pour s'élever à la haute région des idées, et pour remonter des dernières règles aux premiers principes. La philosophie elle-même est souvent très-difficile à comprendre pour certains esprits; car elle atteint le point le plus élevé de la réflexion. Pour bien en saisir toutes les beautés, il faut parfois une attention, une lucidité, une vigueur d'esprit et des ressources intellectuelles que la nature seule peut nous procurer. Mais, bien persuadé que les savants n'ont pas besoin de mes lumières, j'ai écrit pour une infinité de gens qui n'ont pas de temps à perdre pour lire des ouvrages d'une longueur demesurée, et qui souvent ne définissent rien. Nous sommes arrivés à une époque où l'homme qui veut s'instruire a besoin de tant de connaissances, que si vous lui donnez de trop longs détails, il ne les comprend plus. Dans tous les temps, on a estimé ceux qui ont assez de lumières pour connaître la vérité et assez de courage pour la dire : la religion du cœur et de la pensée a toujours été établie. Nous avons reçu

la vie, nos muscles agissent à notre volonté, nos yeux nous font voir les objets, nos oreilles nous font entendre, et la substance de notre cerveau reçoit nos pensées ; toutes ces vérités impénétrables nous sont données par Dieu, sans que nul mortel puisse les comprendre. »

La philosophie est avant tout l'amour de la sagesse, la mère de la religion pure, de la justice et des lois sages ; elle est, en outre, la lumière et l'essence de l'âme, la vie intellectuelle, le sentiment, l'imagination et l'entendement dont se forme la raison. L'homme moral qui cherche un appui à la vertu, doit admettre un seul Etre suprême. Le physicien qui observe un grain de blé ou le corps d'un être vivant, doit reconnaître le sublime Artisan. L'astronome qui approfondit le cours des astres doit adorer l'éternel Géomètre. Un bon citoyen doit donc se soumettre à ce grand Dieu et aux lois de la patrie qu'il habite, sans quoi ce monde ne serait que meurtres.

Tous les philosophes ont observé avec attention pendant leur vie les différents effets de la nature. Ils ont percé les profondeurs de la terre, parcouru les espaces immenses de sa surface, pour porter de

tous côtés le flambeau de la géométrie. Par leur vol hardi, ils se sont élevés au plus haut des cieux, cherchant à y pénétrer ; en un mot, ils ont approfondi la nature des êtres dans chaque partie de l'univers. Ces philosophes avaient un jugement si étendu, que rien ne leur paraissait comparable à la petitesse d'esprit de ceux qui se croyaient quelque chose de grand. Ils ont démêlé les vices et les ridicules de la société, ils n'ont point confondu leur imagination avec les vraisemblances : ils ont pris pour vrai ce qui est vrai, pour faux ce qui est faux, pour douteux ce qui est douteux. **Thalès** fonda le premier la philosophie Ionique, et il a enrichi l'astronomie, la géométrie et la physique par ses belles découvertes. Il soutenait que l'eau est le principe de tous les corps qui composent l'univers ; que la terre n'est qu'une eau condensée, l'air une eau raréfiée ; que la matière est toujours en mouvement et s'arrange d'elle-même ; qu'une âme répandue partout a la faculté d'organiser toutes les parties des mondes. — **Solon** fut un zélé partisan de la liberté, grand moraliste, profond politique, orateur, poète, législateur et homme de guerre. — **Pittacus** était brave soldat, grand capitaine ; il aimait la chasteté,

la frugalité et la vérité. — **Bias** était un citoyen désintéressé ; il n'employait son talent oratoire que pour la défense des pauvres, auxquels il donnait tout son bien. — **Périandre**, tyran de Corinthe, opprima la liberté de sa patrie en usurpant la souveraineté — **Chilon** était un esprit ferme et résolu, aussi calme dans l'adversité que dans la prospérité. Il savait garder les secrets, employer son temps avantageusement et supporter les injures sans murmurer. — **Cléobule** fut grand admirateur des sciences et des arts ; mais il avait en horreur les infidèles et les ingrats. Il était bon père, bon mari et toujours grand citoyen. — **Epiménides** aimait à en imposer au peuple par ses discours ; il disait qu'il pouvait mourir et ressusciter quand il voulait. — **Anacharsis** professa les sciences et méprisa les richesses. Il disait que la vigne porte trois sortes de fruits : l'ivresse, la volupté et le repentir — **Pythagore** fonda la secte Italique et enseigna à ses disciples à mêler leurs biens en commun, pour ne faire qu'une seule et même bourse. Il disait qu'un seul Dieu est l'auteur de toutes choses, qu'il a un entendement, un esprit infini, et que de son action sont sortis les

éléments, les figures, les nombres, le monde visible et ce qu'il renferme ; que ce Dieu est une nature impassible qui ne tombe point sous nos sens, qu'il ne peut être représenté par aucune image, puisqu'il n'est aperçu que par l'entendement. — **Héraclite** pleura sans cesse sur toutes les infirmités de la vie humaine. Il démontra que tout est animé par un seul esprit ; qu'il n'y a qu'un monde formé par le feu, qui est Dieu lui-même, éternel, nécessaire et toujours agité pour créer et produire ; mais, qu'après divers changements, ce monde redeviendra en feu. — **Démocrite** riait perpétuellement et avec méditation des faiblesses et des vanités humaines. Il prétendait que des atomes ont formé tous les mondes ; que chaque monde périt au bout d'un certain temps, mais que de ces débris il s'en compose d'autres. — **Anaxagore** renonça à tout pour s'appliquer à la philosophie et à la physique. Son principe est l'infini : une intelligence suprême arrange la matière et compose tous les êtres des mondes. Les faux-dieux et les fausses divinités étaient pour lui des cauchemars. — **Empédocles** fut grand partisan de la liberté et du gouvernement populaire. Il admettait pour

premier principe quatre éléments : la terre, l'eau, l'air et le feu ; il disait qu'il y a entre ces éléments, une infinité qui les unit et une force de répulsion qui les divise. Ce philosophe préféra toujours la solitude à la grandeur du monde et à l'embarras des affaires. — **Socrate** fut le martyr de la divinité et le fondateur de la philosophie morale. Il était modéré, sobre, chaste, patient et possédait au plus haut degré toutes les vertus, ce qui ne l'empêcha pas de sceller de son sang, l'amour de la vérité et de la justice. — **Platon**, l'apôtre de la divinité, admit trois principes : Dieu, la matière et l'idée. Dieu, comme l'intelligence universelle, la matière, comme premier support de la génération et de la corruption, l'idée, comme substance incorporelle qui réside dans l'entendement. Par son génie il a embelli la géométrie, l'astronomie, la physique et l'histoire naturelle. — **Antisthène** fonda la secte Cyrénaïque et n'admit que deux passions dans l'homme : la douleur et le plaisir. Il courtisait les princes et les rois pour faire bonne chère avec eux. — **Aristote**, disciple de Platon et précepteur d'Alexandre, fonda la secte Péripatéticienne. Il admit trois principes dans les choses naturelles : la

privation, la matière et la forme. Il disait que la terre et l'eau tendent à s'approcher du centre du monde par leur pesanteur, mais que l'air et le feu s'en éloignent par leur légèreté. — **Xénocrate** était d'un désintéressement et d'une chasteté à toute épreuve. — **Diogène**, le grand citoyen du monde, dédaignait toutes les commodités de la vie et traitait le genre humain avec mépris. Comme il vivait au jour le jour, sans désirer la mort ni la craindre, il opposa la fermeté à la fortune, la nature à la coutume et la raison aux troubles de l'âme. — **Cratès** abandonnait tous les plaisirs pour sa liberté. Il disait qu'il n'y a pas de maître plus tyrannique que la volupté, ni d'autre patrie que la pauvreté, le mépris de la gloire et de la fortune. — **Pyrrhon** fonda la secte des Sceptiques; c'était un homme libre, exempt de troubles, de vanité et de superstitions; toutes les choses de ce monde lui paraissaient incompréhensibles. — **Bion** fut poète, musicien et géomètre. Il aimait la bonne chère et menait une vie très-débauchée. — **Epicure**, aussi grand génie qu'homme respectable par ses mœurs douces et candides, admit des principes insécables et inaltérables qui constituent l'immutabi-

lité des éléments et des espèces. Il regardait les corps les plus durs comme des cribles. Ses intermondes sont l'espace non résistant, dans lequel les planètes parcourent leurs orbites, dans des temps proportionnels à leurs aires. — **Zénon**, chef de la secte des Stoïciens, prétendait que l'univers est un corps qui meurt pour revivre. Il disait qu'entre amis toutes choses sont communes; qu'il faut honorer ses parents, défendre sa patrie, s'aimer et s'aider les uns les autres. — **Lycurgue**, célèbre législateur des Lacédémoniens, déracina la cupidité. — **Esope** prêta un langage aux animaux et aux êtres inanimés pour enseigner la vertu aux hommes. — **Euclide** fonda la secte Sophiste. Il cachait la vérité sous une foule d'expressions problématiques. — **Xénophane**, contemporain de Socrate, fonda la secte Eléatique. — **Confucius** enseignait aux Chinois la vertu morale et l'art de raisonner juste. Il disait que la raison est un miroir reçu du ciel; quand il se ternit, il faut l'essuyer. — **Zénon d'Elée** fut l'auteur de la Dialectique. — **Leucippe** inventa le grand système des atomes et du vide. — **Théophraste** succéda à Aristote. — **Arcésilas** fut l'écolier de Crantor,

platonicien. — **Archimède** fit des merveilles par ses mathématiques et son génie inventeur. — **Chrysippe** fut grand défenseur de la liberté de l'homme. — **Hipparque** était le confident de la nature. — **Carnéade** croyait que tout est incertain. — **Apollonius** mena une vie très-austère. — **Epictète** soutint de toutes ses forces l'immortalité de l'âme. — **Sénèque**, précepteur de Néron, fut condamné à mort par ce monarque. — **Pline** ne reconnaissait qu'un seul Dieu, qui est ce vaste univers, sans commencement ni fin. — **Marc-Aurèle**, empereur romain, disait que la vertu rend les hommes égaux à Dieu. — **Ptolémée** fut nommé par les Grecs, très-divin et très-sage. — **Plotin** fonda une école de philosophie à Rome. — **Arnaud de Villeneuve** trouva par la chimie : l'esprit de vin, l'huile de térébenthine et les eaux de senteur. — **Copernic** fit voir le premier, que le mouvement des planètes autour du soleil, répond à tous les phénomènes célestes. — **Descartes** démontra l'existence de Dieu et l'immatérialité des esprits. Il mettait la liberté personnelle au-dessus de tous les rois du monde. — **Galilée**, le restaurateur de la

raison et le père de la physique nouvelle, a démontré le mouvement de la terre et des autres planètes dans leurs orbites elliptiques autour du soleil, immobile dans sa place, au centre des mondes, en tournant sur lui-même.

Tous les philosophes que vous allez lire ont considéré la matière en général, ses propriétés, ses incidents et ses modifications dans les corps naturels. Ils ont examiné tour à tour la construction des cieux, des grands corps du soleil, de la lune et des planètes qu'on y remarque. Ils étudièrent l'atmosphère et ses différents météores ; ils cherchèrent à bien connaître la terre, les mers et toutes leurs productions. Leurs maximes enseignent à sacrifier l'intérêt particulier et même la vie à l'intérêt général et au salut de l'Etat ; la plus commune est, qu'il faut se retirer des affaires publiques ou n'y regarder que le bien universel.

Tous ces grand hommes n'ont rien négligé pour polir l'esprit, ennoblir le cœur, afin de nous accoutumer à bien juger, et à être maîtres de nous-mêmes, dans l'amour comme dans la haine, dans la crainte comme dans l'espérance, dans la joie comme dans le plaisir, dans la compassion comme dans l'envie.

Pénétrons-nous bien de toutes leurs maximes, qui sont celles du monde jusqu'à la science, celles de la science jusqu'à la raison morale, et celles de la raison morale jusqu'à la vérité.

Il ne me reste qu'à désirer que l'*Histoire des Philosophes de l'Antiquité* excite la curiosité du public qu'elle est appelée à initier aux différents systèmes de nos devanciers. Dans ce résumé historique, j'ai écarté tous les détails nuisibles et douteux pour ne raconter que des faits authentiques sur le caractère et les qualités distinctives de chaque philosophe. Toutes les actions de ces hommes illustres sont entremêlées d'incidents qui excitent à un très-haut point l'attention de tout le monde. J'ai suivi l'ordre chronologique, afin que le lecteur pût mieux juger du progrès que la raison a fait dans la connaissance et le perfectionnement de toutes les choses qui roulent dans ce grand mouvement des siècles.

PRÉCIS HISTORIQUE

SUR LES PHILOSOPHES DE L'ANTIQUITÉ

Thalès de Milet.

Le premier des sept Sages de la Grèce était originaire de Phénicie et descendait de Cadmus, fils d'Agénor. L'indignation que ses parents avaient contre les tyrans qui opprimaient les gens de bien, les obligea à quitter leurs pays : ils vinrent s'établir à Milet, ville d'Ionie, où Thalès naquit vers 640 avant J.-C. C'est lui qui a mérité le premier le glorieux titre de Sage, et qui a été l'auteur de la philosophie qu'on a appelée Ionique, du nom du pays où il avait pris naissance.

Ce philosophe passa quelque temps dans la magistrature; et, après en avoir exercé avec éclat les principaux emplois, le désir de connaître les secrets de la nature, lui fit quitter l'embarras des affaires publiques. Il s'en alla en Egypte, où les sciences florissaient alors : il y passa plusieurs années à converser avec les prêtres, qui étaient les docteurs du pays, afin de s'instruire des mystères de leur religion ; il s'appliqua particulièrement à la géométrie et à l'astronomie. Il ne s'attacha jamais à aucun maître, et ne dut qu'à ses expériences et à ses profondes méditations, les belles connaissances dont il a enrichi la philosophie.

Thalès avait l'esprit élevé, parlait peu et réfléchissait beaucoup ; il négligeait son intérêt particulier, et était fort zélé pour celui de la république.

Quand il fut de retour à Milet, il vécut dans une grande solitude, et ne songea plus qu'à contempler les choses célestes. L'amour de la sagesse lui fit préférer la douceur du célibat aux soins qui accompagnent le mariage. Il avait 23 ans, lorsque Cléobuline, sa mère, le pressa d'accepter un parti avantageux : quand on est jeune, dit Thalès, il n'est pas temps de se marier ; quand on est vieux il est trop tard, et un homme entre ces deux âges ne doit pas avoir assez de loisir pour se choisir une femme.

Il prévint, à ce qu'on dit, par ses observations astronomiques, que certaine année serait très-fertile. Il acheta, avant la saison, tous les fruits des oliviers qui étaient aux environs de Milet ; la récolte fut si abondante, qu'il en tira un profit considérable ; mais comme il était tout-à-fait désintéressé, il fit assembler les marchands de Milet et leur distribua tout ce qu'il avait gagné. On crut que s'il était pauvre, c'était parce qu'il ne savait pas amasser du bien. Les gens riches s'imaginaient qu'il fallait avoir beaucoup d'esprit pour gagner de l'argent, et ils traitaient de sots tous ceux qui n'avaient pas ce talent.

Il découvrit plusieurs propriétés des triangles sphériques. Il partagea la sphère en cinq cercles parallèles, d'où suit sa division des cinq zones.

Thalès avait remercié les dieux de trois choses : d'être né raisonnable, plutôt que bête ; homme, plutôt que femme ; grec, plutôt que barbare.

Il croyait que le monde a été disposé, comme nous le voyons, par une intelligence qui n'a point eu de commencement et qui n'aura jamais de fin.

Il disait que la chose du monde la plus grande est

l'espace, parce qu'il renferme tout ce qui a été créé; que la plus forte est la nécesssité, parce qu'elle vient à bout de tout; que la plus prompte est l'esprit, puisqu'en un instant il parcourt tout l'univers; que le plus sage est le temps, puisqu'il découvre les choses les plus cachées; que le plus constant c'est l'espérance, qui reste seule à l'homme quand il a tout perdu; et de meilleur la vertu, sans laquelle il n'y a rien de bon; mais que la plus douce et la plus aimable, c'est de faire sa volonté.

Il répétait souvent: que de parler beaucoup n'est pas une marque d'esprit;

Qu'on doit se souvenir également de ses amis présents ou absents; qu'il ne faut rien dire à personne dont on puisse se servir pour nous nuire; et qu'il faut vivre avec ses amis, comme s'ils pouvaient devenir nos ennemis;

Qu'il faut d'abord assister son père et sa mère, pour mériter d'être assisté de ses enfants;

Qu'il n'y a rien de si rude que de voir vieillir un tyran;

Que ce qui nous console, c'est d'apprendre que ceux qui nous tourmentent, sont aussi malheureux que nous;

Qu'il ne faut point faire ce qu'on reprend dans les autres;

Que le véritable bonheur est de jouir d'une santé parfaite, d'avoir un bien raisonnable, et de ne pas passer sa vie dans la mollesse ni l'ignorance.

Il croyait qu'il n'y a rien de si difficile que de se connaître soi-même, et de si facile que de conseiller autrui.

Il disait que la facilité du corps consiste dans la santé, et celle de l'esprit dans le savoir.

Il croyait que tout l'univers était peuplé de démons

et de génies, qui voltigeaient sans cesse de côté et d'autre; qu'ils étaient les gardiens des hommes et les guides de leurs entendements.

Il se divertissait quelquefois à la poésie. C'est lui qui a inventé la mesure des vers hexamètres.

Thalès a été le premier des Grecs qui se soit appliqué à la physique et à l'astronomie. Il croyait que l'eau était le premier principe de toutes choses; que la terre n'était qu'une eau condensée, l'air une eau raréfiée; que toutes choses se changeaient perpétuellement les unes dans les autres, mais qu'en dernier lieu tout se résolvait en eau; que la terre était au milieu du monde, qu'elle opérait son mouvement autour de son propre centre, qui était le même que celui de l'univers; et que les eaux de la mer, sur lesquelles elle était posée, lui donnaient une certaine flexibilité qui était la cause de son mouvement.

Si l'on l'en croit, les animaux ont été engendrés dans l'humidité et couverts d'écorces pleines d'épines qui servaient à leur défense. Ces écorces s'étant ensuite ouvertes par la sécheresse, les animaux sortirent de leurs enveloppes. « A l'égard des » hommes, *Anaximandre* croit qu'ils ont été engen» drés dans le ventre des poissons, et qu'ayant été » nourris là jusqu'à ce qu'ils eussent la force de » pourvoir à leurs propres besoins, ils avaient été » ensuite vomis sur la terre. Ce disciple de Thalès » continue d'exposer son système de physique. Les » cieux, dit-il, sont composés de chaud et de » froid, etc. »

On a accusé Thalès d'avoir nié la divinité, et c'est un reproche grave qui lui est commun avec ses disciples Anaximandre et Anaximène. Ils croyaient tous que la matière avait la force de s'arranger elle-même. Ils lui donnaient une âme répandue partout, et qui

avait la faculté d'organiser elle-même ses moindres parties. Ils ajoutaient que la matière est dans un mouvement perpétuel et passe par toutes sortes de formes; que chaque chose n'a qu'une existence si fugitive, qu'on ne peut pas affirmer qu'elle existe.

Les effets merveilleux de l'aimant, de l'ambre, et la sympathie entre les choses de même nature, ont fait croire à Thalès qu'il n'y avait rien dans le monde qui ne fût animé.

Il croyait que la cause de l'inondation du Nil venait de ce que les vents Etésiens, qui soufflent du septentrion au midi, retardaient les eaux du fleuve qui coulent du midi vers le septentrion, et les contraignaient à se déborder dans la campagne.

C'est lui qui a prédit le premier les éclipses du soleil et de la lune, et qui a fait des observations sur les différents mouvements de ces deux astres. Il croyait que le soleil était un corps lumineux, dont la masse était 120 fois plus considérable que celle de la lune; que la lune était un corps opaque, qui n'était capable de réfléchir la lumière du soleil que par une seule moitié de sa surface; sur cette supposition, il expliquait les différentes figures sous lesquelles la lune nous paraît.

C'est lui qui a cherché le premier l'origine des vents, la matière des foudres, la cause des éclairs et du tonnerre.

Personne avant lui n'avait connu la manière de mesurer les hauteurs des tours et des pyramides, par leur ombre méridionale, lorsque le soleil est dans l'équinoxe.

Il fixa l'année à 365 jours; il régla l'ordre des saisons, et borna chaque mois à 30 jours; à la fin de chaque douzaine de mois, il ajoutait 5 jours pour ache-

ver l'année. C'était une méthode qu'il avait prise des Egyptiens.

C'est lui qui a donné la connaissance de la petite ourse, dont les Phéniciens se servaient pour régler leur navigation.

Thalès a joui pendant toute sa vie d'une considération très-distinguée ; on le consultait sur les affaires les plus importantes. Il était très-vieux quand il se fit porter un jour sur une terrasse, pour voir à son aise les combats de l'amphithéâtre. La chaleur excessive lui causa une altération si violente, qu'il mourut subitement dans le lieu même d'où il regardait les combats, l'année 548 avant J.-C. et la 92me de son âge. Le peuple de Milet lui fit de magnifiques funérailles.

Solon

Le second des sept Sages de la Grèce, naquit à Salamine, 638 ans avant J.-C. Excestide, son père, descendait du roi Codrus, et sa mère était cousine germaine de la mère de Pisistrate. Il employa une partie de sa jeunesse à voyager en Egypte, qui était le théâtre de tous les hommes savants. Après s'être instruit de la forme du gouvernement et de tout ce qui regardait les lois et les coutumes du pays, il revint à Athènes, où son rare mérite et sa naissance distinguée lui firent obtenir les emplois les plus considérables.

Solon était un homme d'une grande sagesse, mêlée de beaucoup de vigueur, de fermeté et de sincérité. Il était excellent orateur, poëte, législateur et

homme de guerre. Pendant toute sa vie il a été fort zélé pour la liberté de sa patrie, et grand ennemi des tyrans. Il ne s'attacha jamais à aucun maître, pas plus que Thalès. Il négligea la connaissance des causes de la nature, pour s'appliquer uniquement à la morale et à la politique.

Il y avait eu pendant longtemps une cruelle guerre entre les Athéniens et les Mégariens au sujet de l'île de Salamine. Après un grand carnage de part et d'autre, les Athéniens, qui avaient eu le désavantage, las de répandre tant de sang, ordonnèrent une punition de mort contre le premier qui serait assez hardi de proposer la guerre pour le recouvrement de Salamine, dont les Mégariens étaient en possession. Solon craignit que s'il parlait, il ne se fît tort à lui-même, ou que s'il se taisait, son silence ne fût désavantageux à sa patrie. Il prit le parti de contrefaire le fou, afin que, sous ce prétexte, il lui fût permis de dire et de faire impunément tout ce qu'il voudrait. Il fit courir le bruit dans toute la ville qu'il avait perdu l'esprit. Après avoir composé quelques vers élégiaques qu'il apprit par cœur, il sortit de sa maison avec un habit tout déchiré, une corde au cou, et un vieux bonnet crasseux sur la tête. Tout le peuple s'attroupa autour de lui. Solon monta sur une pierre d'où l'on avait coutume de faire les proclamations publiques, et récita des vers contre sa coutume. « Plût aux dieux! s'écria-» t-il, que jamais Athènes n'eût été ma patrie; ah! » je voudrais être né à Pholegandes ou à Sicine, ou dans » quelque lieu encore plus affreux et plus barbare; au » moins je n'aurais pas le chagrin de me voir montrer » au doigt, et d'entendre dire : Voilà un Athénien qui s'est » honteusement sauvé de Salamine. Vengeons prompte-» ment l'affront que nous avons reçu, et reprenons un » séjour agréable, car nos ennemis nous retiennent

» injustement. » Cet incident fit tant d'impression sur l'esprit des Athéniens, qu'ils révoquèrent aussitôt l'édit qu'ils avaient porté ; ils prirent les armes et résolurent de faire la guerre aux Mégariens. Solon fut choisi pour commander les troupes ; il s'embarqua avec ses gens sur plusieurs bateaux de pêcheurs. Ils étaient suivis d'une galère à 36 rames, et mouillèrent près de Salamine. Les Mégariens qui étaient dans la ville s'en aperçurent, coururent aux armes en désordre, et détachèrent un de leurs vaisseaux qu'ils envoyèrent pour voir ce que c'était. Ce vaisseau s'approcha trop près, il fut pris par Solon, qui fit aussitôt lier tous les Mégariens qui le montaient, et fit embarquer à leurs places les plus braves d'entre les Athéniens, et leur commanda de faire voile sur Salamine en se cachant le plus possible. Solon prit avec lui le reste de ses gens et descendit à terre par un autre endroit, pour se trouver à la rencontre des Mégariens qui s'étaient mis en campagne. Pendant qu'il leur livra bataille, ceux qu'il avait envoyés dans le vaisseau arrivèrent aussitôt et se rendirent maîtres de la ville. Solon, après avoir défait les Mégariens, renvoya sans rançon tous les prisonniers que l'on avait faits dans le combat, et érigea un temple en l'honneur du dieu Mars, à l'endroit même où il avait remporté la victoire. Quelque temps après, les habitants de Mégare s'opiniâtrèrent inutilement à vouloir reconquérir Salamine. Enfin on convint de part et d'autre qu'on prendrait les Lacédémoniens pour arbitres. Solon prouva devant les députés de Sparte, que Philus et Eurifacès, enfants d'Ajax, roi de Salamine, étaient venus demeurer à Athènes, et qu'ils donnèrent cette île aux Athéniens, à condition qu'on les ferait citoyens de la ville. Il fit ouvrir plusieurs tombeaux et fit voir que les habitants de Salamine tournaient la face de leurs morts du même côté que ceux d'A-

thènes, au lieu que les Mégariens les tournaient du côté opposé ; ils faisaient graver sur le cercueil le nom de la famille du mort, ce qui était seul particulier aux Athéniens. Mais ceux de Mégare ne tardèrent pas longtemps à avoir leur revanche ; car les différends qui régnaient depuis longtemps entre les descendants de Cylon et ceux de Mégaclès s'augmentèrent tellement, qu'ils furent sur le point de faire périr entièrement la ville. Cylon avait eu autrefois dessein de se faire souverain d'Athènes ; sa conspiration fut découverte : il fut massacré avec plusieurs de ses complices. Tous ceux qui purent échapper se sauvèrent dans le temple de Minerve. Mégaclès, qui était pour lors magistrat, fit tant par ses belles paroles qu'il leur persuada de venir se présenter devant les juges en tenant un filet attaché par un bout à la statue de la déesse, afin de ne point perdre leur franchise. Comme ils descendaient du temple, le filet se rompit ; Mégaclès dit que c'était une marque évidente que la déesse leur refusait sa protection ; il en arrêta plusieurs et les fit aussitôt lapider par le peuple ; ceux qui coururent aux autels y furent presque tous massacrés sans respect ; il ne s'en sauva que quelques-uns que les femmes des magistrats firent mettre en liberté.

Une action si noire rendit les magistrats odieux, et leurs descendants furent, depuis ce temps-là, très-haïs du peuple. Plusieurs années après, les descendants de Cylon devinrent très-puissants ; la haine qui était entre les deux partis s'allumait tous les jours de plus en plus. Solon, qui était alors magistrat, craignit que leurs divisions n'entraînassent la perte de toute la ville ; il les fit consentir les uns et les autres à prendre des juges pour terminer leurs différends. Les juges décidèrent en faveur des Cyloniens. Tous les descendants de Mégaclès furent bannis, les os de ceux

qui étaient morts furent déterrés et jetés hors du territoire d'Athènes. Les Mégariens profitèrent de cette occasion favorable pour eux, prirent les armes pendant que les divisions étaient dans leur plus grande ardeur, et reconquirent Salamine.

A peine cette sédition apaisée, il en survint une autre dont les suites ne devaient pas être moins dangereuses. Les pauvres étaient tellement endettés qu'on les adjugeait tous les jours comme esclaves à leurs créanciers, qui les faisaient travailler ou les vendaient à leur fantaisie. Plusieurs gens du menu peuple s'attroupèrent et résolurent de se choisir un chef, pour empêcher qu'aucun d'eux ne fût fait esclave dans la suite, pour n'avoir pas payé ses dettes au jour fixé, et pour forcer les magistrats à partager tous les biens égaux, comme Lycurgue l'avait fait à Sparte. Les troubles étaient si grands et les séditieux tellement animés, qu'on ne connaissait aucun remède pour les apaiser. Solon fut élu, du consentement des deux partis pour terminer tout à l'amiable; il fit beaucoup de difficulté d'abord pour accepter un emploi si épineux; il n'y eut que l'envie de servir sa patrie qui le fit se résoudre; tout le monde lui avait entendu dire autrefois que l'égalité empêchait toutes les contestations; chacun interprétait cette sentence en sa faveur : les pauvres croyaient qu'il voulait rendre les hommes égaux; les riches au contraire, s'imaginaient qu'il avait dessein de mesurer tout selon la naissance et la dignité des personnes. Cela le rendit si agréable aux uns et aux autres, qu'ils le pressèrent d'accepter la souveraineté. Ceux qui n'étaient pas intéressés dans ces discussions, consentaient volontiers d'avoir pour maître celui qui passait pour le premier homme de bien, et le plus sage de toute la terre. Solon s'en éloigna et déclara hautement qu'il n'y consentirait jamais. Ses meilleurs amis ne pou-

vaient s'empêcher de le blâmer : Vous êtes bien simple, lui disaient-ils ; quoi! sous prétexte d'un vain nom de tyran, vous refusez une monarchie qui vous sera par la suite très-légitimement acquise. Timondas ne s'est-il pas fait autrefois déclarer roi d'Eubée, et Pittaque ne règne-t-il pas aujourd'hui à Mytilène ? Solon fut inflexible à tous ces discours. La principauté légitime et la tyrannie, répondit-il, sont à la vérité de très-belles places, mais on y est environné de précipices de tous côtés, et il n'y a point de chemin pour en sortir, lorsqu'on y est une fois entré. Jamais on ne put le déterminer à accepter ce parti avantageux : tous ses amis le traitèrent de fou. Solon s'appliqua sérieusement à apaiser les troubles d'Athènes. Il commença à ordonner que toutes les dettes passées seraient entièrement abolies, sans que jamais personne n'en pût rien demander à ses débiteurs ; et, pour donner l'exemple, il remit sept talents qui devaient lui revenir de la succession de son père. Il déclara nulles toutes les dettes qui se feraient dans la suite sous obligation, afin d'empêcher à l'avenir ce qui avait déjà été la cause de tous les troubles. Les deux partis furent d'abord assez mécontents de ce jugement ; les riches étaient fâchés de ce qu'on leur avait fait perdre ce qui leur appartenait ; et les pauvres ne l'étaient pas moins de ce qu'on n'avait pas partagé les biens également. Mais les uns et les autres furent tellement convaincus par la suite de l'utilité des règlements de Solon, qu'ils le choisirent de nouveau pour apaiser les troubles causés par trois différentes factions qui partageaient la ville d'Athènes. Ils lui donnèrent pouvoir de réformer les lois à sa fantaisie et d'établir tel gouvernement qu'il lui plairait.

Les gens de la montagne voulaient que le peuple

fut entièrement le maître des affaires. Ceux de la plaine prétendaient qu'il n'y aurait qu'un certain nombre de citoyens des plus considérables, et les gens de la marine voulaient que les magistrats fussent tirés de l'une et de l'autre condition. Solon, qu'on avait choisi pour souverain arbitre, commença par abolir toutes les lois sévères de Dracon, son prédécesseur. Les fautes les plus légères y étaient punies de mort, comme les plus énormes crimes. C'est ce qui avait donné lieu de dire que ces lois étaient écrites avec du sang.

Solon divisa les citoyens en quatre tribus et donna entrée dans les affaires publiques à tout le peuple. Il mit, dans les trois premières, les citoyens aisés, et donna à eux seuls les charges et les dignités; il accorda aux pauvres de la quatrième tribu le droit d'opiner avec les riches dans les assemblées du peuple.

Il fit ensuite une estimation des biens de tous les particuliers, et leur assigna des rangs en rapport avec leurs revenus.

Il décida que les principaux magistrats seraient perpétuellement choisis parmi les citoyens du premier ordre;

Que si un homme qui avait épousé une riche héritière se trouvait impuissant, sa femme pourrait avoir commerce avec celui qu'elle voudrait des plus proches parents de son mari;

Que les femmes n'apporteraient pour dot à leurs maris que trois robes et quelques meubles de peu de valeur;

Qu'on pouvait tuer impunément un adultère, lorsqu'on le surprenait sur le fait;

Il modéra les dépenses des dames, et abolit plusieurs cérémonies qu'elles avaient coutume d'observer; il leur recommanda la pudeur; leur ôta toute vaine curiosité; leur enjoignit d'être sobre; les accoutuma

à un grand silence; leur défendit l'usage du vin, et ne leur permit de parler que des choses nécessaires, même en présence de leur mari.

Il décréta que celui qui aurait dissipé son bien serait noté d'infamie et déchu de tous les priviléges, ainsi que celui qui ne nourrirait pas son père et sa mère dans leur vieillesse;

Que nul étranger ne pouvait être fait citoyen d'Athènes, s'il avait été banni à perpétuité de son pays, à moins qu'il ne vînt s'y établir avec toute sa famille, pour y exercer quelque vocation;

Que le public élèverait les enfants de ceux qui seraient morts en combattant pour la patrie;

Qu'un tuteur ne pourrait demeurer avec la mère de ses mineurs, et que le plus proche héritier ne pourrait jamais être élu tuteur;

Que tout vol serait puni de mort, et que celui qui aurait crevé un œil à quelqu'un, serait condamné à perdre les deux yeux.

Toutes les lois de Solon furent gravées sur des tables. Les gens du conseil assemblés firent serment qu'ils les observeraient et les feraient observer exactement. Ceux mêmes à qui on en avait confié le soin, jurèrent solennellement que si quelqu'un d'eux y manquait, il serait obligé de faire présent au temple d'Apollon d'une statue d'or aussi pesante que lui. Il y avait des juges établis pour interpréter les lois lorsque quelques différends naissaient sur ce sujet.

Un jour, comme Solon composait ses lois, Anacharsis se moqua de lui : Quoi! dit-il, vous prétendez avec de l'écriture réprimer l'injustice et les passions des hommes? Telles ordonnances, ajouta-t-il, ressemblent aux toiles d'araignées qui n'arrêtent rien que des mouches.

Les hommes gardent bien les choses dont ils sont

convenus ensemble, répondit Solon. Je ferai mes lois de manière que tous les citoyens connaîtront qu'il leur est plus utile d'y obéir que de les violer.

On lui demanda pourquoi il n'en avait fait aucune contre les parricides; c'est, répondit-il, parce que je n'ai pas cru qu'il y eût jamais des gens assez malheureux pour tuer leur père ou leur mère.

Il disait que tous les gens de cour ressemblaient aux jetons dont on se sert pour compter, qu'ils représentaient plus ou moins selon la fantaisie du prince;

Que ceux qui approchent des princes ne doivent pas leur conseiller ce qui est le plus agréable, mais ce qui est le plus avantageux;

Que notre meilleur guide est notre raison, et qu'il ne faut jamais rien dire ni rien faire sans l'avoir consultée;

Qu'on doit faire beaucoup plus attention à la probité d'un homme qu'à son serment;

Qu'il ne faut pas se faire des amis légèrement; car il est très-dangereux de rompre lorsque l'amitié est une fois liée;

Que le moyen le plus sûr et le plus prompt pour réprouver l'injure, c'est de l'oublier;

Qu'il ne faut pas commander sans savoir obéir;

Qu'il faut respecter les autres, si l'on veut être respecté soi-même;

Que le mensonge doit être en horreur à tout le monde;

Qu'enfin il faut honorer la divinité, respecter ses parents et n'avoir jamais aucun commerce avec les méchants.

Solon s'aperçut que Pisistrate se faisait un fort parti à Athènes, et qu'il prenait les mesures nécessaires pour devenir souverain; il découvrit son projet, fit tout son possible pour s'opposer à ses desseins;

il assembla le peuple au milieu de la place publique où il parut tout armé. « O Athéniens, s'écria-t-il, je » suis plus sage que ceux qui ne connaissent pas les » mauvais desseins de Pisistrate, et plus courageux » que ceux qui les connaissent, et que la crainte ou le » peu de courage empêche de s'y opposer; je suis » prêt à me mettre à votre tête et à combattre géné- » reusement pour la défense de la liberté. »

Le peuple, qui favorisait Pisistrate, traita Solon de fou. Pisistrate, quelques jours après, se blessa lui-même, se fit porter tout sanglant sur un char au milieu de la place publique, et dit que ses ennemis étaient venus le prendre par trahison et l'avaient mis dans l'état pitoyable où on le voyait. La populace s'émut aussitôt, et fut prête à prendre les armes en faveur de Pisistrate. « O fils d'Ipocrase, lui dit Solon, tu joues mal le person- » nage d'Ulysse; il s'égratigna pour tromper ses enne- » mis, et toi tu te blesses pour tromper tes propres » citoyens. » Le peuple s'assembla: Pisistrate fit deman- der 50 gardes. Solon montra de nouveau devant tout le monde les dangereuses suites d'une telle innovation, mais il ne put rien gagner sur la populace émue, qui permit à Pisistrate d'en prendre 400 et de lever des troupes pour se rendre maître de la forteresse.

Les principaux de la ville furent fort étonnés : chacun songea à se retirer de côté et d'autre. Solon ne se rebuta point. Après avoir reproché aux citoyens leur bêtise et leur lâcheté, il leur dit : Il vous était plus facile d'empêcher cette tyrannie de se former, mais à présent qu'elle est établie, ce sera pour vous une plus grande gloire de l'abolir et de l'exterminer entièrement. Quand il vit que tous ses discours ne pouvaient pas faire revenir les citoyens de la grande consternation où ils étaient, il s'en alla à sa maison et prit toutes ses armes, qu'il alla poser devant la porte

du sénat, en s'écriant : « O ma chère patrie, je t'ai
» secourue autant que j'ai pu par mes paroles et mes
» faits : j'atteste les dieux que je n'ai rien oublié pour
» la défense des lois et de la liberté de mon pays !
» O ma chère patrie, je pars et te quitte pour toujours,
» puisque je suis le seul qui me déclare ennemi du
» tyran, et que tous les autres sont disposés à le rece-
» voir pour maître. »

Solon aima mieux s'exiler volontairement, afin d'avoir le plaisir de voyager pour connaître le monde, que d'obéir à Pisistrate et de vivre désagréablement à Athènes. Il alla en Egypte, où il demeura quelque temps à la cour d'Amasis. Pisistrate, qui estimait infiniment Solon, fut si touché de sa retraite, qu'il lui écrivit cette lettre obligeante pour essayer de le faire revenir :

« Je ne suis pas seul parmi les Grecs qui me
» sois emparé de la souveraineté de mon pays ; je ne
» commets rien contre les lois ni contre les dieux,
» puisque je tire mon origine de Codrus, et que les
» Athéniens ont juré qu'ils conserveraient le royaume
» à ses descendants. J'ai grand soin de faire observer
» vos ordonnances avec beaucoup plus d'exactitude,
» que si l'Etat était gouverné par la populace. Je me
» contente des tributs que j'ai trouvé établis ; excepté
» certains honneurs qui sont dus à ma dignité, je
» n'ai rien qui me distingue du moindre des citoyens.
» Je n'ai aucun ressentiment contre vous de ce que
» vous avez découvert mes desseins ; je suis persuadé
» que c'était plutôt par amour pour la patrie, que
» par haine contre moi, parce que vous ne saviez pas
» de quelle manière je devais me comporter, et si
» vous l'aviez su, peut-être n'auriez-vous pas désa-
» prouvé mon entreprise. Revenez donc avec assurance
» et croyez sur ma parole que Solon ne doit rien
» craindre de Pisistrate, puisque même je n'ai pas

» voulu faire de mal à ceux qui de tout temps avaient » été mes ennemis. Venez, je vous considérerai comme » mon meilleur ami, et vous aurez toutes sortes d'agré- » ments auprès de moi, parce que je ne vous connais » pas capable d'aucune infidélité ; si vous avez des » raisons qui vous empêchent de revenir à Athènes, » vous demeurerez partout ailleurs où vous voudrez ; » je serai content, pourvu que ce ne soit pas moi qui » sois la cause de votre exil. »

Voici la réponse de Solon.

« Je crois bien que vous ne me feriez aucun mal, » car j'étais de vos amis avant que vous fussiez tyran, » et je ne dois pas vous être plus odieux que tout » autre qui hait la tyrannie. Je laisse la liberté à » chacun de juger selon sa pensée, s'il est plus utile » aux Athéniens d'être gouvernés par un maître ab- » solu que par plusieurs magistrats. J'avoue que vous » êtes le meilleur des tyrans ; mais je ne crois pas » devoir retourner à Athènes, car après y avoir éta- » bli un gouvernement libre et refusé la principauté » qu'on m'avait offerte, on aurait raison de me blâ- » mer et de croire que j'approuverais votre entreprise, » si l'on m'y voyait revenir. »

Solon écrivit une autre lettre à Epiménides en ces termes :

« Comme mes lois ne doivent pas apporter un grand » profit, en les cassant, n'a-t-on pas causé une grande » utilité à la ville ?

» Les dieux ni les législateurs ne peuvent servir » de rien aux villes, mais bien à ceux qui mènent le » peuple comme ils veulent, lorsqu'ils sont bien inten- » tionnés ; mes lois n'ont point été utiles, mais ceux » qui les ont violées ont entièrement renversé la ré- » publique, en n'empêchant pas Pisistrate d'envahir » la souveraineté. J'ai prédit tout ce qu'il devait arri-

» ver, on ne m'a point cru. Pisistrate qui flattait les
» Athéniens leur paraissait plus fidèle que moi qui
» leur disais la vérité. J'ai offert de me mettre à la
» tête des citoyens pour prévenir les malheurs qui
» sont arrivés, on m'a traité de fou, on a accordé des
» gardes à Pisistrate qui s'en est servi pour réduire
» toute la ville en esclavage, et moi j'ai pris le parti
» de me retirer. »

Crésus, roi des Lydiens, se rendit tributaire de tous les Grecs de l'Asie. Un grand nombre des plus habiles gens de ce siècle quittèrent la Grèce pour différents motifs et se retirèrent à Sardes, capitale de l'empire de Crésus. Cette ville était pour lors très-florissante en honneur et en richesses; chacun y parlait si avantageusement de Solon, que cela fit naître à Crésus l'envie de le voir : il l'envoya prier de venir s'établir chez lui. Solon lui fit cette réponse :

« J'estime infiniment l'amitié que vous me témoi-
» gnez, et je prends les dieux à témoin que si je
» n'avais pas résolu il y a longtemps de demeu-
» rer dans un état libre, j'aimerais mieux vivre dans
» votre royaume qu'à Athènes même pendant que
» Pisistrate y exercera une puissance tyrannique ;
» mais je suis avec plus de douceur, selon le genre
» de vie que j'ai embrassé, dans un lieu où tout le
» monde est égal ; j'irai pourtant vous voir pour avoir
» le plaisir de demeurer quelque temps avec vous. »

Solon s'en alla à Sardes sur la sollicitation de Crésus qui désirait le voir. En traversant la Lydie, il rencontrait une grande quantité de seigneurs avec des cortéges et des équipages magnifiques ; il croyait à tout moment que c'était le roi. Enfin, on le présenta devant Crésus qui l'attendait assis sur son trône, revêtu de ce qu'il avait de plus précieux. Solon ne parut point étonné à la vue de tant de magnificence.

Crésus lui dit : « Je connais ta sagesse par réputation ; je sais que tu as beaucoup voyagé ; mais as-tu jamais vu personne vêtu aussi magnifiquement que moi ? » — « Oui , répondit Solon : les faisans, les coqs et les paons ont encore quelque chose de plus magnifique , puisque tout ce qu'ils ont d'éclatant leur vient de la nature , sans qu'ils se donnent aucun soin pour se parer. » Une réponse si imprévue surprit fort Crésus : il commanda à ses gens d'ouvrir tout ce qui renfermait ses trésors , et fit déployer devant Solon ce qu'il avait de plus précieux dans son palais. Il lui dit une seconde fois : — « Avez-» vous jamais vu un homme plus heureux que moi ? »
» — « Oui , répondit Solon , c'est Tellus , citoyen
» d'Athènes, qui a vécu en honnête homme dans une
» république bien policée ; il a laissé deux enfants fort
» estimés , avec un bien raisonnable pour les faire
» subsister, et enfin, il a eu le bonheur de mourir les
» armes à la main , en remportant une victoire pour
» sa patrie. Les Athéniens voulant lui rendre hom-
» mage lui ont élevé un tombeau dans le lieu même
» où il avait perdu la vie. »

Crésus ne fut pas moins étonné que la première fois. Il crut que Solon était un insensé. — « Eh bien , continua-t-il, qui est, après Tellus, le plus heureux des hommes ? » — « Il y a eu autrefois deux frères, répondit-il , dont l'un s'appelait Cléobis , et l'autre Byton ; ils étaient si robustes qu'ils sont toujours sortis victorieux de tous les combats ; ils s'aimaient beaucoup l'un l'autre. Un jour de la fête de la prêtresse de Junon, leur mère pour laquelle ils avaient beaucoup de tendresse, devait aller faire un sacrifice au temple ; mais comme on tardait trop à amener les bœufs , Cléobis et Byton s'attelèrent à son char et la traînèrent jusqu'au lieu où elle voulait aller. Tout le peuple

qui était ému leur donna mille bénédictions. Cette mère, ravie de joie, pria Junon de leur envoyer tout ce qui leur était le plus avantageux. Quand le sacrifice fut fini, et après avoir fait très-bonne chère, ils allèrent se coucher et moururent tous deux dans la nuit. » Crésus ne put s'empêcher de faire paraître sa colère. — « Comment, répliqua-t-il, tu ne me mets pas au nombre des gens heureux? » — « O roi des Lydiens! répondit Solon, » vous possédez de grandes richesses, vous êtes maître » du peuple, mais la vie est sujette à de si grands » changements, qu'on ne peut juger de la félicité » d'un homme qui n'est pas encore au bout de sa car- » rière. Le temps fait tous les jours naître de nouveaux » accidents, dont on ne peut jamais se douter; on ne » doit point s'assurer de la victoire lorsque le combat » n'est pas encore fini. » Crésus fut fort mécontent; il renvoya Solon, et ne demanda plus à le revoir.

Cyrus détenait prisonnier Astyagès, son grand-père maternel, après l'avoir dépouillé de tous ses Etats. Crésus s'en offensa; il prit parti pour Astyagès, et fit la guerre aux Perses. Comme il avait des richesses immenses, et qu'il se voyait à la tête d'une nation qui passait pour la plus belliqueuse du monde, il croyait que rien ne lui était impossible; mais il fut malheureusement obligé de se retirer à Sardes après quatorze jours de résistance acharnée. Cyrus, après l'avoir fait charger de chaînes, le fit monter au haut d'un bûcher, où il fut attaché au milieu de quatorze enfants lydiens, pour y être brûlé à la vue de Cyrus et de tous les Perses. Comme on mettait le feu au bûcher, Crésus, dans cet état déplorable, se souvint du discours que lui avait tenu Solon. Il s'écria en soupirant : « O Solon, Solon, Solon! » Cyrus, qui en fut fort surpris, envoya demander si c'était quelque dieu qu'il invoquait dans ses malheurs. Crésus

ne répondit rien. Mais enfin quand on l'eut contraint de parler, il dit tout accablé de tristesse : — « Ah ! je viens de nommer un homme que les rois devraient toujours avoir auprès d'eux, car ses conseils sont plus précieux que tous les trésors. » On le pressa d'en dire davantage : — « C'est un sage de la Grèce, continua-t-il, que j'ai autrefois envoyé chercher exprès pour lui faire admirer ma grande prospérité : il me dit froidement comme s'il eût voulu me faire connaître que cela n'était qu'une vanité, que j'attendisse la fin de ma vie et qu'il ne fallait point trop présumer d'une félicité qui était sujette à une infinité de calamités. Je reconnais à présent la vérité de toutes les choses qu'il m'a prédites. Pendant que Crésus parlait, le feu, qui était allumé au bas du bûcher, allait gagner le haut. Cyrus fut fort touché des paroles de Crésus. L'état déplorable d'un prince qui avait été si puissant, le fit rentrer en lui-même; il craignit que quelque disgrâce pareille ne lui arrivât dans la suite ; il commanda aussitôt d'éteindre le feu, fit ôter à Crésus les chaînes dont il était chargé, lui rendit tous les honneurs possibles et se servit de ses conseils dans ses affaires les plus importantes.

Solon, après avoir quitté Crésus, se retira en Cilicie où il bâtit une ville qu'il appela Solos. On lui apprit que Pisistrate se maintenait toujours dans la tyrannie, et que les Athéniens se repentaient de ne s'être pas opposés à son usurpation.

Solon leur écrivit en ces termes :

« Vous avez grand tort d'accuser les dieux de votre
» mauvaise fortune. Si vous souffrez maintenant, vous
» ne devez vous en prendre qu'à votre légèreté, et à
» votre folie de n'avoir pas voulu croire les gens bien
» intentionnés pour la patrie; vous vous êtes laissés
» surprendre aux belles paroles et aux ruses d'un

» homme qui ne cherchait qu'à vous tromper. Vous » lui avez permis de lever des gardes qui serviront » à vous tenir dans l'esclavage le reste de votre vie.»

Périandre fit savoir à Solon l'état de ses affaires, et le pria de lui donner conseil. Solon lui fit cette réponse :

« Vous m'écrivez qu'un grand nombre de gens conspi- » rent contre vous. Quand vous vous débarrasseriez de » tous vos ennemis en les faisant mourir, vous n'avance- » riez pas beaucoup vos affaires. Ceux que vous ne » soupçonnez point, vous dresseront des embûches. » Ce sera quelqu'un qui craindra pour lui, ou quel- » qu'autre qui ne pourra approuver vos manières » défiantes, ou enfin quelqu'autre qui croira rendre » un bon service à sa patrie. Le meilleur parti que » vous puissiez prendre c'est de renoncer entièrement » à la tyrannie. Si vous ne pouvez pas vous y résou- » dre, faites venir des troupes étrangères pour tenir » le pays en bride, afin que vous n'ayez plus lieu de » rien craindre, et que vous ne soyez plus obligé » d'exiler personne. »

Solon passa en Chypre où il fut ami avec Philocypre, prince d'Œpie. Comme cette ville était bâtie dans un endroit fort stérile, Solon conseilla à Philocypre de la rebâtir dans un meilleur pays. Il choisit une belle plaine très-fertile, et conduisit lui-même toute cette entreprise à bonne fin. Philocypre, par reconnaissance, voulut que cette ville s'appelât Soles.

Solon n'a jamais été ennemi du plaisir pendant tout le temps qu'il a vécu. Il a aimé la bonne chère, la musique, et tout ce qui pouvait contribuer à la vie délicieuse. Il haïssait les représentations où l'on ne disait jamais que des choses inventées à plaisir; il croyait que cela était pernicieux à la République et pouvait faire naître une infinité de séditions.

Quelques-uns attribuent à Solon l'établissement de l'aréopage; nom qu'on donnait à un conseil composé de ceux qui avaient passé par toutes les charges à Athènes.

Solon, sur la fin de ses jours, avait commencé un poëme sur le rapport qu'on lui avait fait au sujet d'une île Atlantide qu'on plaçait au-delà de l'océan connu. La mort le surprit en Chypre avant que son ouvrage fût achevé, l'an 559 avant J.-C., la 80me année de son âge. Il ordonna qu'on portât ses os à Salamine, qu'on les brûlât et qu'on en jetât les cendres par toute la campagne. Les Athéniens, après sa mort, lui élevèrent une statue de bronze qui le représentait son livre des lois à la main, avec les habits de prince du peuple. Les habitants de Salamine lui en élevèrent une autre qui le représentait en orateur parlant en public, les mains cachées sous les plis de sa robe.

Pittacus

Pittacus, fils d'Hirradius, naquit à Mytilène, ville de l'île de Lesbos, l'an 650 avant J.-C. Il fut pendant sa jeunesse très-entreprenant, brave soldat, grand capitaine, et toujours bon citoyen. Il disait qu'il faut s'accommoder avec le temps, et se servir de l'occasion.

Pour sa première entreprise, il se ligua avec le frère d'Alcée, contre le tyran Melanchre, qui avait usurpé la souveraineté de l'île de Lesbos, et le mit en déroute. Cette action lui donna une grande réputation de bra-

voure. Il y avait depuis longtemps une cruelle guerre entre les Mytiléniens et les Athéniens au sujet de la possession d'un territoire nommé Achillitide. Les Mytiléniens choisirent Pittacus pour commander leurs troupes. Quand les deux armées furent en présence et prêtes à livrer bataille, Pittacus proposa de vider le différend par un combat particulier ; il appela en duel Phrynon, général des Athéniens, qui était toujours sorti victorieux de toutes sortes de combats, et qui avait été couronné plusieurs fois dans les jeux olympiques. Phrynon accepta le combat. Il fut convenu entre eux que le vainqueur demeurerait sans contredit conquérant du territoire en question. Ces deux généraux s'avancèrent seuls au milieu des deux armées. Pittacus, qui avait caché un filet sous son bouclier, prit son temps si adroitement, qu'il enveloppa Phrynon qui ne se doutait de rien, et s'écria : Je n'ai pas pris un homme, mais bien un poisson. — Pittacus le tua à la vue des deux armées, et demeura maître du territoire.

Quand l'âge modéra la grande ardeur de Pittacus, il commença peu à peu à goûter la douceur de la philosophie. Le peuple de Mytilène, qui le vénérait particulièrement, lui donna la principauté de la ville. Sa longue et pénible expérience lui fit regarder avec un courage élevé, les différentes faces de la fortune. Après avoir établi un très-bon ordre dans la république, il renonça volontairement à la principauté qu'il tenait depuis douze ans, et se retira tout-à-fait de l'embarras des affaires.

Pittacus témoigna un grand mépris pour la fortune, après l'avoir fort souhaitée. Les Mytiléniens, en considération des grands services qu'il leur avait rendus, lui offrirent un lieu très-agréable, arrosé de ruisseaux, et environné de bois et de vignes, avec

plusieurs métairies dont les revenus étaient suffisants pour le faire vivre splendidement dans sa retraite. Pittacus prit son dard qu'il lança de toutes ses forces et se contenta de l'espace en carré du terrain qu'il avait pu atteindre. Les magistrats, fort surpris de sa retenue, le prièrent de leur en dire la raison. Il leur répondit qu'une partie était plus avantageuse que le tout.

Crésus lui écrivit pour le prier de venir voir ses richesses. Pittacus lui fit cette réponse :

« Vous voulez m'attirer en Lydié pour voir vos tré-
» sors ; sans les avoir vus, je ne doute pas que le fils
» d'Haliattes ne soit le plus puissant des rois ; mais
» quand j'aurais tout ce que vous possédez, je n'en
» serais pas plus riche ; je n'ai besoin d'aucun bien ;
» je me contente du peu qui est nécessaire pour me
» faire vivre, moi et quelques amis ; j'irai pourtant vous
» voir pour vous contenter. »

Crésus, après avoir subjugué les Grecs d'Asie, résolut de faire équiper des vaisseaux pour se rendre maître de différentes îles. Quand Pittacus vint à Sardes, Crésus lui demanda s'il n'y avait rien de nouveau dans la Grèce. — « Prince, lui dit Pittacus : — Les Insulaires ont acheté dix mille chevaux ; ils ont résolu de vous faire la guerre, et de venir attaquer Sardes. » Crésus prit cela fort sérieusement. « Plaise aux dieux, s'écria-t-il, inspirer aux Insulaires de venir nous attaquer avec de la cavalerie ! » — « Il semble, répliqua Pittacus, que vous souhaitez voir les Insulaires à cheval sur la terre ferme ; vous avez raison, mais ne pensez-vous pas aussi que les Insulaires riront quand ils sauront que vous voulez conduire une armée navale contre eux ? Ils seront ravis de vous rencontrer sur mer, vous et les Lydiens, pour venger l'infortune des Grecs que vous avez réduits à la servitude. » Crésus crut que Pittacus était instruit

de ce qu'il méditait; il abandonna le dessein de faire équiper des vaisseaux, et fit alliance avec les Grecs des îles.

Pittacus était d'une figure assez difforme ; il avait toujours mal aux yeux ; il était fort gras et bien négligé dans sa tenue ; il marchait mal, à cause des infirmités qu'il avait aux pieds. Il avait épousé la fille du législateur Dracon; c'était une femme d'une fierté et d'une insolence insupportables et qui méprisait son mari parce qu'il était mal fait et qu'elle se croyait d'une naissance distinguée. La grande mésintelligence que Pittacus avait toujours eue avec sa femme, lui avait donné beaucoup d'aversion pour les mariages mal assortis. Il était si sobre qu'il ne buvait presque jamais que de l'eau de fontaine, quoique les vins les plus délicats fussent en abondance à Mytilène.

Un étranger qui ne savait pas comment faire pour choisir une femme, lui dit : Je puis épouser deux filles ; l'une a une fortune proportionnée à la mienne; l'autre est beaucoup plus riche, elles sont toutes les deux égales en âge, en beauté, en amabilité et en vertu. Laquelle prendrai-je ?

Pittacus lui fit cette réponse :

Cette question n'est pas un problême à résoudre, en pareille cas, c'est au cœur de choisir ce que les yeux peuvent voir, il n'y a qu'un sot qui puisse balancer à cet égard.

Il ordonna qu'un homme qui commettrait quelque faute étant ivre, fut puni doublement.

Il disait que c'est dans un gouvernement Républicain qu'un homme fait connaître l'étendue de son esprit ;

Que les sages doivent prévoir les malheurs qui peuvent leur arriver, afin de pouvoir les détourner, et que les gens de cœur doivent les supporter généreusement lorsqu'ils sont arrivés ;

Qu'il est très-difficile d'être homme de bien;

Qu'il est difficile de devenir vertueux et de l'être toujours;

Qu'il n'y a rien de mieux que de s'appliquer à bien faire ce qu'on fait dans le moment;

Qu'il faut beaucoup d'art pour connaître les pensées d'un coquin, car sa bouche ne dit rien qui soit digne de foi.

Il disait que pour réussir, il faut méditer à loisir, et exécuter promptement les choses qu'on a projetées;

Que les victoires les plus estimables, sont celles qu'on remporte sans effusion de sang, et pour qu'un empire soit bien gouverné, il faut que le roi et tous ceux qui sont dans les emplois obéissent aux lois comme les moindres particuliers.

« — Quand vous voudrez faire quelque chose, disait-il à ses disciples, ne vous en vantez jamais : car si par malheur vous ne pouvez pas venir à bout de votre entreprise, on se moquera de vous;

» Ne reprochez jamais à personne sa mauvaise fortune, dans la crainte de vous trouver dans le même cas;

» Ne parlez mal de personne, pas même de vos ennemis;

» Conservez vos amis, et vivez avec eux avec autant de retenue que s'ils devaient être un jour vos plus grands ennemis;

» Aimez la chasteté, la frugalité et la vérité;

» Rendez fidèlement le dépôt qu'on vous confie, et ne révélez jamais le secret. »

Pittacus avait les réparties vives. Jamais il ne s'est trouvé embarrassé pour répondre à toutes les questions qu'on lui a faites.

On lui demanda un jour quelle est la chose la plus

changeante ? Il répondit : c'est le cours des eaux et l'humeur d'une femme ;

Quelle est la chose qu'on doit faire le plus tard possible ? — Emprunter l'argent de son ami ;

Ce qu'il y a de plus agréable ? — le temps ; de plus caché ? — l'avenir ; de plus fidèle ? — la terre ; de plus infidèle ? — la mer ;

Qu'une faute commise sans volonté, mérite pardon, mais que celui qui s'en venge, devient coupable.

Pittacus se divertissait quelquefois à la poésie. Il a écrit ses lois et quelques autres ouvrages en vers. Son exercice le plus ordinaire, était de tourner une meule pour moudre du blé. C'est lui qui a été le maître de Phérécide, qui fut après mis au nombre des sages de la Grèce.

Il mourut dans l'île de Lesbos, l'an 579 avant J.-C., âgé de plus de 70 ans.

On mit cette épitaphe sur son tombeau :

Pittacus, Lesbos la sainte qui t'a donné le jour, t'a mis en pleurant dans ce tombeau.

Bias

—

Bias, né l'an 608 avant J.-C. à Priène, petite ville de Carie, fut en grande réputation dans la Grèce sous le règne d'Haliattes et de Crésus, roi de Lydie. C'était un excellent citoyen, fort désintéressé, fin politique et honnête homme. Il vivait simplement, quoiqu'il fût né très-riche, et dépensait tout son bien à secourir ceux

qui avaient besoin; il passait pour le plus éloquent orateur de son temps; il n'employait son talent qu'à défendre les pauvres et tous ceux qui étaient dans l'affliction, sans vouloir en tirer d'autre utilité que la gloire de servir sa patrie. Jamais il n'entreprenait aucune cause s'il ne la croyait très-juste. Cela avait passé en proverbe dans tout le pays; quand une cause était difficile, on disait : « C'est une cause dont Bias se chargera. » Et lorsqu'on voulait louer un orateur : « il réussit encore mieux que Bias. »

Des pirates firent un jour une course près de Messène dans le Péloponèse, où ils enlevèrent plusieurs filles qu'ils vinrent vendre à Priène. Bias les acheta, les amena chez lui, et les nourrit comme ses propres enfants; il leur fit des présents à toutes, et les renvoya ensuite à leurs parents. Cette action généreuse lui donna une si grande réputation, que beaucoup de gens ne l'appelaient que le prince des Sages.

Quelque temps après, les pêcheurs de Messène trouvèrent dans le ventre d'un gros poisson un vase d'or, où ces mots étaient gravés : « Au plus sage. » Le sénat de Messène s'assembla pour savoir à qui on devait le donner; les filles que Bias avait traitées si humblement se présentèrent à l'assemblée avec leurs parents, et elles crièrent toutes ensemble qu'il n'y avait personne plus sage que Bias. Le sénat lui envoya ce vase qu'il admira, et après avoir lu l'inscription qui était autour, il refusa de l'accepter, en disant que ce titre n'appartenait qu'à Apollon.

Haliattes, roi de Lydie, après avoir ruiné plusieurs villes de la Grèce Asiatique, vint assiéger Priène. Bias, qui était pour lors le premier magistrat de la ville, fit une vigoureuse résistance; mais comme Haliattes paraissait s'opiniâtrer à poursuivre son entreprise jusqu'à la fin, et que la ville

était déjà réduite à une grande misère à cause de la disette des vivres, Bias fit engraisser deux beaux mulets qu'il fit chasser devant le camp des ennemis, comme s'ils s'étaient échappés d'eux-mêmes. Haliattes fut surpris de voir ces animaux si gras; ce qui le fit craindre de ne pas pouvoir réduire la place par la famine : il trouva à son tour un prétexte pour envoyer un homme dans la ville, auquel il donna l'ordre secrètement de remarquer l'état où étaient les assiégés. Bias se doutant du dessein d'Haliattes, fit couvrir de grands monceaux de sable d'un peu de froment, et fit en sorte que le député d'Haliattes vît toute cette grande abondance sans que cela parût être préparé. Haliattes, trompé par cette ruse, résolut aussitôt de lever le siége; laissa les Priènéens en paix, et fit alliance avec eux. Mais comme il eut la curiosité de voir Bias, il lui envoya dire de venir le voir dans son camp. Bias répondit à ses députés : — « Dites au roi que je demeure ici, et que je lui commande de manger des oignons, et de pleurer le reste de ses jours. »

Bias aimait fort la poésie; il a fait plus de deux mille vers, où il donnait des préceptes pour enseigner à tout le monde la manière de vivre heureux et de bien gouverner la République en paix comme en guerre.

Il disait souvent : — « Tâchez de plaire à tout le monde; si vous y réussissez, vous trouverez bien des agréments dans le cours de la vie; le faste et le mépris qu'on fait paraître n'ont jamais rien produitdebon;

» Aimez vos amis avec discrétion; songez qu'ils peuvent devenir vos ennemis;

» Haïssez vos ennemis avec modération, car ils peuvent devenir vos amis;

» Choisissez bien les gens avec lesquels vous voulez être amis, ayez pour eux une même tendresse, mais distinguez leur mérite;

» Imitez ceux dont le choix vous fait honneur, et soyez persuadés que la vertu de vos amis ne contribuera pas peu à votre réputation ;

» Ne vous pressez pas de parler : c'est une marque de folie ;

» Pendant que vous êtes jeune, tâchez d'acquérir de la sagesse, ce sera pour vous une grande consolation quand vous serez vieux et la seule chose dont la possession soit certaine et qu'on ne pourra vous ravir ;

» La colère et la précipitation sont deux choses fort opposées à la prudence ;

» Les honnêtes gens sont très-rares ; les méchants et les faux sont en nombre infini ;

» Ne manquez jamais de tenir exactement tout ce que vous avez promis ;

» Ne soyez pas importun ; il vaut mieux qu'on vous oblige à recevoir, que d'obliger les autres à vous donner ;

» N'entreprenez rien témérairement ; mais quand vous avez résolu quelque chose, exécutez avec vigueur ;

» Gardez-vous bien de louer un homme à cause de ses richesses, s'il ne le mérite pas ;

» Vivez toujours comme si vous alliez mourir à tout moment, et comme si vous deviez rester longtemps sur la terre ;

» Avoir une santé vigoureuse est un don de la nature ; les richesses sont ordinairement un effet du hasard ; la sagesse seule rend l'homme capable de donner de bons conseils à sa patrie ;

» Quelle est la chose qui flatte le plus l'homme? l'espérance ; celle qui lui plaît le plus ? le gain ; la plus difficile à supporter ? le renversement de sa fortune.

» Quel est l'homme le plus méchant ? c'est le plus

fourbe; le plus riche? c'est celui qui ne désire rien, et le plus pauvre? c'est l'avare. »

Il disait qu'un homme est bien malheureux quand il ne sait pas supporter les disgrâces qui lui arrivent;

Qu'il faut beaucoup mieux juger un différend entre deux de ses ennemis qu'entre deux de ses amis, parce qu'on se brouille souvent avec ses amis, et qu'on se raccommode avec ses ennemis.

Bias se trouva un jour obligé de juger un de ses amis qui devait être puni de mort. Avant que de prononcer l'arrêt, il se mit à pleurer en plein sénat. — « Pourquoi pleurez-vous, lui dit-on, puisqu'il ne tient qu'à vous de condamner ou d'absoudre le criminel? » — « Je pleure, répondit Bias, parce que la nature m'oblige d'avoir compassion des malheureux, et que la loi m'ordonne de n'avoir point d'égards aux mouvements de la nature. »

Il croyait que les richesses sont des amusements dont on peut se passer aisément, puisqu'elles ne servent souvent qu'à détourner les hommes de la vertu.

L'action qui termina les jours de Bias, n'est pas moins illustre que le reste de sa vie. Il s'était fait porter dans le sénat, où il défendit l'intérêt d'un de ses amis avec beaucoup de zèle; comme il était déjà fort vieux, il se trouva fatigué, appuya sa tête contre la poitrine de l'un des fils de sa fille qui l'avait accompagné. Quand l'orateur de son adversaire eut fini son discours, les juges prononcèrent en faveur de Bias, qui expira aussitôt.

Toute la ville lui fit de magnifiques funérailles, et le peuple témoigna un regret extraordinaire de sa mort; on lui érigea un superbe tombeau sur lequel on fit graver ces paroles : « Priène a été la patrie de Bias, » qui fut autrefois l'ornement de toute l'Ionie, et qui a

» eu des pensées plus élevées que le reste des philo-
» sophes. »

Sa mémoire fut en si grande vénération, qu'on lui dédia un temple, où le peuple de Priène lui rendait des honneurs extraordinaires.

La ville fit mettre sur sa tombe cette inscription :

Cette pierre couvre Bias de Priène, l'ornement de la célèbre Ionie.

Périandre.

Périandre, tyran de Corinthe, l'un des plus grands politiques de son temps, fut mis au nombre des sept Sages de la Grèce, vers l'an 628 avant J.-C. Fils de Cypsèle, de la famille des Héraclides, il exerçait la tyrannie sous le règne d'Haliattes, roi de Lydie. Il avait épousé Lysis, fille de Proclée, prince d'Epidaure, témoigna toujours une grande passion pour elle, et lui fit changer son nom de Lysis en celui de Mélisse. Il eut deux fils de ce mariage. Cypsèle, l'aîné, avait peu d'esprit, mais Licophroon, le cadet, avait un génie élevé, et était très-capable de gouverner un royaume.

Il est assez extraordinaire que les Grecs aient donné le titre de sage à un homme aussi insensé que Périandre. Ils se sont pourtant laissés prendre à l'éclat de ses illustres maximes, sans avoir aucun égard à la vie déréglée qu'il a menée. Il a toujours parlé comme un véritable sage, mais il a vécu comme un fou. Il eut pen-

dant longtemps un commerce infâme avec Cratée, sa propre mère, sans avoir honte de se déshonorer. Un jour il fit vœu que s'il remportait le prix aux jeux olympiques, il ferait ériger une statue d'or en l'honneur de Jupiter. Il fut victorieux; mais comme il n'avait pas d'argent pour accomplir sa promesse, il fit arracher les bijoux de toutes les dames qui s'étaient parées pour assister à une fête, et trouva par ce moyen de quoi accomplir son vœu.

Quelques concubines tâchèrent d'indisposer Périandre contre Mélisse, sa femme, qui était grosse; d'après leurs rapports, il conçut une jalousie si furieuse, que, un instant après, la rencontrant pendant qu'elle montait un escalier, il lui donna un si grand coup de pied dans le ventre, qu'il la jeta du haut en bas, et tua la mère et l'enfant qu'elle portait. Il s'en repentit aussitôt, et se jeta sur le cadavre sur lequel la passion et le désespoir lui firent commettre la plus brutale de toutes les actions; il fit aussi éclater sa colère sur les femmes qui lui avaient monté l'esprit, les fit prendre, et commanda qu'on les brûlât.

Dès que Proclée eut appris le cruel traitement qu'on avait fait subir à sa chère fille, il envoya chercher ses deux petits-fils qu'il aimait beaucoup, et les garda quelques temps avec lui pour les consoler. Quand il les renvoya, il leur dit en les embrassant : « — Mes enfants, vous connaissez le meurtrier de votre mère! ». L'aîné ne comprit pas le sens de ces paroles, mais le cadet en fut si touché, que, de retour à Corinthe, il ne voulut jamais parler à son père. Périandre, indigné de la mauvaise humeur de son fils, le chassa de sa maison. Il questionna Cypsèle, son aîné, pour savoir ce que leur avait dit Proclée. Cypsèle, qui avait tout oublié, lui parla seulement des bons traitements qu'ils en avaient reçus. Périandre ne fut pas satisfait

Il conçut des soupçons et pressa tellement son fils, qu'à la fin Cypsèle se ressouvint des dernières paroles que Proclée leur avait dites au départ, et en fit le récit à son père. Périandre comprit aussitôt, et mit son autre fils dans la nécessité d'avoir recours à lui, en défendant à ceux qui le logeaient de le garder. Lycophroon, chassé de son asile, cherchait un refuge; mais on le rebutait partout, car on craignait les menaces de son père. Il trouva à la fin des amis qui eurent compassion de son sort, et le reçurent chez eux sans s'inquiéter de désobéir au roi. Périandre fit publier que quiconque le recevrait ou lui parlerait, serait puni de mort. La crainte d'un châtiment si rigoureux épouvanta tellement tous les Corinthiens, que personne n'osait plus avoir de relations avec lui. Lycophroon passait toutes les nuits dehors ou sous les grandes portes, évité de tout le monde. Quatre jours après, Périandre, qui le vit presque mort de faim et de misère, fut touché de compassion et lui dit : — « O! Lycophroon, » quel sort est le plus désirable, de mener une vie » malheureuse comme tu le fais, ou de disposer de ma » puissance, et d'être entièrement le maître de tous » les trésors que je possède? Tu es mon fils et prince » de la florissante ville de Corinthe; s'il m'est arrivé quel- » que accident, j'en ai des douleurs d'autant plus vives, » que j'en suis moi-même la cause : pour toi, tu t'es » attiré toutes ces disgrâces en irritant celui que tu devais » respecter; mais à présent que tu connais ce que c'est » que de s'opiniâtrer contre son père, je te permets de » revenir dans ma maison. » Lycophroon, insensible comme un rocher aux discours de son père, lui répondit froidement : — « Vous méritez vous-même la peine dont vous menacez les autres. » Quand Périandre vit qu'il était impossible de vaincre la dureté de son fils, il prit le parti de l'éloigner de sa présence, et l'envoya à Corcyre qui était sous son obéissance.

Périandre était tellement irrité contre Proclée, qu'il le croyait l'auteur de la mésintelligence qui existait entre lui et son fils. Il leva des troupes, se mit à leur tête et alla lui faire la guerre. Après s'être rendu maître de la ville d'Epidaure, il le fit prisonnier, et le garda sans lui ôter la vie.

Quelque temps après, Périandre, qui commençait déjà à devenir vieux, envoya à Corcyre chercher Lycophroon, pour lui remettre sa puissance souveraine au préjudice de son aîné, qui était peu propre à diriger les affaires. Lycophroon ne voulut rien répondre à celui que Périandre avait envoyé pour lui apporter cette nouvelle. Périandre, qui aimait tendrement son fils, ne se rebuta point; il donna ordre à sa fille d'aller à Corcyre, croyant qu'elle aurait plus d'empire sur l'esprit de son frère. Dès que cette jeune princesse fut arrivée, elle conjura son frère par tout ce qu'elle crut pouvoir le toucher. — « Aimez-vous mieux, lui dit-elle, » que le royaume tombe dans les mains d'un étran- » ger que dans les vôtres? La puissance est une » maîtresse inconstante qui a beaucoup d'amants : » notre père est vieux et près de la mort; si vous » ne venez promptement, notre maison va périr. Son- » gez donc à ne pas abandonner à d'autres les gran- » deurs qui vous attendent et qui vous appartiennent » légitimement. » Lycophroon lui assura qu'il ne retournerait jamais à Corinthe tant que son père y serait. Quand la princesse fut de retour et qu'elle eut raconté au roi, son père, la résolution de son frère, Périandre renvoya pour la troisième fois une ambassade à Corcyre, pour faire savoir à son fils qu'il pouvait venir quand il voudrait se mettre en possession du royaume de Corinthe, et que, pour lui, il était résolu d'aller finir ses jours à Corcyre. Lycophroon y consentit et ils se disposèrent l'un et l'autre à changer de pays. Les Corcyriens, qui

furent avertis de ce changement, en eurent tant frayeur, qu'ils massacrèrent Lycophroon dans la crainte que Périandre ne vînt demeurer chez eux. Périandre fut au désespoir de la mort de son fils. Pour se venger, il fit aussitôt prendre 300 enfants des meilleures familles de Corcyre et les envoya à Haliattes pour en faire des eunuques. Le vaisseau dans lequel ils étaient fut contraint de relâcher à Samos. Quand les Samiens eurent appris le sujet pour lequel on menait ces jeunes malheureux à Sardes, ils en eurent pitié, et leur conseillèrent secrètement de se jeter dans le temple de Diane. Dès qu'ils y furent entrés, ils ne voulurent pas permettre aux Corinthiens de les en retirer, parce qu'ils étaient sous la protection de la déesse. Ils trouvèrent un moyen pour les faire subsister, sans se déclarer ouvertement ennemis de Périandre. Ils envoyaient, tous les soirs, des jeunes gens de Samos, garçons et filles, danser ensemble autour du temple, et leur donnaient des gâteaux faits avec du miel, qu'ils jetaient dans le temple en dansant. Les enfants de Corcyre les ramassaient pour vivre. Comme ces danses recommençaient tous les jours, les Corinthiens s'ennuyèrent et s'en retournèrent chez eux.

Périandre eut tant de chagrin de ne pouvoir venger la mort de son fils, qu'il résolut de ne pas vivre davantage; mais comme il ne voulait pas que personne connût le lieu où serait déposé son corps, il fit venir deux jeunes garçons à qui il montra un chemin détourné; il leur commanda de s'y promener la nuit suivante, de tuer le premier qu'ils y rencontreraient, et de l'enterrer sur-le-champ. Il les renvoya et en fit venir quatre autres auxquels il commanda de se promener dans ce même chemin, et de ne pas manquer de tuer et d'enterrer aussitôt

deux jeunes garçons qu'ils rencontreraient ensemble. Quand il eut renvoyé ces derniers, il en fit venir plusieurs autres et leur commanda également de massacrer les quatre et de les enterrer dans le lieu où ils auraient fait le coup. Après qu'il eut disposé toutes ces choses comme il le souhaitait, il ne manqua pas de se trouver à l'heure qu'il fallait dans le chemin détourné, où il fut assassiné par les deux premiers qui le rencontrèrent.

Périandre est le premier qui se soit fait accompagner par des gardes, et qui changea son nom de magistrat en celui de tyran. Thrasybule, dont il suivait les avis, lui écrivit un jour cette lettre :

« Je n'ai rien caché à l'homme que vous m'avez » envoyé : je l'ai mené dans du blé, j'ai abattu en sa » présence tous les épis qui s'élevaient au-dessus des » autres. Suivez mon exemple si vous désirez vous con- » server dans votre domination. Faites périr les prin- » cipaux de la ville, amis ou ennemis ; car un usur- » pateur doit se défier même de ceux qui paraissent » ses plus grands amis. »

Périandre disait qu'à force de rêver et de travailler, on peut venir à bout de tout, puisqu'on a même trouvé le moyen de rompre un isthme ;

Qu'on ne doit jamais désirer ni or ni argent pour récompense de ses actions ;

Que les grands ne peuvent pas avoir une garde plus sûre que l'affection de leurs sujets ;

Que rien n'est plus estimable que le repos ;

Que le gouvernement populaire est meilleur que la soumission à une seule personne.

Quand on lui demandait pourquoi il était toujours dans la tyrannie de Corinthe qu'il avait usurpée ; « C'est, disait-il, parce que, quand on s'en est

emparé une fois, il y a autant de danger à la quitter volontairement que par force.

Il croyait qu'on n'est pas seulement obligé de punir ceux qui font du mal, mais encore ceux qui ont dessein d'en faire.

« — Les plaisirs sont passagers, disait-il, mais la gloire est éternelle;

» Il faut être modéré dans son bonheur, et prudent dans l'adversité;

» Il ne faut pas regarder si nos amis sont dans la prospérité ou dans la disgrâce, il faut de temps en temps avoir toujours les mêmes égards pour eux. »

Périandre aimait les gens savants. Il écrivait souvent aux autres Sages de la Grèce, pour les inviter à venir le voir à Corinthe. Il les recevait agréablement, et faisait tout son possible pour les contenter.

Il régna quarante ans, et mourut vers l'an 588 avant J.-C.

Les Corinthiens lui élevèrent un tombeau sur le lieu même où il avait été tué, et firent graver sur sa tombe une épitaphe pour honorer sa mémoire.

Chilon.

Chilon, le sixième des sept Sages de la Grèce, est né à Lacédémone l'an 550 avant J.-C. C'était un homme d'un esprit ferme et résolu. Il était toujours le même, aussi tranquille dans l'adversité que dans la prospérité. Il vivait retiré chez lui sans ambition, et croyait

que le temps le plus mal employé, était celui qu'on passait dans les voyages. Sa vie était un modèle de vertu parfaite. Il pratiquait sincèrement tout ce qu'il disait. Son silence et sa grande modération l'ont fait admirer de tout le monde. Il réglait sa vie sur cette maxime dont il est l'auteur : «Qu'en toutes choses il faut courir lentement ». L'an 547 il fut nommé éphore à Lacédémone ; c'était une dignité qui contrebalançait l'autorité des rois. Son frère, qui avait des prétentions à ce titre, en fut jaloux ; il ne put s'empêcher de lui en témoigner son ressentiment. Chilon lui répondit froidement : — « On m'a choisi, parce qu'on me croyait plus propre que vous à supporter les fatigues, et qu'on veut me charger des affaires publiques pour me rendre esclave. »

Il croyait qu'on ne doit pas rejeter entièrement l'art de deviner, et qu'un homme, par la force de son esprit, peut connaître plusieurs choses futures.

Un jour qu'Hippocrate avait sacrifié pendant les jeux olympiques, l'eau froide, dans laquelle il avait déposé la chair des victimes, devint chaude tout d'un coup, et commença à bouillir si fort, qu'elle se répandait par dessus les bords, sans qu'il y eût de feu sous la chaudière. Chilon, qui était présent, considéra attentivement ce prodige ; il conseilla à Hippocrate de ne jamais se marier, et lui dit que si par malheur il l'était déjà, il fallait répudier sa femme et tuer tous les enfants qu'il avait d'elle. Hippocrate se moqua de cet avis ; il se maria et eut de sa femme le tyran Pisistrate, qui, plus tard, usurpa la souveraineté à Athènes.

Une autre fois, Chilon, après avoir considéré l'étendue et la situation de l'île de Cythère, s'écria devant tout le monde : — « Ah ! plût aux dieux que cette île n'eût jamais existé, ou que la mer l'eût

submergée dès qu'elle a commencé à paraître ; car je prévois qu'elle sera la cause de la ruine du peuple de Lacédémone. » Chilon ne fut pas trompé. Cette île fut prise quelque temps après par les Athéniens, qui s'en servirent pour désoler le pays.

Chilon était concis dans tous ses discours. Sa manière de parler passa en proverbe.

Il disait qu'il y a trois choses difficiles : garder le secret, souffrir les injures, et bien employer son temps ;

Que la plus grande sagesse est de savoir retenir sa langue dans bien des occasions ;

Qu'on ne doit jamais mal parler de personne, si l'on ne veut pas s'exposer à se faire des ennemis et à entendre des choses fâcheuses ;

Qu'il faut plutôt visiter ses amis dans la disgrâce que dans la faveur ;

Qu'il faut mieux perdre de l'argent que de faire un gain injuste et malhonnête ;

Qu'un homme courageux doit toujours être doux, et se faire plutôt respecter que craindre ;

Que la meilleure politique dans un Etat est d'enseigner aux citoyens à bien conduire leur famille particulière ;

Qu'il faut épouser une femme simple, et ne pas se ruiner à célébrer ses noces ;

Qu'on éprouve l'or et l'argent au moyen de la pierre de touche, et que c'est par le moyen de l'or et de l'argent qu'on éprouve le cœur des hommes ;

Qu'il faut user de toutes choses avec modération, dans la crainte que le retranchement n'en soit trop sensible.

L'amour et la haine, disait-il, ne durent pas éternellement ; n'aimez jamais que comme si vous deviez

haïr un jour, et ne haïssez jamais que comme si vous deviez aimer.

Il fit graver en lettres d'or dans le temple d'Apollon à Delphes : « Qu'il ne faut point souhaiter les choses qui sont trop au-dessus de nous, et que celui qui répond pour un autre, ne manque jamais de perdre. »

Périandre fit tout son possible pour attirer Chilon à Corinthe, afin de se servir de ses conseils pour se maintenir dans la tyrannie qu'il avait usurpée. Chilon lui fit cette réponse : — « Vous voulez m'engager dans » des troubles de guerres, et m'exiler loin de mon pays, » comme si cela devait vous faire vivre en sûreté ; sachez » qu'il n'y a rien de moins assuré que la grandeur des » rois, et que le plus heureux de tous les tyrans est » celui qui a le bonheur de mourir dans son lit. »

Chilon, se sentant vieillir, dit à ses amis assemblés autour de lui : — « Mes amis, vous savez que j'ai fait et dit beaucoup de choses depuis que je suis au monde ; j'ai tout repassé à loisir dans mon esprit, et je ne me rappelle aucune action dont je me repente, excepté celle que je vais soumettre à votre décision pour savoir si j'ai bien ou mal fait. Un jour, j'ai été chargé, de concert avec deux magistrats, de juger un de mes amis qui devait être puni de mort suivant les lois. J'étais fort embarrassé : il me fallait violer la loi, ou faire mourir mon ami. Après avoir bien médité, je trouvai cet expédient : Je mis au jour, avec tant d'adresse, toutes les meilleures raisons de l'accusé, que mes deux collègues ne firent aucune difficulté de l'absoudre, tandis que je l'avais condamné à mort sans leur en avoir rien témoigné. J'ai satisfait aux devoirs d'ami et de juge ; cependant je sens, dans ma conscience, quelque chose qui me fait douter si mon conseil n'était point criminel. »

Chilon, accablé de vieillesse, mourut à Pise d'un

excès de joie, en embrassant son fils qui venait d'être couronné aux jeux olympiques, l'an 480 avant J.-C., à l'âge de 70 ans.

Les Lacédémoniens lui érigèrent une statue après sa mort.

Cléobule.

Cléobule a été l'un des moins considérables parmi les Sages, mais un des plus heureux. Il était fils d'Evagoras, issu d'Hercule, et naquit à Linde, ville maritime de l'île de Rhodes, l'an 630 avant J.-C. Il florissait sous le règne de Crésus, roi de Lydie, et fit paraître une grande sagesse dès son enfance. Il était très-beau de visage, d'une taille avantageuse et d'une force surprenante. Il employa sa jeunesse à voyager en Egypte pour y apprendre la philosophie, selon la coutume du temps. A son retour, il se maria à une femme très-vertueuse, et vécut dans une grande tranquillité au milieu de sa famille. Ce fut de ce mariage que naquit la célèbre Cléobuline, qui devint si savante par son application à suivre les bonnes instructions de son père. Elle embarrassait tous les plus habiles philosophes de son temps par des questions énigmatiques. Elle était si humble et si bienfaisante, qu'elle lavait elle-même les pieds des amis et des étrangers qui venaient dîner chez son père.

Cléobule fut choisi pour gouverner les Lindiens. Il s'en acquitta avec autant de facilité que s'il n'avait eu qu'une famille à diriger. Il éloigna tout

ce qui pouvait attirer la guerre et entretenait toujours une bonne intelligence entre les citoyens et les étrangers. Son plus grand mérite dans les lettres, était d'expliquer et de proposer subtilement toutes sortes de questions énigmatiques. Ce fut lui qui rendit si fameux dans la Grèce, cet usage des énigmes qu'il avait appris des Egyptiens.

C'est aussi lui l'auteur de l'épitaphe qu'on lisait sur le tombeau de Midas, auquel il donne beaucoup d'éloges. Quelques-uns l'avaient mal à propos attribuée à Homère, qui vivait longtemps avant Midas.

Cléobule disait qu'il faut garder l'ordre, le temps et la mesure en toutes choses.

Que pour bannir la grande folie qui règne quelquefois dans des Etats, il faut engager chaque citoyen à vivre selon sa condition; car souvent le pauvre ne mérite point les richesses qu'il envie.

Qu'il n'y a rien de si commun dans le monde que l'ignorance et les grands parleurs.

Tâchez, disait-il, d'avoir toujours des sentiments élevés, et ne soyez ni ingrats, ni infidèles. Faites du bien à vos amis et à vos ennemis. Vous conserverez les uns, et peut-être gagnerez-vous les autres.

Avant que de sortir de votre logis, songez toujours à ce que vous allez faire, et dès que vous serez rentrés, repassez dans votre esprit tout ce que vous aurez fait.

Parlez peu, et écoutez beaucoup.

Ne dites jamais du mal de personne.

Ne punissez jamais un domestique dans son ivresse, si vous ne voulez pas passer pour être ivre vous-même.

Conseillez toujours ce que vous croyez le plus raisonnable.

Ne vous abandonnez point à vos plaisirs.

Raccommodez-vous avec vos ennemis si vous en avez.

Ne faites rien par violence.

Appliquez-vous à bien élever vos enfants.

Ne vous moquez point des malheureux.

Si la fortune vous arrive, ne vous en orgueillissez point, et ne vous laissez pas accabler lorsqu'elle vous fuit.

Mariez-vous toujours selon votre condition ; car si vous épousez une femme d'une naissance plus élevée que la vôtre, vous aurez autant de maîtres qu'elle aura de parents.

Il disait qu'on doit avoir un soin particulier des filles, et qu'il ne faut jamais les marier que lorsqu'elles sont filles par l'âge, et femmes par la conduite et la raison.

Qu'un homme ne doit jamais caresser sa femme, ni la quereller devant le monde, car dans l'un des cas, il y a de la faiblesse, et dans l'autre, de la folie.

Lorsque Cléobule apprit que Solon avait abandonné son pays, il fit tout ce qu'il put pour l'attirer chez lui, et lui écrivit cette lettre :

« Vous avez un grand nombre d'amis qui ont » tous des maisons à votre service. Je crois que » vous ne pouvez pas être mieux qu'à Linde. C'est » une ville maritime entièrement libre ; vous n'aurez » rien à craindre de Pisistrate, et tous vos amis pour» ront venir vous voir en sûreté. »

Cléobule sut ménager toutes sortes d'avantages dans une condition médiocre, et dans une vie dégagée de l'embarras du monde. Il fut heureux père, heureux mari, heureux citoyen, heureux philosophe ; et mourut l'an 560 avant J.-C., âgé de plus de 70 ans, et après avoir été fort honoré pendant toute sa vie. Les Lindiens le regrettèrent beaucoup. Ils

lui érigèrent un tombeau magnifique, sur lequel ils firent graver cette épitaphe pour honorer sa mémoire :

Linde, que la mer arrose de tous côtés, pleure la mort du sage Cléobule, dont elle fut la patrie.

Epiménides.

Epiménides, natif de Gnosse, florissait dans l'île de Crète, vers l'an 596 avant J.-C., à l'époque où Solon était en grand crédit à Athènes. C'était un homme qui menait une vie très-régulière. On le croyait fils de la nymphe Balte. Tous les Grecs étaient persuadés qu'il était inspiré de quelque esprit céleste, et qu'il avait souvent des révélations divines. Il s'appliquait à la poésie et à tout ce qui regardait le culte divin; c'est lui qui a commencé à consacrer les temples, à purifier les campagnes, les villes et même les maisons particulières. Il n'avait pas beaucoup d'estime pour les gens de son pays.

On est toujours étonné que cet homme ait mérité le nom de sage, puisqu'il passait pour sorcier.

Son père l'envoya un jour chercher une brebis à la campagne : Epiménides, en revenant se détourna un peu de son chemin, et entra vers midi dans une caverne pour se reposer quelque temps, en attendant que la chaleur fût passée. Il y demeura endormi pendant 57 ans. Quand il fut éveillé, comme il croyait n'avoir pas fait un aussi long sommeil, il regarda tout autour de lui pour chercher sa brebis ; ne l'aperce-

vant pas, il sortit de sa caverne et fut fort surpris de voir le sol de la terre entièrement changé. Il courut au lieu où il avait pris sa brebis. Bientôt il s'aperçut que la maison avait changé de maître, et que personne ne comprenait ce qu'il voulait dire. Il s'en retourna tout effrayé dans la ville de Gnosse et ne rencontra partout que des visages inconnus, ce qui augmenta sa surprise. Comme il entrait dans la maison de son père, on lui demanda qui il était, et ce qu'il voulait ; il se fit reconnaître avec bien de la peine par son jeune frère qui n'était qu'un enfant lors de son départ, et qu'il trouva bien vieilli à son retour. Une aventure aussi extraordinaire fit beaucoup de bruit par tout le pays, et chacun regarda aussitôt Epiménides comme le favori des dieux. Ceux qui ne croyaient pas qu'il avait dormi si longtemps, pensaient qu'il avait employé ces 57 ans à voyager dans les pays étrangers.

Après que Mégaclès eut fait massacrer et traîner jusqu'au pied des autels les partisans de Solon, les Athéniens furent saisis d'une frayeur qui les troublait tous les jours de plus en plus. Outre la peste qui désolait tout le pays, ils croyaient que des fantômes venaient dans toute la ville. On consulta les devins, qui reconnurent par leur sacrifice qu'on avait commis quelque abomination qui avait souillé toute la ville. On envoya aussitôt Nycias en Crète : On lui donna un vaisseau pour amener Epiménides, dont la réputation s'était déjà répandue dans toute la Grèce. Dès qu'il fut arrivé à Athènes, il prit des brebis noires et des blanches qu'il mena dans l'aréopage, et les laissa aller partout où elles voulurent. Il les fit suivre toutes, et commanda aux personnes qu'il avait choisies à cet effet, de les immoler séparément en l'honneur de quelque dieu particulier, dans le lieu même où elles se reposeraient. C'est de là qu'on voyait encore autour d'Athè-

nes, du temps de Laërce, plusieurs autels consacrés à des dieux dont on ne connaissait pas le nom. Tout cela fut exécuté fidèlement : la peste cessa aussitôt, et les fantômes ne troublèrent plus personne.

Epiménides, en arrivant à Athènes, lia une grande amitié avec Solon, et contribua beaucoup à l'établissement de ses lois. Il fit connaître à tout le monde l'inutilité des cérémonies barbares que les femmes observaient dans les funérailles. Il accoutuma peu à peu tout le peuple d'Athènes à prier et à faire des sacrifices. Par ce moyen, il les disposa à vivre selon l'équité, et à ne point se révolter contre les magistrats.

Quand Epiménides eut demeuré quelque temps à Athènes, il s'en retourna à Gnosse. Les Athéniens lui firent préparer un vaisseau, et lui présentèrent un talent pour sa récompense. Epiménides les remercia fort honnêtement, et ne voulut jamais prendre de leur argent. Il se contenta de leur demander leur amitié, afin d'établir une liaison très-étroite entre les Athéniens et les Gnossiens. Avant de partir, il fit construire un beau temple à Athènes en l'honneur des Furies.

Il voulait persuader au peuple qu'il était Eaque et qu'il ressuscitait souvent. On ne l'a jamais vu manger. On dit que les Nymphes le nourrissaient, et qu'il gardait, dans une corne de bœuf, la manne qu'elles lui apportaient et que cette manne se convertissait toute en sa substance.

Ce qui est encore plus extraordinaire, c'est qu'il avait le talent de prédire l'avenir.

Il prédit aux Lacédémoniens la dure servitude que les Arcadiens leur feraient souffrir.

Un jour, comme il bâtissait un temple qu'il avait résolu de consacrer aux Nymphes, on entendit une voix du ciel qui lui cria : — « O Epiménides, ne dédie

» point ce temple aux Nymphes, mais à Jupiter même. »

Quand il eut appris que Solon s'était retiré d'Athènes, il lui écrivit cette lettre pour le consoler et l'attirer dans l'île de Crète :

« Ayez bon courage, mon cher ami, si Pisistrate » avait réduit des gens accoutumés à la servitude, ou » qui n'eussent jamais vécu sous de bonnes lois, peut-» être que sa domination pourrait durer longtemps ; » mais il commande des hommes libres qui ne man-» quent pas de courage, et qui ne tarderont pas à se » ressouvenir de vos préceptes. Ils auront honte » de leurs chaînes, et ne pourront pas souffrir qu'un » tyran les tienne plus longtemps en esclavage. Quand » Pisistrate resterait souverain pendant toute sa vie, son » royaume ne passera jamais à ses enfants, car il est » impossible que des gens accoutumés à vivre libre-» ment sous de bonnes lois, puissent jamais se résou-» dre à rester éternellement dans la servitude. Pour » ce qui est de vous, je vous prie de ne point demeu-» rer toujours errant de côté et d'autre. Dépêchez-» vous de venir avec nous en Crète, où il n'y a » aucun tyran qui tourmente personne. Car je crains » fort que les amis de Pisistrate ne vous rencontrent » en chemin, comme cela peut arriver ; ils vous fe-» raient un mauvais parti. »

Epiménides passa toute sa vie dans l'exercice des choses saintes ; comme il aimait fort la poésie, il fit plusieurs ouvrages en vers, entr'autres un poème sur la génération des Curètes et des Corybantes, et un autre sur l'expédition de Colchos. Il composa aussi un traité des sacrifices de la république de Crète, et un autre ouvrage dont le sujet était « Minos et Rhadamante. » Il mourut âgé de 157 ans ; d'autres disent de 299.

Comme toute la vie d'Epiménides fut mystérieuse,

quelques-uns rapportent qu'il vieillit en autant de jours, qu'il avait dormi d'années. Le peuple de Crète lui offrit des sacrifices comme à un dieu, et ne l'appelait que le Curète. Les Lacédémoniens, d'après l'avis d'un oracle, gardèrent son corps très-précieusement chez eux. On le déterra longtemps après sa mort, et l'on trouva sa peau couverte de caractères, ce qui fait qu'on dit des choses mises en réserve : C'est comme la peau d'Epiménides.

Anacharsis.

Anacharsis a tenu un rang très-élevé parmi les Sages. Il était frère de Cadnidas, roi de Scythie, fils de Gnurus, et d'une femme grecque; c'est ce qui lui a donné le moyen de bien apprendre les deux langues. Il avait beaucoup de vivacité et d'éloquence; et était aussi hardi que constant dans tout ce qu'il entreprenait. Il s'habillait en tous temps d'une grosse robe doublée, et ne vivait jamais que de lait et de fromage. Ses harangues étaient d'un style serré, et comme il ne se rebutait point, il ne manquait jamais de venir à bout de ses entreprises. Sa manière de parler, hardie et éloquente, avait passé en proverbe; quand quelqu'un l'imitait, on disait qu'il faisait des discours à la Scythe.

Anacharsis quitta la Scythie pour venir demeurer à Athènes l'an 546 avant J.-C. Dès qu'il y fut arrivé, il alla frapper à la porte de Solon, et dit à celui qui vint lui ouvrir, d'aller avertir ce législateur qu'il était à sa porte,

et qu'il venait exprès pour le voir et demeurer chez lui quelque temps. Solon lui fit cette réponse : « Qu'on ne doit faire des hôtes que dans son propre pays, et dans des endroits où l'on a quelque relation. » Anacharsis entra chez Solon et lui dit : « Puisque tu es maintenant dans ton pays et dans ta propre maison, c'est à toi à faire des hôtes ; commence donc à lier amitié avec moi. » Solon s'étonna de la vivacité de cette repartie ; il consentit avec plaisir à devenir l'hôte d'Anacharsis, et lia avec lui une amitié très-étroite qui dura pendant toute leur vie.

Anacharsis aimait beaucoup la poésie; il écrivit en vers les lois des Scythes, avec un traité de la guerre.

Il disait que la vigne porte trois sortes de raisins : le plaisir, l'ivrognerie et le repentir.

Il s'étonnait que dans toutes les assemblées publiques d'Athènes, les sages se contentassent de proposer les matières, au lieu que les fous décidaient. Il ne pouvait pas comprendre pourquoi on punissait ceux qui disaient des injures, tandis qu'on donnait de grandes récompenses aux athlètes et aux joueurs qui se frappaient les uns les autres.

On lui demanda un jour ce qu'il fallait faire pour empêcher quelqu'un de boire du vin. « Il n'y a point de meilleur moyen, répondit-il, que de lui mettre un homme ivre devant les yeux, afin qu'il le considère à loisir. »

Un jour, après avoir considéré l'épaisseur des planches d'un vaisseau, il s'écria : « Ceux qui voyagent sur mer ne sont éloignés de la mort que de quelques doigts. »

Il disait que le navire le plus sûr est celui qui est arrivé au port.

En dormant il avait toujours la main droite sur sa bouche, pour indiquer qu'il n'y a rien à quoi

nous devons autant prendre garde qu'à notre langue. On lui demanda ce que les hommes avaient de meilleur et de plus mauvais; il répondit : « C'est la langue. »

Il disait que les marchés sont des lieux que les hommes ont établis pour se tromper les uns les autres.

C'est lui qui a trouvé le moyen de faire des pots de terre avec une roue.

Il comparait ordinairement les lois aux toiles d'araignées, et se moquait de Solon qui prétendait, avec quelques écritures, empêcher les passions des hommes.

Un jour Anacharsis alla consulter la prêtresse d'Apollon, pour savoir s'il n'y avait pas quelqu'un de plus sage que lui : « Oui, répondit l'oracle, c'est un certain Mison de Chenes. » Il fut fort surpris de n'avoir pas encore entendu parler de cet homme; il alla le chercher et le trouva qui raccommodait sa charrue. — « O Mison, lui dit-il, il n'est plus temps de labourer la terre. » — « Au contraire, répondit Mison, il est même temps de raccommoder sa charrue quand il y a quelque chose de rompu. » Ce Mison a été mis par Platon au nombre des Sages; il s'était retiré dans la solitude, où il passa le reste de sa vie sans avoir de commerce avec personne, parce qu'il haïssait tous les hommes.

Crésus qui avait beaucoup entendu parler de la réputation d'Anacharsis, envoya lui offrir de l'argent et lui fit dire de venir le voir à Sardes. Anacharsis lui fit cette réponse : « Je suis venu en Grèce, ô roi des » Lydiens, pour y apprendre les langues, les mœurs » et les lois du pays. Je n'ai pas besoin d'or ni d'ar- » gent, je serai très-content, si je m'en retourne » en Scythie plus habile que je n'étais lorsque j'en » suis sorti; j'irai pourtant vous voir, car j'ai envie » d'être du nombre de vos amis. »

Après qu'Anacharsis eut demeuré longtemps en Grèce, il s'en retourna par Cysique, où il trouva les Cysicéniens qui célébraient, avec de grandes solennités, la fête de la mère des dieux. Anacharsis fit vœu à cette déesse de lui faire les mêmes sacrifices, et d'établir la même fête en son honneur dans son pays. Quand il y fut arrivé, il voulut changer les anciennes coutumes, et y établir les lois des Grecs. Ses innovations déplurent beaucoup aux Scythes.

Un jour qu'il entra secrètement dans une épaisse forêt à Hylée, afin de pouvoir accomplir, sans être aperçu, le vœu qu'il avait fait à Cybèle : il fit toute la cérémonie tenant en main le tambourin devant une image de la déesse. Mais il fut découvert par un Scythe qui en avertit le roi. Ce dernier vint aussitôt dans la forêt, surprit sur le fait son frère Anacharsis, et lui tira une flèche qui le perça. Anacharsis expira aussitôt, en s'écriant : « On m'a laissé en » repos dans la Grèce, où j'étais allé pour m'ins- » truire dans la langue et dans les mœurs du pays, » et l'envie m'a fait périr dans le propre pays de ma » naissance. » On lui érigea plusieurs statues, après sa mort.

Pythagore.

Pythagore, l'un des plus grands génies qui aient paru dans le monde, naquit dans l'île de Samos l'an 580 avant J.-C. Il fut le chef de la secte qui

prit le nom d'italique et florissait vers l'an 540 avant J.-C.

Aristippe le Cirenaïque dit que ce philosophe fut nommé Pythagore, parce qu'il ne prononçait jamais que des oracles aussi vrais que ceux d'Apollon Pitien. C'est lui qui, par modestie, a refusé le premier le titre de Sage, et s'est contenté de celui de Philosophe.

Pythagore était fils de Mnésargne, sculpteur. Quand il eut appris la sculpture avec son père, il se mit à fabriquer, de ses propres mains, trois coupes d'argent, dont il fit présent à trois prêtres égyptiens. Il fut d'abord disciple du sage Phérécide, auquel il s'attacha particulièrement. Un jour que Phérécide était en grand danger de mourir; Pythagore voulut entrer dans sa chambre pour voir comment il se portait; mais Phérécide qui craignait que sa maladie ne fût contagieuse, lui ferma promptement la porte au visage, mit ses doigts au travers d'une fente, et lui dit: — « Juge de l'état où je suis par mes doigts » que tu vois décharnés. »

Après la mort de Phérécide, Pythagore étudia quelque temps à Samos, sous Hermodamante; mais, comme il avait un désir extraordinaire de s'instruire et de connaître les mœurs des étrangers, il abandonna sa patrie et tout ce qu'il avait, pour voyager. Il demeura longtemps en Egypte pour converser avec les prêtres et s'instruire dans les choses les plus secrètes de la religion.

Polycrate écrivit en sa faveur à Amasis, roi d'Egypte, pour qu'il le traitât avec distinction. Pythagore passa ensuite dans le pays des Chaldéens pour connaître la science des Mages. Après avoir voyagé par curiosité en Orient, il alla en Crète, où il forma une liaison très-étroite avec le sage Epiménides. De là il

revint à Samos. Le chagrin qu'il eut de trouver sa patrie opprimée sous la tyrannie de Polycrate, lui fit prendre la résolution de s'exiler volontairement. Il passa en Italie, et s'établit à Crotone dans la maison de Milon, où il enseigna la philosophie. C'est de là que la secte dont il fut l'auteur, s'est appelée Italique.

La réputation de Pythagore ne tarda pas à se répandre par toute l'Italie. Plus de 300 disciples s'attachèrent à lui, et composèrent une petite république très-bien réglée. Plusieurs ont écrit que Numa était de ce nombre, et qu'il demeurait à Crotone, chez Pythagore, lorsqu'il fut élu roi de Rome; mais les bons chronologistes prétendent que cela n'a été avancé que parce que Pythagore avait des sentiments conformes à ceux de Numa, qui vivait longtemps avant lui.

Pythagore disait qu'entre amis toutes choses sont communes, et que l'amitié rend les gens égaux. Il recommandait aux femmes l'amour de leurs maris, et aux maris l'amour de leurs femmes, comme un devoir qui renfermait tous les autres. Ses disciples ne possédaient rien en particulier : ils mêlaient tout leur bien en commun, et ne faisaient qu'une même bourse. Ils passaient les cinq premières années à écouter les préceptes de leur maître, sans jamais dire un seul mot. Après cette longue et rigoureuse épreuve, il leur était permis de parler, de venir voir le philosophe et de converser avec lui.

Pythagore avait un air très-majestueux, était d'une taille avantageuse, bien fait et très-beau de visage. Il s'habillait en tout temps d'une belle robe de laine blanche, toujours extrêmement propre. Il n'était sujet à aucune passion et se montrait toujours très-sérieux,

Il ne voulait châtier personne quand il était en colère, ni même corriger un esclave. Ses disciples le prenaient pour Apollon. On venait en foule de tous côtés pour avoir le plaisir de l'entendre et de le considérer au milieu de ses disciples. Plus de 600 personnes de différents pays arrivaient toutes les nuits à Crotone; c'était une grande distinction lorsque quelqu'un pouvait avoir le bonheur de s'entretenir un moment avec lui.

Pythagore dicta des lois à plusieurs peuples qui lui en avaient demandé. Il était tellement admiré de tout le monde, qu'on comparait ses paroles aux oracles de Delphes. Il défendait expressément de jurer et de prendre les dieux à témoin, disant que chacun doit s'efforcer d'être assez honnête homme, pour qu'on puisse le croire sur sa parole.

Il disait que le monde est animé et intelligent; que l'âme de cette grosse machine est l'*Ether*, et que la différente configuration des parties qui la composent a produit tous les éléments d'où sont tirées toutes les âmes particulières, tant des hommes que des bêtes. Il a reconnu que les âmes sont immortelles; mais il croyait aussi qu'elles voltigent de côté et d'autre dans l'air, et qu'elles s'emparent sans distinction des premiers corps qu'elles rencontrent. Qu'une âme, par exemple, sortant du corps d'un homme, entre dans le corps d'un cheval, d'un loup, d'un âne, d'une fourmi, d'une souris, d'une perdrix, d'un poisson, etc., comme dans celui d'un homme; de même qu'une âme sortant du corps de n'importe quel animal, entre indifféremment dans le corps d'un homme ou dans celui d'une bête. C'est pourquoi Pythagore défendait expressément de manger des animaux. Il croyait qu'on commettait un aussi grand crime en tuant une mouche, un ciron, etc., qu'en tuant un

homme, puisque c'étaient les mêmes âmes pour tous les êtres vivants.

Pour faire partager à tout le monde sa doctrine de la métempsycose, il disait qu'il avait été autrefois Æthalide, et qu'il avait passé pour le fils de Mercure, qui lui avait dit de lui demander tout ce qu'il lui plairait, excepté l'immortalité, et que ses souhaits seraient accomplis. Pythagore lui demanda la grâce de se souvenir de toutes les choses qui se passaient dans le monde, soit pendant sa vie ou sa mort, et que depuis ce temps-là, il savait très-exactement tout ce qui était arrivé. Quelque temps après avoir été Æthalide, il devint Euphorbe, et se trouva au siége de Troie où il fut dangereusement blessé par Ménélas. Qu'ensuite son âme passa dans Hermotimus, et dans ce temps-là, pour convaincre tout le monde du don que Mercure lui avait fait, il s'en alla dans le pays des Branchides, entra dans le temple d'Apollon, et fit voir son bouclier tout pourri que Ménélas, en revenant de Troie, avait consacré à ce Dieu, comme marque de sa victoire.

Après avoir été Hermotimus, il devint le pêcheur Pyrrus, et ensuite le philosophe Pythagore, sans compter qu'il avait encore été auparavant le coq de Mytile et le paon de je ne sais qui.

Il assurait que dans ses voyages aux enfers, il avait remarqué l'âme du poète Hésiode attachée avec des chaînes à une colonne d'airain, où elle se tourmentait beaucoup. Quant à celle d'Homère, il l'avait vue pendue à un arbre, où elle était environnée de serpents, à cause de toutes les faussetés qu'il avait inventées et attribuées aux dieux ; et que les âmes des maris qui avaient mal véou avec leur femme, étaient bien tourmentées dans ce pays-là.

Pythagore fit creuser une profonde caverne dans sa

maison, où il s'enferma. On dit qu'il pria sa mère d'écrire exactement tout ce qui se passerait pendant son absence. Après avoir demeuré une année entière dans ce souterrain, il en sortit sale, maigre et hideux à faire peur. Il fit assembler le peuple et dit qu'il revenait des enfers, et afin qu'on ajoutât foi à ce qu'il voulait faire croire, il commença par raconter tout ce qui était arrivé pendant son absence; le peuple fut fort touché. On s'imagina aussitôt qu'il y avait quelque chose de divin dans Pythagore; chacun se mit à pleurer et à jeter de grands cris; les hommes le prièrent de bien vouloir instruire leurs femmes; c'est de là que les femmes de Crotone ont été appelées Pythagoriennes. Se trouvant un jour à des jeux publics, il fit venir à lui, par de certains cris, un aigle qu'il avait apprivoisé; tout le peuple en fut fort étonné. Pour rendre la chose encore plus merveilleuse, Pythagore fit voir à toute l'assemblée une cuisse d'or attachée à sa jambe.

Il n'offrait en sacrifice que des pains, des gâteaux et autres choses semblables. Il disait que les dieux avaient horreur des victimes sanglantes, et que le sang était capable d'attirer leur indignation sur ceux qui prétendaient les honorer par de tels sacrifices.

Par toutes ces maximes, il y a beaucoup d'apparence qu'il voulait détourner les hommes de la bonne chère, et les accoutumer à vivre simplement, afin que leur esprit fût libre et en état de faire ses fonctions. Pour donner l'exemple, il ne buvait presque jamais que de l'eau, et ne vivait en tout temps qu'avec du pain, du miel, des fruits et des légumes.

Pythagore disait que la vie est semblable à une foire, où les uns viennent pour s'exercer aux combats, d'autres pour négocier et d'autres simplement pour

regardent ainsi dans la vie, les uns naissent esclaves de la gloire, les autres de l'ambition, et d'autres ne cherchent qu'à connaître la vérité.

Il divisait la vie de l'homme en quatre parties égales ; il disait qu'on est enfant jusqu'à vingt ans, jeune homme jusqu'à quarante, homme jusqu'à soixante, et vieux jusqu'à quatre-vingts ; passé cet âge, il ne comptait plus personne au nombre des vivants.

Il était très-habile en philosophie, en politique, en astronomie, en géométrie et en arithmétique. C'est lui qui a fait remarquer que l'étoile du matin et celle du soir ne sont qu'un même astre. Il a démontré qu'en tout triangle rectangle, le carré de l'hypoténuse est égal au carré des deux autres côtés. On dit qu'il fut si ravi d'avoir trouvé ce fameux théorème que, s'en croyant redevable à l'inspiration des dieux, il voulut en faire éclater sa reconnaissance par un sacrifice de cent bœufs. Ce fait est rapporté dans plusieurs endroits, quoique fort contraire à sa doctrine ; mais il se pourrait faire que ce fussent des bœufs faits avec du miel et de la farine, comme les Pythagoriens en immolaient.

Ce philosophe avait grand soin d'entretenir l'amitié et la bonne intelligence entre ses disciples ; en les instruisant, il leur parlait souvent en paraboles : par exemple, il leur disait qu'il ne fallait pas sauter par dessus une balance, pour leur faire connaître qu'ils ne devaient jamais s'écarter de la justice ; qu'il ne fallait pas s'arrêter sur le présent sans penser à l'avenir. Il les avertissait de réfléchir tous les jours quelque temps en particulier, et de se dire à eux-mêmes : A quoi as-tu employé la journée ? Où as-tu été ? Qu'as-tu fait à contre-temps ? etc.

Il leur recommandait de garder toujours un extérieur modeste, sans se laisser transporter par des mou-

vements de joie ou de tristesse ; d'avoir de la tendresse pour leurs parents ; de respecter les vieillards ; de prendre de l'exercice, dans la crainte de devenir trop gras ; de ne point passer toute leur vie dans les voyages.

Le Scythe Zamolxis, esclave de Pythagore, profita si bien des préceptes de son maître, que quand il retourna dans son pays, les Scythes lui offrirent des sacrifices et le mirent au nombre des dieux.

Pythagore enseignait un seul Dieu, auteur de toutes choses, qui a un entendement, un esprit infini qui ne tombe point sous nos sens, et ne peut être représenté par aucune image, puisqu'il n'est aperçu que par l'entendement.

Il croyait que le premier principe de toutes choses est l'unité ; que de là viennent les nombres, les points ; des points, les lignes ; des lignes, les superficies ; des superficies, les solides, et des solides les quatre éléments : le feu, l'air, l'eau et la terre, dont tout l'univers est composé ; et que ces éléments se changent perpétuellement les uns dans les autres ; mais que rien ne paraît jamais dans ce monde, et que tout ce qui arrive n'est que changement.

Il se servit de nombres afin d'expliquer la création et les principes des êtres, de manière à faire comprendre l'unité, l'égalité, l'identité et la stabilité du premier principe, qui est la cause de la création, de l'union, de la sympathie et de la conservation de l'univers.

Il disait que la terre est ronde et placée au milieu du monde ; qu'elle est habitée en tout sens, et par conséquent qu'il y a des Antipodes qui marchent les pieds opposés aux nôtres. Que l'air qui l'environne est grossier et presque immobile, et que c'est pour ce motif que tous les animaux qui habitent la terre,

sont mortels et sujets à la corruption. Qu'au contraire, l'air du haut des cieux est très-subtil, et dans une agitation perpétuelle, ce qui fait que tous les animaux qui le remplissent sont immortels, et par conséquent divins ; qu'ainsi le soleil, la lune, et tous les autres astres sont des dieux, parce qu'ils sont placés au milieu de cet air subtil et de cette chaleur active qui est le principe de la vie.

Il disait que tous les animaux naissent de semences ; que ce qui forme l'homme est une substance qui descend du cerveau, c'est-à-dire une goutte imprégnée d'une vapeur chaude ; que de cette goutte sont formés les os, les nerfs et les chairs, et que l'âme et le sentiment se forment de cette vapeur chaude qu'il nommait esprits ; que le fœtus est formé en quatre jours, et que selon les lois de l'harmonie, l'homme naît le septième, le neuvième ou le dixième mois, et dès lors il y a en lui les principes et les raisons de tout ce qui doit lui arriver pendant sa vie.

Pythagore passa dans tous les pays du monde pour un homme si extraordinaire, que l'on débita sur son compte mille prodiges imaginaires. Après sa mort, sa maison fut convertie en temple où on l'honora comme un dieu.

Il y a plusieurs opinions au sujet de la mort de ce philosophe ; les uns disent qu'il n'avait pas voulu recevoir certains disciples, et qu'ils furent tellement indignés de ce refus, qu'ils mirent le feu à sa maison. D'autres assurent que c'étaient les Crotoniates qui firent le coup parce qu'ils craignaient qu'il ne voulût se faire souverain dans leur pays. Quoiqu'il en soit, lorsque Pythagore vit que tout était en feu, il se retira promptement avec quarante de ses disciples. Quelques-uns disent qu'il se sauva dans les bois

se termine par l'embrasement de quelques maisons, au lieu qu'un ressentiment peut causer de cruelles guerres, qui entraînent la ruine, et quelquefois la destruction des peuples.

Pour prévenir les séditions, il disait qu'il fallait bannir le luxe et les délices hors de la République, et accoutumer les citoyens à se contenter de peu.

Il fit un ouvrage où il traita de l'univers, de la politique et de la théologie ; mais il n'était pas fait pour être lu par tout le monde, car ce philosophe l'avait écrit pour n'être compris que des savants. Il le déposa au temple de Diane, dans la crainte qu'il ne devînt trop commun, et que cela ne le fît mépriser. Ce livre eut une réputation extraordinaire. Darius, roi de Perse, en ayant entendu parler, écrivit à l'auteur, pour l'engager à venir demeurer avec lui pour le lui expliquer ; il lui offrait une récompense considérable et un logement dans son palais ; mais Héraclite refusa les offres de ce prince.

Ce philosophe parlait peu ; quand on lui en demandait la raison, il répondait d'un air chagrin à celui qui l'interrogeait : C'est pour te faire parler. Il ne pouvait regarder personne sans pleurer des faiblesses humaines ; rien n'était à son gré. La haine qu'il portait à tout le monde, le déterminant à s'en séparer, il se retira dans des montagnes affreuses, où il ne voyait personne ; y passa sa vie à gémir, et à ne manger que des herbes et des légumes.

Le coup d'œil philosophique qu'il avait jeté sur tout ce qu'on fait ici-bas, lui fit regarder avec pitié les choses les plus importantes. Rien n'est assurément plus grand aux yeux du vulgaire, que le sceptre et la couronne, et Héraclite traitait cette élévation de misère. Il disait que vivre et mourir, c'est la même chose, car la vie est une mort. En effet, lorsque

avaient commis en exilant honteusement leur meilleur citoyen, et le plus grand homme de la République.

Héraclite n'avait jamais eu de maître. C'est par ses profondes méditations qu'il devint si habile. Il avait du mépris pour tout ce que les hommes faisaient, et était tellement touché de leur aveuglement, qu'il pleurait toujours. Juvénal dit « que chacun peut aisément censu-» rer par des ris sévères les vices et les folies du » siècle; mais qu'il s'étonne qu'une source puisse four-» nir une assez grande abondance d'eau pour suffire » à alimenter les larmes qui coulaient continuellement » des yeux d'Héraclite. »

Ce philosophe n'avait pas toujours été dans les mêmes sentiments; jeune, il disait qu'il ne savait rien. Il chercha donc à s'instruire, et fit tant de progrès, qu'à l'âge de 14 ans il disait qu'il connaissait tout. Tous les hommes lui déplaisaient tellement, qu'il fuyait leur société, pour aller jouer aux osselets et à d'autres jeux innocents devant le temple de Diane, avec tous les petits enfants. Quand les Ephésiens s'assemblaient autour de lui pour le regarder, il leur disait : — « Malheureux, pourquoi vous » étonnez-vous de me voir jouer? Cela ne vaut-il pas » beaucoup mieux, que de contribuer avec vous à la » mauvaise administration des affaires de la Répu-» blique? »

Les Ephésiens le prièrent un jour de leur faire des lois; mais Héraclite leur dit que leurs mœurs étaient déjà trop corrompues, et qu'il ne voyait aucun moyen pour les faire changer de vie.

Il disait que les peuples doivent combattre avec autant de chaleur pour la conservation de leurs lois que pour la défense de leurs murailles;

Qu'il faut être plus prompt à apaiser un ressentiment qu'à éteindre un incendie, parce qu'un incendie

comme nous les voyons. Que les éclipses du soleil et de la lune arrivent lorsque ces petites barques tournent leur côté concave vers la partie opposée à la terre, et que les différentes phases de la lune viennent de ce que sa barque ne se tourne que peu à peu.

Pour ce qui est de la nature de l'âme, il disait que c'est perdre son temps que de s'amuser à la chercher, puisqu'il est impossible de pouvoir la trouver tant elle est cachée.

La vie dure que menait Héraclite, lui causa une hydropisie. Il retourna à Ephése pour se faire traiter par des médecins ; comme il ne parlait que par énigmes, il leur dit en faisant allusion à sa maladie : « Pouvez-vous convertir ma pluie en temps sec et serein ? » Comme ces médecins n'entendaient pas ce qu'il voulait dire, Héraclite alla s'enfermer dans une étable à bœufs, s'enterra dans le fumier, afin de faire évacuer les eaux qui étaient cause de sa maladie ; il s'y enfonça si avant, qu'il ne put jamais s'en retirer. Quelques-uns disent que les chiens le mangèrent ; d'autres affirment qu'il ne put pas se débarrasser. Il mourut vers 500 ans avant J.-C., âgé de 60 ans.

Démocrite.

—

Démocrite naquit à Abdère, 470 ans avant J.-C. Il étudia d'abord sous des Mages et des Chaldéens, que le roi Xerxès avait laissés à son père chez qui il avait logé en faisant la guerre aux Grecs. Ce fut par

eux que Démocrite apprit la théologie et l'astronomie. Il s'attacha ensuite au philosophe Leucippe qui lui enseigna la physique. Il avait tant de passion pour l'étude, qu'il passait les jours entiers enfermé seul dans une petite cabane au milieu d'un jardin. Un jour, son père lui amena un bœuf pour l'immoler, et l'attacha dans un coin de sa cabane ; la grande application du philosophe fit qu'il ne s'aperçut de rien ; il fallut que son père lui montra qu'il avait à côté de lui un bœuf qu'il fallait sacrifier.

On prétend que les premiers fruits de sa solitude furent de découvrir les secrets d'amollir l'ivoire, de fondre des cailloux, de composer des pierres coloriées, et l'art de vitrifier les métaux. Pétrone assure qu'il tira du suc de toutes les plantes.

Démocrite, après avoir demeuré longtemps sous la discipline de Leucippe, résolut d'aller voyager pour converser avec les habiles gens, afin d'acquérir toutes sortes de belles connaissances avant son départ ; il partagea la succession de son père avec ses frères et prit tout ce qu'il y avait d'argent comptant, quoique ce fût la plus petite portion : cela lui était plus commode par rapport aux dépenses qu'il avait à faire pour ses expériences philosophiques et ses voyages. Il s'en alla en Egypte, où il apprit la géométrie, passa ensuite dans l'Ethiopie, dans la Perse, dans la Chaldée. La curiosité le porta à pénétrer jusque dans les Indes, pour s'instruire de la science des gymnosophistes. Il aimait à connaître les habiles gens, mais il ne voulait être connu de personne ; son inclination était de vivre caché : quelquefois il allait loger dans des cavernes, afin que personne ne pût découvrir l'endroit où il serait. Il se présenta cependant à la cour du roi Darius, un jour que ce prince était affligé de la mort de celle qu'il aimait le mieux de toutes ses fem-

mes ; Démocrite, pour le consoler, lui promit de la faire revivre s'il pouvait, dans l'étendue de ses États, lui fournir trois personnes à qui il ne fût jamais rien arrivé de désagréable, afin de graver leur nom sur le tombeau de la reine morte. Jamais on ne put trouver dans toute l'Asie une seule personne qui eût les conditions qu'exigeait Démocrite. Ce philosophe dit à Darius qu'il avait grand tort d'être triste, puisqu'il n'y avait personne au monde qui fût exempt de chagrin.

Quand Démocrite fut de retour à Abdère, il vécut pauvrement et retiré ; parce qu'il avait dépensé tout son bien dans ses expériences et ses voyages. Damascus, son frère, était obligé de lui aider à subsister. Il y avait une loi qui défendait que ceux qui avaient dissipé leur bien, fussent inhumés dans le tombeau de leurs pères. Démocrite, qui était dans ce cas, ne voulut pas que ses ennemis eussent rien à lui reprocher, il récita devant tout le peuple un de ses ouvrages qu'on appelait (Diacosme). On trouva cet ouvrage si beau, qu'il fut aussitôt exempté de la rigueur de la loi. On lui fit présent de 500 talents, et on lui érigea des statues sur les places publiques.

Démocrite riait perpétuellement. Ces ris continuels étaient fondés sur une profonde méditation de la faiblesse et de la vanité humaine, qui nous font concevoir mille desseins ridicules dans un lieu où il croyait que tout dépendait du hasard et de la rencontre fortuite des atomes. Juvenal dit que Démocrite riait également de la tristesse comme de la joie des hommes ; il représente ce philosophe comme un esprit ferme que rien ne peut ébranler, et comme un homme qui tenait la fortune enchaînée sous ses pieds.

Tertullien prétend qu'il ne pouvait ni regarder une femme sans en désirer la jouissance, ni en jouir sans se chagriner et se dépiter.

Clément Alexandrin assure que Démocrite fuyait le commerce des femmes ; qu'il n'avait jamais voulu se marier, pour n'être pas distrait par les embarras du mariage et les soins d'une famille. Il disait que le plaisir de l'amour est une petite épilepsie, et comme une épilepsie est un mal, il croyait qu'on devait s'en abstenir. Cependant il fallait qu'il l'eût éprouvé, puisqu'il le connaissait si bien ; mais une jouissance ne prouve pas une incontinence.

Après son maître Leucippe, Démocrite croyait que les premiers principes de toutes choses étaient les atomes et le vide ;

Que rien ne se fait de rien, et qu'aucune chose ne peut jamais être réduite à rien ;

Que les atomes ne sont sujets ni à la corruption ni à aucun autre changement, parce que leur dureté invincible les met à couvert de toutes sortes d'altérations.

Il prétendait que ces atomes ont formé une infinité de mondes, dont chacun périssait au bout d'un certain temps : mais que de ces débris il s'en composait un autre ;

Que l'âme de l'homme, qu'il croyait être la même chose que l'esprit, est aussi composée du concours de ces atomes, de même que le soleil, la lune et tous les autres astres ; que ces atomes ont un mouvement tournoyant qui est la cause de la génération de tous les êtres ; et comme ce mouvement tournoyant est toujours uniforme, c'est le sujet pour lequel Démocrite admettait le destin, et qu'il croyait que toutes les choses se font par nécessité.

Epicure, qui a bâti sur les mêmes fondements que Démocrite, ne voulait pas admettre cette nécessité ; il a été obligé d'inventer le mouvement de déclinaison dont il a été parlé.

Démocrite disait que l'âme est répandue dans toutes les parties du corps; que le sujet pour lequel nous avons du sentiment dans toutes ses parties, est que chaque atome de l'âme correspond à chaque atome du corps.

Pour ce qui est des astres, il a cru qu'ils se meuvent dans des espaces entièrement libres, par conséquent qu'il n'y a pas de sphères solides auxquelles ils puissent être attachés; qu'ils n'ont qu'un seul mouvement vers l'occident; qu'ils sont tous emportés par la rapidité d'un tourbillon de matière fluide, dont la terre est le centre, et que chaque astre se meut d'autant plus doucement, qu'il est plus proche de la terre, parce que la violence du mouvement de la circonférence s'affaiblit peu à peu en tirant vers le centre. Qu'ainsi, ceux qui paraissent se mouvoir vers l'orient, se meuvent plus lentement vers l'occident, et que comme les étoiles fixes se meuvent plus rapidement que tous les autres centres, ils achèvent leur mouvement de rotation en 24 heures; le soleil, qui se meut plus lentement, ne l'achève qu'en 24 heures et quelques minutes; la lune, qui se meut le plus lentement de tous les astres, ne l'achève qu'environ 25 heures; elle ne se meut pas de son propre mouvement vers les étoiles les plus orientales; mais elle est délaissée par les étoiles plus occidentales qui viennent la rejoindre 30 jours après.

La grande passion que Démocrite avait pour l'étude, fit qu'il s'aveugla lui-même et se mis hors d'état de s'appliquer à autre chose. Il exposa à découvert une plaque d'airain qui renvoyait vers ses yeux les rayons du soleil dont la chaleur lui fit perdre la vue.

Comme il se sentait accablé de vieillesse et près de mourir, sa sœur en était fort chagrine, parce qu'elle craignait qu'il ne mourût avant les fêtes de Cérès, et

que le deuil ne l'empêchât d'assister aux cérémonies en l'honneur de cette déesse.

Démocrite se fit apporter des pains chauds pour entretenir sa chaleur naturelle. Dès que les trois jours de la fête furent passés, il fit retirer ces pains et expira aussitôt. Il avait pour lors 109 ans, selon la plus commune opinion.

Anaxagore.

Anaxagore, fils d'Hegesibule, apprit la physique d'une manière beaucoup plus complète que tous les autres philosophes qui l'avaient précédé. Il naquit à Clazomène, ville d'Ionie, 500 ans avant J.-C.; sa famille était très-illustre, tant par son origine que par les grands biens qu'elle possédait.

Il fut disciple d'Anaximènes, et s'appliqua tellement à la philosophie, qu'il renonça à toutes les affaires publiques et particulières. Il abandonna tout ce qu'il avait, dans la crainte que le soin de ses propres intérêts ne le détournât de l'étude. Ses parents lui firent observer qu'il allait laisser périr son bien par négligence, cela ne lui fit aucune impression. Il quitta son pays, et ne songea plus qu'à la recherche de la vérité. Quelqu'un lui reprocha l'indifférence qu'il avait pour sa patrie; il répondit, en montrant le ciel, qu'il l'estimait infiniment. Il vint demeurer à Athènes où il transféra l'école Ionique qui était établie à Milet, depuis Thalès. Dès l'âge de 20 ans, il commença à

enseigner la philosophie dans cette école, et continua pendant 30 ans.

On mena un jour à Périclès un mouton qui avait une corne au milieu du front. Le devin Lampon publia aussitôt que cela signifiait que les deux fractions qui partageaient la ville d'Athènes, se joindraient pour ne plus composer qu'une puissance. Anaxagore dit que c'était parce que le cerveau ne remplissait pas le crâne qui était ovale, et qui finissait en pointe à l'endroit de la tête où commençaient les racines de cette corne. Il fit la dissection de la tête du mouton devant tout le monde; il se trouva que la chose était comme il l'avait dite. Cela fit beaucoup d'honneur à Anaxagore, ainsi qu'au devin Lampon; car, quelque temps après, la faction de Thucydide fut anéantie, et toutes les affaires de l'Etat tombèrent entre les mains de Périclès.

Anaxagore est le premier de tous les Grecs qui ait donné au public un système de philosophie. Il a admis pour principe l'infini, et une intelligence pour arranger la matière et composer tous les êtres qui sont dans le monde. Ce fut pour ce sujet que les philosophes de son temps l'appelèrent (esprit).

Il chercha à connaître la manière dont Dieu a formé les êtres qui composent l'univers. Voici le raisonnement qu'il fit pour parvenir à cette connaissance: « Aucun être ne se fait de rien. Si la terre, par exemple, était formée de choses qui ne fussent point terre, elle se ferait de rien; si ayant été terre elle cessait d'être terre, elle serait anéantie. Il faut donc qu'elle se fasse de ce qui est terre, et que, dans ce qu'on nomme destruction ou corruption, elle se résolve en parties qui soient terre. Ainsi il n'y a point de génération, ni de corruption, ni de naissance, ni de mort proprement dite. La génération

d'un arbre, selon lui, n'est autre chose que l'assemblage de plusieurs arbres, et sa destruction n'est que la désunion et la dispersion de plusieurs autres arbres. »

Anaxagore ne reconnaissait pas d'autre divinité que cette Intelligence qui a fait le monde ; et il était tellement désabusé des faux dieux adorés par toute l'antiquité profane, que Lucien craignit que Jupiter ne l'écrasât d'un coup de foudre, à cause du mépris qu'il faisait paraître pour lui et pour toutes les autres divinités.

Il disait qu'il n'y a aucun vide dans la nature ; que tout est plein, et que chaque corps, quelque petit qu'il soit, est divisible à l'infini : en sorte qu'un agent qui serait assez subtil pour diviser suffisamment le pied d'un ciron, pourrait en tirer assez de parties pour couvrir entièrement cent mille millions de cieux, sans qu'il pût jamais épuiser les parties qui resteraient à diviser, vu qu'il en resterait toujours une infinité.

Il croyait que chaque corps est composé de petites particules homogènes ; que le sang, par exemple, se forme de petites particules de sang ; les eaux, de petites particules d'eau, et de même pour les autres choses. C'est cette similitude de parties qu'il nommait (homœmoria). Voilà de quelle manière Laërce expose son système.

Quand on objectait à Anaxagore qu'il fallait nécessairement que les corps fussent composés de parties hétérogènes, puisque les os des animaux grossissaient sans que les animaux mangeassent des os ; que leurs nerfs croissaient, sans qu'ils mangeassent des nerfs ; que la masse du sang croissait sans qu'ils bussent du sang ; il répondait qu'à la vérité il n'y a point de corps dans le monde qui fût entièrement composé de parties homogènes ; que dans l'herbe, par exemple, il y a de la chair, du sang, des eaux

et des nerfs, puisque nous voyons les animaux s'en nourrir ; mais que chaque corps prend son nom de la matière qui domine dans sa composition. Par exemple, pour qu'un corps fût appelé du bois ou de l'herbe, il fallut qu'il fût composé d'un bien plus grand nombre de petites particules de bois ou d'herbes, que de tout autre chose; et que les petites particules de bois ou d'herbes fussent arrangées en grand nombre vers la surface de ce corps.

Il croyait que le soleil n'est autre chose qu'un fer chaud dont la masse est plus grosse que tout le Péloponèse ; que la lune est un corps opaque; qu'elle est habitable, et qu'il y a des montagnes et des vallées comme dans ce monde-ci ; que les comètes sont un amas de plusieurs étoiles errantes qui se rencontrent par hasard, et qui se séparent au bout d'un certain temps ; que le vent se forme lorsque la chaleur du soleil raréfie l'air ; que le tonnerre vient du choc des nuées, et que les éclairs se produisent lorsque les nuées ne font que s'entre-frotter; que les tremblements de terre sont causés par un air renfermé dans des cavernes souterraines, et que le débordement du Nil ne provient que des neiges d'Ethiopie qui se fondent dans certains temps et qui forment des ravins d'eau qui viennent se décharger vers les sources de ce fleuve.

Anaxagore a cru que l'air était la cause du mouvement des astres ; et sur les observations qu'on lui faisait à cet égard, il répondait que cela se faisait par la pression de l'air, qui poussait et repoussait les astres comme un ressort.

Il disait que la terre est plate et le plus pesant de tous les éléments, ce qui lui fait occuper la partie la plus basse du monde ; que les eaux qui coulent sur sa superficie sont raréfiées par la chaleur du soleil

qui les changent en vapeur et les élèvent jusque dans la région moyenne de l'air, d'où elles retombent en pluies.

Pendant la nuit d'un temps serein, on voit au ciel une certaine blancheur disposée en cercle qu'on appelle la voie lactée. Quelques anciens ont imaginé que c'est un chemin par où les divinités se rendent au conseil du grand Jupiter. D'autres, que c'est le lieu où les âmes des héros s'envolent après la dissolution de leurs corps. Anaxagore a cru que ce n'est que la réflexion de la lumière du soleil, parce qu'il n'y a entre la voie lactée et la terre, aucun astre brillant qui pût nous éclipser cette lumière réfléchie.

Il disait que les premiers animaux avaient été produits par la chaleur et l'humidité, et qu'ensuite ils avaient conservé leur espèce par génération.

Une pierre tomba du ciel; Anaxagore conclut aussitôt que les cieux étaient de pierre; que la rapidité de la voûte céleste était toujours en état, mais que si ce mouvement violent venait à se relâcher un seul moment, toute la machine du monde serait bouleversée en un instant.

Il avait dit un jour qu'une pierre tomberait du soleil; cela arriva comme il l'avait prédit; la pierre tomba près du fleuve (Egos).

Anaxagore a cru que la terre ferme serait dans un autre temps pleine mer, et que la pleine mer serait terre ferme, et qu'elle passerait un jour sur les montagnes.

Il disait qu'il était venu au monde pour contempler le ciel, le soleil, la lune et les autres merveilles que le plus heureux des hommes ne peut se trouver que dans les rangs des malheureux.

On vint un jour lui dire que son fils était mort; il reçut cette nouvelle froidement et dit : « Je savais bien

que je n'avais engendré qu'un mortel. » Il alla aussitôt l'ensevelir lui-même.

Les prêtres qui le voyaient toujours d'un mauvais œil, crurent qu'il était temps de faire éclater leur ressentiment, dans la crainte que ce philosophe ne leur enlevât la vénération du peuple : ils l'accusèrent d'impiété et d'athéisme. Bayle dit que quand on veut se venger de quelqu'un ou se délivrer de quelques obstacles d'autorité et de fortune, on appelle à son aide les passions du peuple par le faux-semblant des intérêts de Dieu.

Il est étonnant que dans une ville aussi savante qu'Athènes, un philosophe n'ait pu étudier la nature des astres, sans courir risque de perdre la vie. N'est-ce pas un sort déplorable, dit cet habile critique, que d'avoir plus de lumière qu'un peuple superstitieux conduit par des entêtés? A quoi sert cette supériorité de génie au milieu de tels gens? Ne tient-elle pas lieu de crimes? N'expose-t-elle pas à mille diffamations? Ne jouirait-on pas mieux des commodités de la vie si l'on était entraîné par le torrent de l'ignorance et de la supériorité?

Quoiqu'il en soit de cette réflexion, les plaintes contre Anaxagore furent écoutées : on le traîna en prison et on le chargea de fers. Il endura tous ces traitements odieux sans murmurer, et continua de cultiver les sciences dans les ténèbres de son cachot. Il chercha la quadrature du cercle, et ne la trouva point.

Périclès vint à son secours : il alla à l'audience et demanda aux juges s'il avait commis quelques crimes; il implora la liberté de son ami, mais il ne gagna rien. Il ne crut pas à d'autre moyen de lui sauver la vie que de le faire évader de prison et de l'éloigner d'Athènes.

Anaxagore, sur les instances de son ami, sortit furtivement. Il employa le temps de son exil à voyager, pour converser avec les habiles gens et connaître les mœurs des étrangers. Après avoir satisfait sa curiosité, il revint à Clazomène. Voyant que tous ses biens étaient incultes et entièrement abandonnés, il dit : « Si tout cela n'avait pas péri, j'aurais péri moi-même. »

Anaxagore avait pris un soin particulier à bien instruire Périclès et lui servit dans l'administration des affaires. Périclès n'en fut pas toujours reconnaissant, puisqu'il fut accusé sur la fin d'avoir un peu négligé son maître.

Anaxagore se voyant vieux, pauvre et abandonné, s'enveloppa dans son manteau et résolut de se laisser mourir de faim.

Périclès en fut averti et en parut si affligé qu'il alla au plus vite trouver Anaxagore, et le pria de changer de résolution. Il déplora le malheur de l'État et la perte qu'il allait faire d'un si grand homme, parce qu'il allait être privé d'un conseiller fidèle. Anaxagore lui découvrit son visage mourant : « O Périclès, lui dit-il, ceux qui ont besoin d'une lampe ont soin d'y mettre de l'huile. »

Anaxagore mourut l'an 428 avant J.-C. âgé de plus de 72 ans.

Empédocles.

—

Empédocles, disciple de Pythagore, naquit l'an 444 avant J.-C., à Agrigente, dans la Sicile, où sa famille était l'une des plus considérables de tout le pays. Quoiqu'étant bon orateur, il s'appliquait beaucoup à la poésie et à toutes les choses de la religion et du culte des dieux. Les Agrigentins avaient tant de respect pour lui, qu'ils le considéraient comme un homme très-élevé au-dessus des autres. Lucrèce, qui a rapporté les merveilles qu'on voyait dans la Sicile, dit que les gens du pays disaient que rien n'était si glorieux pour leur île, que d'avoir produit un si grand homme, et qu'ils regardaient ses poésies comme des oracles.

Ce n'était pas sans raison, car plusieurs événements de sa vie avaient fort contribué à le faire admirer de tout le monde. Quelques-uns l'ont soupçonné de magie. Satirus rapporte que Gorgias Léontin, l'un des principaux disciples de ce philosophe, disait qu'il lui avait aidé plusieurs fois à exercer cet art. Il semble qu'Empédocles même ait voulu indiquer dans ses poésies, qu'il avait quelques connaissances secrètes de cette nature, lorsqu'il dit à Gorgias qu'il ne veut apprendre qu'à lui seul les secrets dont il faut se servir pour guérir toutes sortes de maladies, rajeunir les vieillards, exciter les vents, apaiser les tempêtes, faire venir la pluie et la chaleur, et enfin ressusciter les morts et les faire revenir de l'autre monde.

Un jour, les vents étésiens soufflaient avec tant de violence, que tous les fruits de la terre allaient être perdus sans ressource. Empédocles fit écorcher des ânes, et avec leurs peaux fit des outres qu'il plaça sur le sommet des montagnes et des plus hautes collines. On dit que les vents cessèrent aussitôt, et que toutes choses demeurèrent tranquilles.

Empédocles était fort attaché à la doctrine de Pythagore, son maître, et comme les Pythagoriciens avaient horreur des victimes sanglantes, Empédocles, voulant un jour faire un sacrifice, composa un bœuf avec du miel et de la farine et l'immola aux dieux.

Agrigente, du temps d'Empédocles, était une ville très-considérable, on y comptait 800,000 habitants; on ne l'appelait que la grande ville par excellence; le luxe et les délices y étaient montés à un très-haut point. Empédocles, en parlant des Agrigentins, disait qu'ils se réjouissaient comme s'ils eussent dû mourir le lendemain, et qu'ils bâtissaient de superbes palais comme s'ils eussent dû vivre éternellement. Il était fort éloigné de briguer les charges publiques. On lui offrit plusieurs fois le royaume d'Agrigente, mais jamais il ne voulut l'accepter; il préféra toujours une vie particulière à la grandeur du monde et à l'embarras des affaires. Il était fort zélé pour la liberté et le gouvernement populaire.

Il se trouva un jour à un festin où on l'avait invité; quand l'heure de se mettre à table fut venue, ne voyant rien apporter, il voulut se faire servir promptement. Celui qui l'avait invité lui dit: « Patience pour un petit moment, j'attends le premier ministre du sénat. » Dès que ce magistrat fut arrivé, le maître et tous les convives se rangèrent pour lui faire une place à l'endroit le plus honorable. Il fut donc le roi du festin, et ne put s'empêcher de donner des

marques de son humeur impérieuse et de son esprit tyrannique ; il commanda à tous les convives de boire le vin tout pur, et ordonna qu'on jetât un verre plein à la figure de tous ceux qui refuseraient de boire ainsi. Empédocles ne dit rien sur-le-champ ; le lendemain, il fit assembler le peuple et accusa hautement celui qui l'avait invité et celui qui avait été si impérieux dans le festin ; il dit à tout le monde que c'était là un commencement de tyrannie, et qu'une telle violence était contraire aux lois et à la liberté publique. Après les avoir fait condamner l'un et l'autre, il les tua tous les deux sur-le-champ, fit casser le conseil des mille, et comme il favorisait le peuple, il ordonna que les magistrats seraient changés tous les trois ans, afin que chacun pût à son tour parvenir aux charges publiques.

Pendant un certain temps, la peste désola Sélinunte. Tout le monde y languissait, même les femmes y accouchaient avant terme. Empédocles reconnut que cette maladie ne venait que des eaux corrompues du fleuve qui arrosait cette ville. Il détourna à ses dépens le cours de deux petits ruisseaux qu'il fit décharger dans la rivière de Sélinunte. Ce travail empêcha les eaux de se corrompre, et la peste cessa. Le peuple de Sélinunte en fit de grands festins de réjouissance : tout le monde s'assembla pour faire des sacrifices à Empédocles et lui rendre des honneurs divins auxquels il était fort sensible.

Empédocles admettait pour premier principe quatre éléments : la terre, l'eau, l'air et le feu, et disait qu'il y a entre ces éléments une affinité qui les unit et une force de répulsion qui les divise. Il ajoute qu'ils sont dans un état perpétuel de mouvement, mais que rien ne paraît ; que cet ordre a été de toute éternité et qu'il durera toujours.

Que le soleil est une grosse masse de feu ; que la lune est plate de la forme d'un disque ;

Que le ciel est fait d'une matière semblable au cristal.

Quant à l'âme il croyait qu'elle passait indifféremment dans toutes sortes de corps, et assurait qu'il se souvenait clairement d'avoir été petite fille, ensuite poisson, oiseau, et qu'il avait même été plante.

La mort de ce philosophe est rapportée diversement. La plus commune opinion est que comme il avait une envie de se faire passer pour un dieu et qu'il voyait beaucoup de gens disposés à le croire, il résolut de soutenir cette grande opinion jusqu'à la fin. C'est pour cela que quand il commença à se sentir incommodé de vieillesse, il voulut finir sa vie par quelque chose qui parût miraculeux. Après avoir guéri une femme d'Agrigente, nommée Pantée, qui était abandonnée de tous les médecins et prête à expirer, il prépara un sacrifice solennel auquel il invita plus de 80 personnes, pour leur faire croire à toutes qu'il était disparu ; dès que le festin fut fini, tout le monde alla se reposer, chacun de son côté, Empédocles monta sans rien dire sur le haut du mont Etna, et se précipita au milieu des flammes.

Empédocles était un homme très-sérieux, il portait toujours une longue chevelure avec une couronne de laurier sur la tête, et ne se promenait jamais dans les rues sans être accompagné de beaucoup de personnes. Comme il était respectueux, chacun se trouvait heureux de pouvoir le rencontrer sur son chemin. Il avait en tout temps des sandales d'airain à ses pieds. Après qu'il se fut précipité au milieu des flammes, la violence du feu rejeta une de ses sandales qui fut retrouvée au loin. Ainsi le pauvre Empédocles, au lieu de passer pour un dieu, fit connaître qu'il n'était qu'un charlatan.

Il avait de bonnes qualités, était excellent citoyen et fort désintéressé ; il partagea tout le bien de son père avec ceux qui possédaient moins que lui.

Les Agrigentins lui érigèrent une statue, et conservèrent une vénération extraordinaire pour sa mémoire. Il mourut vieux, mais on ne sait pas précisément à quel âge.

Socrate.

—

Socrate, d'après l'aveu de toute l'antiquité, a passé pour le plus vertueux et le plus éclairé des philosophes du paganisme. Il naquit l'an 470 avant J.-C., et eut pour père Sophronisque, qui était sculpteur en pierre, et pour mère Phanagerète, qui était sage-femme. Il fut citoyen d'Athènes où il étudia la philosophie sous Anaxagore, et ensuite sous Archelüs le physicien. Il abandonna ses spéculations sur les choses de la nature, pour s'attacher à étudier ce qui regardait les mœurs, et fut chez les Grecs, le fondateur de la philosophie morale. Cicéron, au 1er et au 3e livre des Questions Tusculanes, s'explique en ces termes à ce sujet : — « Il me paraît, et c'est l'opinion de tout le » monde, que Socrate est le premier qui a retiré la phi- » losophie des secrets cachés de la nature, et qui l'a ra- » menée et appliquée à tout ce qui touche les devoirs » de la vie commune. Il ne s'occupait qu'à examiner » les vertus et les vices et tout ce qui constitue le » bien et le mal ; il disait que ce qui regarde les

» astres est fort au-dessus de nos lumières, et que
» quand nous serions plus à portée de ces connaissan-
» ces, elles ne pourraient contribuer en rien à régler
» notre conduite. »

Socrate fit son unique étude de cette partie de la phi-
losophie qui concerne les mœurs, et qui s'étend à
tous les âges et à toutes les conditions de la vie.
Cette nouvelle manière de philosopher fut d'autant
mieux reçue que lui-même, qui en était l'inventeur,
montrait l'exemple, en s'appliquant à remplir le plus
régulièrement qu'il lui était possible, tous les devoirs
d'un bon citoyen, en temps de paix comme en temps
de guerre.

Il fit deux campagnes, et dans toutes les deux,
quoique malheureuses pour son parti, il paya de sa
personne et se montra homme d'un grand courage.
Dans l'une, il sauva la vie à Xénophon, qui était
tombé de cheval en battant en retraite. Il aurait été
tué par les ennemis, si Socrate ne l'eût pas chargé
sur ses épaules, pour le tirer de la mêlée. Dans l'au-
tre, les Athéniens ayant été entièrement défaits et
mis en fuite, il résista jusqu'au désespoir et fut le der-
nier à battre en retraite. Il montra tant de bravoure
que ceux qui poursuivaient les fuyards, le voyaient à
tout moment prêt à tourner la face contre eux et
n'avaient pas l'audace de l'attaquer.

Après ces deux expéditions, Socrate ne sortit point
d'Athènes. Il renonça aux plaisirs, aux richesses, aux
honneurs, et se recueillit profondément pour méditer
avec plus de fruit. Sa conduite était toute contraire à
celle des autres philosophes, qui avaient employé une
partie de leur vie à voyager. Le genre de philosophie
auquel Socrate s'était borné, portait l'homme plutôt
à travailler et à se connaître lui-même, qu'à se char-
ger l'esprit de connaissances fort inutiles pour le règle-

ment des mœurs ; il se crut dispensé de tous ces grands voyages où il n'aurait rien appris de plus que ce qu'il pouvait apprendre à Athènes, au milieu de ses compatriotes. Il croyait qu'il était plus juste de travailler pour son pays que pour des étrangers. Comme la philosophie morale est une science qui s'enseigne mieux par l'exemple que par discours, il se fit une loi de suivre exactement tout ce que la droite raison et la vertu la plus rigide exigeraient de lui. D'après cette maxime, il fut mis au nombre des sénateurs de la ville, et ayant prêté serment de dire son avis d'après les lois, il refusa de souscrire à l'arrêt par lequel le peuple avait condamné à mort neuf capitaines ; on s'en formalisa, et même plusieurs des plus puissants lui firent de grandes menaces ; il persista toujours dans son sentiment, car il ne croyait pas qu'il fût convenable à un homme d'honneur d'aller contre son serment, pour complaire au peuple.

Socrate s'attira tant de considération à Athènes, par sa probité et par ses vertus, qu'il y était même plus respecté que les magistrats. Quant à ce qui regardait sa personne, il en était assez soigneux. Il blâmait ceux qui ne tenaient pas compte d'eux-mêmes, ou qui étaient négligents à cet égard. Quoique peu accoutumé à la fortune, il fut toujours dans les termes d'un désintéressement parfait ; il ne prenait rien à ceux qui venaient l'entendre , ce qui condamnait les autres philosophes, qui étaient dans l'usage de vendre leurs leçons et de taxer leurs écoliers selon qu'ils étaient plus ou moins en réputation. Il disait que s'acquérir un honnête homme et de se faire un bon ami de son disciple, c'est le plus riche avantage et le profit le plus solide qu'on puisse tirer de ses soins.

Il ne faut pas s'imaginer que Socrate tînt sa classe à la manière des autres philosophes, qui avaient un

lieu fixe, où ils rassemblaient leurs disciples pour leur donner des leçons à certaines heures du jour. Sa manière de philosopher ne consistait qu'en conversations avec ceux qui se trouvaient avec lui en quelque temps et en quelque lieu que ce fût.

A ceux qui le consultaient pour savoir la manière d'honorer les dieux, il disait qu'il fallait se conformer à l'oracle d'Apollon de Delphes, lequel répondait, que chacun devait le faire selon les cérémonies de son pays. C'est ce que faisait Socrate lui-même, en offrant aux dieux le peu qu'il avait, et quoique ce qui leur présentait fût peu de chose, il prétendait mériter autant auprès d'eux, que ceux qui leur faisaient les plus riches offrandes, parce qu'il donnait selon son pouvoir, et qu'il ne pouvait se persuader que les dieux eussent plus d'égards aux grands qu'aux petits sacrifices qu'on leur faisait. Il croyait que les dieux n'avaient rien de plus agréable, que d'être honorés par des gens de bien.

Rien n'est plus simple ni plus religieux, que la prière dont il usait envers les dieux ; il ne leur demandait rien en particulier, mais il les priait de lui procurer ce qu'ils jugeraient lui être bon et utile ; car, disait-il, leur demander des richesses et des honneurs, c'est comme si on leur demandait la grâce de livrer bataille, ou de jouer aux dés, sans savoir qu'elle pourrait être l'issue du jeu ou de la bataille.

Bien loin de détourner ceux qui fréquentaient le culte des dieux, il se faisait au contraire un devoir d'y ramener ceux qui manquaient de religion. Quand on lit dans Xénophon tout ce que Socrate dit sur la providence des dieux à l'égard des hommes, on est surpris qu'un philosophe qui a toujours vécu au milieu du paganisme, ait pu avoir des pensées si saines et si justes sur ce qui regarde la divinité.

Il était pauvre, mais si content dans sa pauvreté, qu'il renvoya toujours, au grand déplaisir de sa femme, tous les présents que ses amis et ses disciples voulaient le forcer d'accepter. Sa manière de vivre, tant pour la nourriture que pour les habits, était si dure, que le sophiste Antiphon lui reprochait quelquefois qu'il n'y avait pas d'esclave si misérable, qui pût s'en contenter ; car, disait-il, votre nourriture est la plus chétive du monde ; non-seulement vous êtes très-pauvrement vêtu, mais vous avez toujours la même robe, été comme hiver, rien par dessus, et vous marchez toujours nu-pieds. Socrate lui fit voir qu'il se trompait, s'il croyait que la félicité ne se trouve que dans l'abondance et les délices, et que tout pauvre qu'il lui paraissait, il était plus heureux que lui. « N'avoir besoin de » rien, lui dit-il, c'est une prérogative qui n'appar» tient qu'aux dieux ; moins on a de besoins, plus » on approche de la divinité. »

Il n'était pas possible qu'une vertu aussi pure que celle de Socrate ne fût pas admirée, surtout dans une ville comme Athènes, où cet exemple devait paraître bien extraordinaire ; car ceux qui n'ont pas même la force de pratiquer la vertu, ne sauraient s'empêcher de rendre justice à ceux qui la suivent. L'exemple de Socrate lui mérita bientôt l'estime universelle de ses concitoyens, et attira auprès de lui beaucoup de disciples de tout âge, qui préféraient le plaisir de l'entendre et de converser avec lui, aux amusements les plus agréables, l'attrait étant d'autant plus grand du côté de Socrate, qu'il joignait à une austérité très-rigide pour lui-même, toute la douceur et la complaisance possibles pour les autres. La première chose qu'il cherchait à inspirer aux jeunes gens qui l'écoutaient, c'était la piété envers les dieux ; il les portait autant qu'il pouvait à la tempérance et à l'éloi-

grément des voluptés. Sa manière de traiter la morale était d'autant plus séduisante, que le tout se faisait par manière de conversation, et sans aucun dessein formé. Il discutait et s'attachait au premier point qui se présentait et que le hasard lui fournissait. Il faisait d'abord une question comme un homme qui cherche à s'instruire ; il amenait les auditeurs à la proposition contradictoire de celle qu'il avait établie, et passait une partie de la journée à ces sortes de conférences morales, où chacun était le bien venu.

D'après le témoignage de Xénophon, ceux qui assistaient à ces leçons, y restaient jusqu'à la fin, et ne quittaient jamais ses discours sans en revenir plus hommes de bien qu'avant. Il disait souvent : « Ma mère accouche les femmes et moi je fais accoucher les esprits. »

Quoique Socrate n'ait jamais rien laissé par écrit, il est aisé de juger le fond de sa morale et la manière dont il la traitait, d'après ce qui s'en trouve dans Platon et dans Xénophon. La conformité qui se remarque surtout pour sa manière de discuter dans ce qu'en rapportent ces deux disciples, est une preuve certaine de la méthode qu'il suivait.

On a peine à comprendre comment un homme qui portait tout le monde à honorer les dieux et qui prêchait pour ainsi dire aux jeunes gens l'éloignement de tout vice, a pu être condamné à mort comme impie envers les dieux reconnus à Athènes, et comme corrupteur de la jeunesse. Cette injustice criante se commit dans un temps de désordre, sous le gouvernement séditieux des trente tyrans. Voici ce qui a donné lieu à sa condamnation : Critias, le plus puissant de ces trente tyrans, avait été autrefois disciple de Socrate ainsi qu'Alcibiade ; mais comme ils s'étaient tous deux lassés d'une philosophie dont les maximes ne cadraient pas avec leur ambition et leur intempérance, ils l'aban-

donnèrent. Critias, de disciple de Socrate qu'il avait été, devint son plus grand ennemi à cause de la fermeté avec laquelle ce philosophe lui reprochait une passion honteuse. Critias, devenu l'un des trente tyrans, n'eut rien de plus à cœur que de perdre Socrate qui, d'ailleurs, ne pouvait pas souffrir leur tyrannie, puisqu'il parlait contre eux avec beaucoup de liberté. Critias et Chariclès qui étaient deux des principaux parmi les trente tyrans, sentirent bien que Socrate parlait contre eux : ils firent d'abord une loi par laquelle il était défendu d'enseigner dans Athènes l'art de discourir. Quoique Socrate n'eût jamais fait profession de cet art, on voyait bien que c'était à lui qu'on en voulait.

Il alla lui-même trouver les deux auteurs de la loi, pour la leur faire expliquer; mais comme il les embarrassait par la subtilité de ses interrogations, ils lui dirent formellement qu'ils lui défendaient d'entrer en conversation avec les jeunes gens ; il leur demanda jusqu'où ils entendaient leur âge. Ils déclarèrent qu'ils comprenaient sous ce nom tous ceux qui étaient au-dessous de trente ans. Mais, dit Socrate, ne répondrai-je point, si quelqu'un par hasard me demande où est Chariclès, où est Critias ? Chariclès dit oui; mais Critias ajouta : — « On te défend surtout un tas d'artisans qui ont les oreilles fatiguées de tes discours. »

D'après la réputation et la vertu dont il jouissait, il eût été trop odieux de vouloir l'attaquer et l'appeler en jugement. On crut qu'il fallait commencer par le discréditer dans le public et c'est ce que l'on fit par la comédie d'Aristophane intitulée : *Les Nuées*, où l'on fait passer Socrate pour un homme qui enseigne l'art de faire paraître juste ce qui est injuste. Cette comédie ayant eu son effet, par le ridicule qu'elle jeta sur Socrate, Mélitus se présenta pour former contre lui

une accusation capitale, dans laquelle il le taxait : 1° de ne point reconnaître les dieux qu'on honorait à Athènes et d'en introduire de nouveaux ; 2° de corrompre la jeunesse en lui enseignant à ne pas respecter ses parents ni les magistrats. L'accusateur requérait que pour ces deux crimes il fût condamné à mort.

Quelqu'animés que fussent contre Socrate, les trente tyrans, surtout Critias et Chariclès, il est certain qu'ils auraient eu de la peine à le faire condamner, pour peu qu'il eût voulu s'aider lui-même ; mais l'intrépidité et la hauteur avec lesquelles il soutint cette accusation, refusant même de payer aucune amende, la fermeté avec laquelle il parla aux juges lorsqu'ils l'interrogeaient pour lui faire dire à quelle peine il reconnaissait devoir être condamné, « il leur dit hautement qu'il croyait mériter d'être nourri le reste de sa vie aux dépens du public dans l'hôtel-de-ville ; » tout cela aigrit de nouveau l'esprit des trente tyrans qui le firent condamner à mort. Un philosophe très-éloquent, nommé Lysias, lui avait composé une apologie pour se justifier devant les juges. Socrate, après l'avoir entendue, avoua qu'elle était fort bonne ; mais il la lui remit, disant qu'elle ne lui convenait pas. — Mais pourquoi, reprit Lysias, ne vous convient-elle pas, puisque vous la trouvez bonne ? — Ah ! mon ami, répondit-il, des habits et des souliers ne peuvent-ils pas être très-bons, et ne valoir rien pour moi ? C'est qu'en effet, quoique l'apologie fût très-belle et très-forte, elle était tournée d'une manière qui ne convenait pas à la droiture et à la candeur du philosophe.

Son accusation en forme devant les magistrats, était conçue en ces termes : « Socrate est criminel, parce » qu'il ne reconnaît point les dieux que la république » reconnaît, et qu'il a introduit de nouvelles divini» tés. Il est encore criminel parce qu'il corrompt la » jeunesse. Pour sa punition : la mort. »

Il avait de bonnes qualités, était excellent citoyen et fort désintéressé ; il partagea tout le bien de son père avec ceux qui possédaient moins que lui.

Les Agrigentins lui érigèrent une statue, et conservèrent une vénération extraordinaire pour sa mémoire. Il mourut vieux, mais on ne sait pas précisément à quel âge.

Socrate.

—

Socrate, d'après l'aveu de toute l'antiquité, a passé pour le plus vertueux et le plus éclairé des philosophes du paganisme. Il naquit l'an 470 avant J.-C., et eut pour père Sophronisque, qui était sculpteur en pierre, et pour mère Phanagerète, qui était sage-femme. Il fut citoyen d'Athènes où il étudia la philosophie sous Anaxagore, et ensuite sous Archeliüs le physicien. Il abandonna ses spéculations sur les choses de la nature, pour s'attacher à étudier ce qui regardait les mœurs, et fut chez les Grecs, le fondateur de la philosophie morale. Cicéron, au 1er et au 3e livre des Questions Tusculanes, s'explique en ces termes à ce sujet : — « Il me paraît, et c'est l'opinion de tout le
» monde, que Socrate est le premier qui a retiré la phi-
» losophie des secrets cachés de la nature, et qui l'a ra-
» menée et appliquée à tout ce qui touche les devoirs
» de la vie commune. Il ne s'occupait qu'à examiner
» les vertus et les vices, et tout ce qui constitue le
» bien et le mal ; il disait que ce qui regarde les

» astres est fort au-dessus de nos lumières, et que
» quand nous serions plus à portée de ces connaissan-
» ces, elles ne pourraient contribuer en rien à régler
» notre conduite. »

Socrate fit son unique étude de cette partie de la phi-
losophie qui concerne les mœurs, et qui s'étend à
tous les âges et à toutes les conditions de la vie.
Cette nouvelle manière de philosopher fut d'autant
mieux reçue que lui-même, qui en était l'inventeur,
montrait l'exemple, en s'appliquant à remplir le plus
régulièrement qu'il lui était possible, tous les devoirs
d'un bon citoyen, en temps de paix comme en temps
de guerre.

Il fit deux campagnes, et dans toutes les deux,
quoique malheureuses pour son parti, il paya de sa
personne et se montra homme d'un grand courage.
Dans l'une, il sauva la vie à Xénophon, qui était
tombé de cheval en battant en retraite. Il aurait été
tué par les ennemis, si Socrate ne l'eût pas chargé
sur ses épaules, pour le tirer de la mêlée. Dans l'au-
tre, les Athéniens ayant été entièrement défaits et
mis en fuite, il résista jusqu'au désespoir et fut le der-
nier à battre en retraite. Il montra tant de bravoure
que ceux qui poursuivaient les fuyards, le voyaient à
tout moment prêt à tourner la face contre eux et
n'avaient pas l'audace de l'attaquer.

Après ces deux expéditions, Socrate ne sortit point
d'Athènes. Il renonça aux plaisirs, aux richesses, aux
honneurs, et se recueillit profondément pour méditer
avec plus de fruit. Sa conduite était toute contraire à
celle des autres philosophes, qui avaient employé une
partie de leur vie à voyager. Le genre de philosophie
auquel Socrate s'était borné, portait l'homme plutôt
à travailler et à se connaître lui-même, qu'à se char-
ger l'esprit de connaissances fort inutiles pour le règle-

eut pris la résolution de se donner à la philosophie. Il avait 20 ans, lorsque son père le présenta à Socrate pour le former. Socrate avait eu la nuit précédente un songe, dans lequel il croyait tenir sur son sein un jeune cygne qui, après que les plumes lui furent venues, avait déployé ses ailes, et d'un vol hardi s'était élevé dans le plus haut des airs en chantant avec une douceur infinie. Ce philosophe ne douta pas que ce songe ne regardât Platon à qui il en fit l'application, et que ce ne fût un présage de la grande réputation que son élève devait avoir un jour. Platon demeura fidèlement attaché à Socrate tant que celui-ci vécut ; mais après sa mort, il s'attacha d'abord à Cratyle qui suivait les sentiments d'Héraclite, et puis à Hermogènes qui suivait ceux de Parménide. A l'âge de 28 ans, il alla à Mégare pour étudier sous Euclide avec les autres disciples de Socrate. De là, il se rendit à Cyrène, où il étudia les mathématiques sous Théodore. Il passa ensuite en Italie pour y entendre les trois plus fameux pythagoriciens de ce temps-là, qui étaient Philolaüs, Architas de Tarente et Euritus. Il ne se contenta pas de tout ce qu'il avait appris de ses grands maîtres ; il alla encore en Egypte pour s'instruire auprès des docteurs et des prêtres du pays ; il avait même le dessein de passer aux Indes pour y consulter les mages, si les guerres qui existaient alors en Asie ne l'en eussent empêché.

Revenu à Athènes après tous ses voyages, il établit sa demeure dans un canton appelé l'Académie, lieu malsain et qu'il choisit exprès, comme un correctif nécessaire à son trop d'embonpoint et de santé. Le remède opéra, car il eut une fièvre quarte qui lui dura un an et demi ; mais il fit si bien par sa sobriété et son régime, qu'il surmonta cette fièvre. Dans la suite, sa santé en fut plus forte et plus inaltérable.

Il alla trois fois à la guerre ; la première à Tanagre, la seconde à Corinthe et la troisième à Delos. Dans cette dernière, son parti fut victorieux. Il alla aussi trois fois en Sicile ; la première par curiosité et en partie pour y voir par lui-même les embrâsements du mont Etna. Il avait 40 ans, quand il alla à la cour du vieux Denis le tyran qui avait désiré le voir. La liberté avec laquelle il parla à ce monarque sur sa tyrannie, fut sur le point de lui coûter la vie ; il serait mort, si Dion et Aristomène n'eussent demandé grâce pour lui. On le mit entre les mains de Polides, ambassadeur des Lacédémoniens, pour être vendu comme esclave.

Cet ambassadeur le mena à Egine, où il le vendit. On avait fait une loi qui défendait, sous peine de la vie, à aucun Athénien de passer dans l'île. Ce fut sous prétexte de cette loi qu'un certain Charmander l'accusa de mériter la mort ; mais comme la loi avait été faite contre des hommes et non pas contre des philosophes, l'on se contenta de le vendre. Heureusement pour lui que Anniceris de Cyrène se trouva dans le pays, pour le racheter au prix de vingt mines, et le renvoya aussitôt à Athènes avec ses amis. Polides, le Lacédémonien, qui l'avait vendu le premier, fut défait par Cabrias qui le fit périr dans les flots, comme punition des souffrances qu'il avait fait endurer à Platon ; on dit qu'un démon lui annonça à lui-même ce châtiment. Le vieux Denis, sachant que Platon était retourné à Athènes, eut peur qu'il ne se vengeât de lui ; il lui écrivit pour lui demander grâce. Platon lui répondit qu'il pouvait se tranquilliser, que la philosophie lui donnait trop d'occupation pour lui laisser le temps de penser à lui.

Il passa une seconde fois en Sicile, sous le règne de Denis le jeune, dans l'espoir de décider ce tyran à rendre la liberté à ses concitoyens, ou du moins à gouverner ses sujets avec douceur ; mais après y avoir

fait un séjour de quatre mois, il vit que ce despote, loin de profiter de ses leçons, avait exilé Dion et continuait à exercer sa tyrannie sur le même pied que son père ; cela le décida à retourner à Athènes malgré les instances du tyran qui avait toutes sortes d'égards pour lui. Il retourna encore une troisième fois pour lui demander le retour de Dion et l'engager à abandonner sa souveraineté ; mais comme Denis n'en venait point au fait après lui avoir promis, il lui reprocha de manquer à sa parole, et l'irrita tellement, qu'il courut risque de la vie, et peut-être l'aurait-il perdue, si Architas de Tarente n'eût envoyé un ambassadeur exprès pour le demander et un vaisseau pour le ramener. Denis, à la prière d'Architas, ne lui permit pas seulement de se retirer, il fit encore mettre dans le vaisseau toutes les provisions nécessaires pour le voyage. Platon se rendit à Athènes pour n'en plus sortir, et y fut reçu avec des distinctions extraordinaires ; on le pressa beaucoup d'entrer dans le gouvernement, mais il refusa, ne croyant pas qu'il y eût rien de bon à faire au milieu d'un si grand dérèglement de mœurs. Rien ne prouve mieux la haute estime dont il jouissait dans toute la Grèce, que ce qui lui arriva aux jeux olympiques. Il y fut reçu comme un dieu descendu du Ciel par tous les différents peuples de la Grèce, qui étaient toujours si avides de spectacles et que la beauté des jeux olympiques avait attirés de toutes parts. Tous les spectateurs abandonnèrent les courses de chariots et les combats des athlètes pour ne s'occuper que du plaisir de voir un homme dont ils avaient entendu dire tant de merveilles.

Dans ses voyages, il avait tout vu, tout examiné et tout approfondi. Il était homme de lettres, géomètre, astronome, physicien, naturaliste, moraliste, historien ; par son imagination vive et brillante, il a embelli toutes

ces connaissances. Personne jusqu'à lui n'avait été aussi capable d'éclairer les hommes. Il sentit de lui-même qu'il devait des institutions au monde entier.

Il fit une république où les hommes doivent être véritablement heureux.

La vraie politique d'un souverain, dit-il, doit être de faire vivre tous les citoyens ensemble en société comme frères, le plus heureusement possible, sans pauvreté comme sans richesses, dans les règles de la justice et de la probité.

Platon passa toute sa vie dans le célibat et se tint toujours dans les règles de la continence et de la sobriété. Il était si retenu dès sa jeunesse qu'on ne le voyait rire que rarement, sans pour cela se mettre en colère. Il ne lui arriva qu'une fois d'être un peu irrité contre un de ses esclaves qui avait fait une grande faute; mais il fit châtier cet esclave par un autre, en disant qu'il n'était pas en état de le punir lui-même. Quoiqu'il fût naturellement mélancolique et d'un génie fort méditatif, comme l'écrit Aristote, il avait pourtant de la douceur et une sorte d'enjouement, puisqu'il se plaisait à faire de petites railleries innocentes.

Il eut plusieurs disciples, dont les plus distingués furent Speusipe, son neveu, du côté de Potone, sa sœur, qui avait épousé Eurimédon, Xénocrate Chalcédonien et le célèbre Aristote. On prétend que Théophraste fut aussi du nombre de ses auditeurs, et que Démosthènes le regarda toujours comme son maître. On compte aussi deux femmes au nombre de ses disciples : l'une fut Lasthénie de Mantinée, et l'autre Axiothée de Phlyasie, qui toutes les deux avaient coutume de porter des habits d'homme, comme étant plus convenables à la philosophie dont elles faisaient profession. Il faisait tant de cas de la géométrie et la croyait si nécessaire à la philosophie qu'il avait fait mettre cette

inscription au-dessus du vestibule de l'Académie : « *Que personne n'entre ici, s'il n'est versé dans la géométrie.* »

Tous les ouvrages de Platon, excepté ses lettres qui nous restent, au nombre de douze, sont en forme de dialogues. On peut diviser ces dialogues en trois espèces : dans les uns, il réfute les Sophistes ; dans d'autres, il cherche à instruire la jeunesse, et la troisième espèce est de ceux qui sont propres aux personnes déjà d'un âge mûr. Il y a encore une autre distinction à faire entre ces dialogues ; car tout ce que Platon dit dans ses lettres, dans ses livres des lois et dans son *Epinomis*, il le donne comme sa véritable et propre doctrine ; mais pour ce qu'il dit dans les autres dialogues sous des noms empruntés, comme sous ceux de Socrate, de Timée, de Parménide ou de Zénon, il ne le donne que comme probable sans s'en rendre garant. Socrate, ayant lu le dialogue intitulé Lysis, de l'Amitié, que Platon avait composé, ne put s'empêcher de commenter sur ce dialogue, en disant : « Dieux » immortels ! que de choses ce jeune homme m'a fait » dire, auxquelles je n'ai jamais pensé ! »

Le style de Platon, selon le témoignage d'Aristote, son disciple, tenait pour ainsi dire le milieu entre l'élévation de la poésie et la simplicité de la prose. Cicéron le trouvait si noble qu'il a dit : « Si Jupiter avait voulu parler le langage des hommes, il ne se serait pas exprimé autrement que Platon. » Panétius avait coutume de l'appeler l'Homère des philosophes ; ce qui se rapporte assez au jugement qu'en porta Quintilien qui, en parlant de son éloquence, l'a traitée de divine et d'homérique.

Il se fit un système de doctrine composé des opinions de trois philosophes. Il donna dans les sentiments d'Héraclite pour ce qui regardait la physique et les choses qui tombent sous le bon sens ; il suivit Pytha-

gorе dans la métaphysique et ce qui ne tombe que sous l'intelligence. Pour ce qui touche la politique et la morale, il mettait Socrate au-dessus de tout, et s'attacha uniquement à sa doctrine.

Dans un dialogue, il attaque les superstitieux et les faux dévôts, et renverse les religions païennes, la pluralité des dieux et toutes leurs fables.

D'après ce que rapporte Plutarque au 1er livre « *des Opinions des Philosophes*, » chap. 3, Platon admettait trois principes : « Dieu, la Matière et l'Idée. Dieu, » comme l'intelligence universelle; la Matière, comme » le premier suppôt de la génération et de la corrup» tion; l'Idée, comme une substance incorporelle qui » réside dans l'entendement de Dieu. Il reconnaissait » que le monde est l'ouvrage d'un Dieu créateur, mais » par le nom de création, il n'entendait pas une créa» tion proprement dite; car il supposait que Dieu n'a » fait que former et bâtir pour ainsi dire le monde » d'une manière préexistante et qui est de toute éter» nité, de sorte que ce Dieu créateur n'est selon lui, » à l'égard du monde qu'il a créé en débrouillant le » cahos et en donnant une forme à une matière brute, » que comme un architecte et des maçons qui, en » taillant et en arrangeant, dans un certain ordre, des » pierres brutes, en forment une maison.

» On a toujours cru que Platon avait eu connais» sance du vrai Dieu, soit par les lumières de son » esprit, soit par celles qu'il avait pu tirer des livres » des Hébreux; mais il faut convenir aussi qu'il a » été du nombre de ces philosophes dont parle St- » Paul, qui, ayant connu Dieu, ne l'ont pas glorifié » comme Dieu, mais se sont égarés dans la vanité » de leurs sentiments. En effet, il établit dans son » *Epinomis* trois sortes de dieux : des dieux supérieurs, » des dieux inférieurs et des mitoyens. Selon lui,

» les supérieurs habitent le ciel, et sont si élevés au-
» dessus des hommes, tant par l'excellence de leur
» nature que par le lieu qu'ils habitent, que les hom-
» mes ne peuvent pas commercer avec eux, si ce n'est
» par l'entremise des dieux mitoyens qui habitent l'air,
» et qu'il appelle démons. Ceux-ci sont, comme les
» ministres des dieux supérieurs, à l'égard des hom-
» mes ; ils portent aux mortels les ordres des dieux,
» et aux dieux les offrandes et les vœux des hom-
» mes ; ils gouvernent le monde, chacun dans son
» département, président aux oracles, aux divisions,
» et sont les auteurs de tous les miracles qui se font
» et des prodiges qui arrivent. » Il y a toute appa-
rence que Platon n'a imaginé cette seconde espèce de
dieux, que sur ce qui est dit des anges dans l'Ecri-
ture dont il avait eu quelque connaissance. Il admet
encore une troisième espèce de dieux, mais inférieurs
aux seconds ; il les place dans les rivières, se contente
de les qualifier de demi-dieux, leur donne le pouvoir
d'envoyer des songes et de faire d'autres merveilles.
Il prétend même que tous les éléments et toutes les
parties de l'univers sont remplis de ces demi-dieux,
qui, selon lui, se font voir par moments et se dérobent
ensuite à notre vue. Voilà sur quoi sont fondés les
Sylphes, les Salamandres, les Ondins et les Gnomes
de la Cabale.

Platon enseignait aussi la métempsycose qu'il avait
prise de Pythagore ; il l'a ensuite tournée à sa manière,
comme on peut le voir dans ses dialogues intitulés
Phèdre, Phædon, Timée et autres. Quoique Platon ait
fait un fort beau dialogue sur l'immortalité de l'âme,
il est cependant tombé sur cette matière dans de gran-
des erreurs, soit par rapport à la substance de l'âme,
qu'il croyait composée de deux parties, l'une spiri-
tuelle et l'autre corporelle, soit par rapport à son

Platon, Xénophon et d'autres anciens auteurs en font mention. Plutarque a fait un livre sur ce génie ou démon de Socrate. Ceux qui voudraient s'instruire plus particulièrement sur ce qui concerne ce grand philosophe peuvent lire sa vie écrite par Charpentier. Il mourut l'an 400 avant J.-C., à l'âge de 70 ans.

Platon.

Platon, que la sublimité de sa doctrine a fait surnommer le Divin, et qui sortait d'une des plus illustres familles d'Athènes, naquit l'an 429 avant J.-C. Il descendait de Codrus par son père, qui se nommait Ariston, et de Solon par sa mère, qui s'appelait Périctione. Pour lui, on le nomma d'abord Aristoclès, mais, parce qu'il était de haute taille et surtout qu'il avait un grand front et les épaules larges, il fut surnommé Platon, et ce surnom lui demeura.

On dit que pendant qu'il était encore dans les langes, son père et sa mère furent sur le mont Hymette pour y faire un sacrifice. Ils le déposèrent dans des myrthes. Après le sacrifice, on le trouva environné d'un essaim d'abeilles, dont les unes voltigeaient autour de sa tête et les autres enduisaient ses lèvres de miel; présage heureux de la douceur de ses mœurs et de cette éloquence merveilleuse par laquelle il se distingua au-dessus de tous les Grecs. Il s'appliqua à la poésie durant sa jeunesse, fit quelques élégies et deux tragédies, mais il jeta tout cela au feu dès qu'il

Antisthène.

—

Antisthène, disciple de Socrate, contemporain de Platon et des autres disciples de Socrate, naquit à Athènes 400 ans avant J.-C. Les disciples de Socrate, après la mort de leur maître, se divisèrent en trois sectes différentes qu'on nomma Cynique, Académique et Cyrénaïque.

Antisthène fut chef des Cyniques vers l'an 324 avant J.-C. On rapporte différemment pourquoi ces philosophes furent appelés Cyniques : les uns disent que c'était parce qu'ils vivaient comme des chiens, et d'autres parce que le lieu où Antisthène enseignait n'était pas bien éloigné d'une des portes d'Athènes qu'on appelait Cynosargues.

Antisthène était fils d'un Athénien du même nom et d'une esclave. Quand on lui reprochait que sa mère était de Phrygie : « Qu'importe, disait-il, Cybèle, la mère des dieux, n'était-elle pas aussi de ce pays-là ? »

Il fut d'abord disciple de l'orateur Gorgias, enseigna ensuite quelque temps en particulier, et, comme il parlait très-éloquemment, on accourait de tous côtés pour l'écouter. La grande réputation de Socrate lui donna envie d'aller l'entendre. Il en revint tellement charmé, qu'il lui amena tous ses disciples, les pria de vouloir bien être ses camarades dans l'école de Socrate et résolut de n'en plus prendre dans la suite. Il demeurait au port du Pirée, d'où il faisait tous les

jours quarante stades pour avoir le plaisir de voir et d'entendre Socrate.

Antisthène était un homme austère, qui vivait d'une manière très-dure. Il priait les dieux de lui envoyer plutôt la folie que l'attachement aux plaisirs sensuels. Il traitait sévèrement ses disciples. Quand quelqu'un lui en demandait la raison, il disait que les médecins agissaient de même à l'égard des malades.

C'est lui qui a commencé à porter un grand manteau doublé, une besace et un bâton, qui furent depuis tout le meuble des Cyniques, et les seules richesses qu'ils souhaitassent pour disserter sur la félicité avec Jupiter.

Il laissait croître toute sa barbe et était toujours très-négligé dans sa tenue.

Antisthène ne s'attachait qu'à la moralité ; il disait que toutes les autres sciences étaient entièrement inutiles.

Tous les Cyniques vivaient très-durement ; ne mangeaient ordinairement que des fruits, des légumes, et ne buvaient que de l'eau. Ils ne s'inquiétaient pas de coucher sur la terre. Ils disaient que le propre des dieux était de n'avoir besoin de rien, et que les gens qui avaient le moins de besoins, étaient ceux qui approchaient le plus près de la divinité. Les Cyniques se faisaient encore une gloire de mépriser les richesses, la noblesse et tous les autres avantages de la nature ou de la fortune. C'étaient des gens effrontés qui n'avaient honte de rien, pas même des choses les plus infâmes. Ils ne connaissaient aucune bienséance et n'avaient d'égards pour personne.

Antisthène avait l'esprit subtil et était si agréable en compagnie, que son opinion entraînait toujours celle de l'assemblée.

Il se signala par son courage à la bataille de Tanagra,

où il se distingua : Socrate en ressentit beaucoup de joie.

L'ayant aperçu un jour qu'il tournait son manteau afin de montrer à tout le monde un côté qui était déchiré : « O Antisthène, s'écria Socrate, je découvre ta vanité au travers les trous de ton manteau. »

Antisthène disait que la science la plus nécessaire est le désapprentissage du mal.

Il en voulait surtout à la volupté. Un jour qu'il entendait louer la vie d'un homme voluptueux, il s'écria : « Puissent mes ennemis mener une pareille conduite. »

Ce philosophe était irrité contre les envieux qui sont continuellement rongés par leur propre humeur, comme le fer par la rouille qu'il produit. Il croyait que si l'on était obligé de choisir, il vaudrait beaucoup mieux devenir corbeau qu'envieux, parce que les corbeaux ne déchirent que les morts, pendant que les envieux déchirent les vivants.

Quand on le priait de donner une idée de la divinité, il répondait qu'il n'y avait aucun être qui lui ressemblât, et que c'est une folie de s'attacher à vouloir la connaître.

Il voulait que chacun respectât ses ennemis, parce que ce sont eux qui s'aperçoivent les premiers de nos défauts, et qui les publient ; en ce cas-là, ils nous sont beaucoup plus utiles que nos amis, parce qu'ils nous donnent occasion de nous corriger.

Il disait qu'il faut estimer beaucoup plus un ami honnête homme qu'un parent, parce que les liens de la vertu sont beaucoup plus forts que ceux du sang.

Antisthène proclamait que les bourreaux valent mieux que les tyrans ; car les premiers ne font mourir que les coupables, mais les derniers font aussi mourir les innocents.

Il croyait que le sage n'est pas obligé de vivre selon les lois, mais selon les règles de la vertu.

Ce philosophe disait que la noblesse et la sagesse sont la même chose, et que, par conséquent, il n'y a pas d'autre noble que le sage ;

Que la prudence est un mur très-fort qu'on ne peut ni rompre ni surprendre ;

Que pour être content dans le monde, on n'a besoin que des forces de Socrate.

Un jour un homme lui demanda quelle sorte de femme il devait épouser ? — « Si tu en prends une laide, lui dit-il, elle ne tardera pas à te déplaire ; et si tu en prends une belle, elle sera commune. »

Il conseilla un jour aux Athéniens d'atteler à la charrue des ânes et des chevaux sans aucune distinction. Cela ne serait pas bien, lui dit-on, car les ânes ne sont pas propres à labourer la terre. — Qu'importe, répondit le philosophe, quand vous nommez des magistrats, regardez-vous s'ils sont propres à gouverner ou s'ils ne le sont pas ? Il suffit que vous les choisissiez.

On lui dit un jour que Platon parlait mal de lui. — Recevoir des injures, dit-il, de la part de ceux à qui on a fait du bien, c'est un sort que l'on partage avec les rois.

Quand on lui reprochait qu'il voyait souvent des gens de mauvaise vie : — Qu'importe, répondait-il, les médecins voient bien tous les jours des malades sans gagner la fièvre.

Antisthène était très-patient ; il exhortait ses disciples à supporter, sans s'émouvoir, toutes les injures qu'on leur dirait.

Il blâmait beaucoup Platon d'aimer le faste et la grandeur, et ne manquait jamais de le railler sur ce sujet.

Ce philosophe conserva toujours une grande reconnais-

sance envers Socrate son maître. On dit même que ce fut lui qui vengea sa mort, car comme des gens étaient venus exprès des extrémités du Pont-Euxin pour entendre Socrate, Antisthène les conduit chez Anyte : — « Voyez, leur dit-il, cet homme est beaucoup plus sage que Socrate, car c'est lui qui l'a accusé. » Le souvenir de Socrate fit tant d'impression sur tous ceux qui étaient présents, qu'ils chassèrent aussitôt Anyte hors de la ville, prirent Mélite, qui était l'autre accusateur de Socrate, et le firent mourir.

Antisthène tomba malade d'une phthisie. Il semble que l'envie de vivre lui fit préférer un état languissant à une mort prompte, car Diogène, son disciple, étant entré un jour dans sa chambre un poignard sous son manteau, Antisthène lui dit en le voyant : « Hélas ! qui est-ce qui me délivrera des maux que je souffre ? » Diogène tira son poignard et lui dit : « C'est moi. » Antisthène lui répondit : « Je cherche à me délivrer de mes douleurs, mais non pas de la vie. »

Aristippe.

—

Aristippe était contemporain de Platon et originaire de Cyrène dans la Lybie. La grande réputation de Socrate lui fit quitter son pays pour venir s'établir à Athènes afin d'avoir le plaisir de l'entendre. Il fut un des principaux disciples de ce philosophe ; mais il mena une vie fort opposée aux préceptes que Socrate lui enseignait dans son excellente école. C'est

Aristippe qui fut fondateur de la secte des Cyrénaïques, vers l'an 396 avant J.-C., nom qui vient de la ville de Cyrène, sa patrie.

Il avait l'esprit brillant, les réparties vives, parlait agréablement et trouvait toujours quelques plaisanteries à dire sur les plus petites choses; il ne songeait uniquement qu'à flatter les rois et les grands seigneurs, et était toujours prêt à faire tout ce qu'ils souhaitaient; il les faisait rire pour obtenir d'eux tout ce qu'il voulait, et tournait en raillerie tout ce qu'ils lui faisaient, de sorte qu'il leur était impossible d'être mal avec lui. Aristippe était si adroit et si insinuant, qu'il venait aisément à bout de tout ce qu'il entreprenait. Il a toujours été le même dans toutes les professions qu'il a exercées, sans se soucier d'aucune bienséance. Platon lui disait quelquefois qu'il n'y avait que lui à faire aussi bonne contenance sous de vieux haillons que sous une magnifique robe de pourpre.

Horace, en parlant de ce philosophe, dit aussi qu'il savait jouer toutes sortes de personnages, et qu'il était content du peu qu'il possédait dans le temps qu'il cherchait à avoir davantage.

Toutes ces qualités l'avaient rendu très-agréable à Denis le tyran. Il était plus intime dans son esprit que tous les autres courtisans ensemble. Aristippe allait souvent à Syracuse pour faire bonne chère avec ce monarque. Dès qu'il commençait à s'y ennuyer, il allait chez d'autres grands seigneurs et passait ainsi toute sa vie dans les cours des princes; c'est ce qui a fait dire à Diogène le Cynique que c'était un chien royal.

Aristippe a été le premier disciple de Socrate qui a exigé certaines rétributions de ceux qu'il instruisait. Pour faire autoriser cette coutume, un jour il envoya lui-

même vingt mines à Socrate, qui ne voulut pas les recevoir. Socrate fut assez mécontent pendant qu'il vécut de la conduite que tenait son disciple, mais il ne paraît pas qu'Aristippe s'en mît en peine.

Quand on lui faisait des reproches, et qu'on lui opposait la générosité de son maître, qui n'avait jamais rien exigé de personne, il répondait : cela est bien différent. Tous les grands seigneurs d'Athènes se faisaient une gloire de fournir à Socrate toutes les choses dont il avait besoin, en sorte qu'il était même obligé d'en renvoyer la plus grande partie, et moi, à peine ai-je un méchant esclave qui songe à ma personne.

Quelqu'un lui amena son fils pour l'instruire, et le pria d'en avoir grand soin. Aristippe lui demanda cinquante drachmes. — « Comment, cinquante drachmes, répondit le père de l'enfant, il ne faudrait que cela pour acheter un esclave. » — « Hé bien, va-t-en l'acheter, répondit Aristippe, et tu en auras deux. » Ce n'était pas qu'Aristippe fût avare; au contraire, il ne voulait de l'argent que pour le dépenser, afin de montrer la manière de s'en servir.

Un jour comme il passait la mer, on l'avertit que le vaisseau dans lequel il était appartenait à des corsaires. Aristippe tira de sa poche tout l'argent qu'il avait, fit semblant de le compter et le laissa tomber à dessein dans la mer en poussant un grand soupir, comme si le sac lui eût échappé des mains, et dit tout bas : il vaut mieux que je perde mon argent, que de périr moi-même.

Il aimait fort la bonne chère et n'épargnait rien quand il s'agissait d'un bon morceau. Un jour il acheta une perdrix cinquante drachmes ; quelqu'un ne put s'empêcher de le blâmer pour cet excès. — Si cette perdrix ne coûtait qu'une obole ne l'achèterais-tu pas, dit le philosophe? — Assurément, répondit l'autre. —

Et moi, répliqua Aristippe, j'estime encore moins cinquante drachmes que tu n'estimes une obole.

Une autrefois il avait acheté très-cher quelques friandises. Un homme qui se trouva là, voulut lui en faire des réprimandes. — Ne donnerais-tu pas bien trois oboles de tout cela, dit Aristippe ? — Oui, répondit-il. — Hé bien, je ne suis donc pas aussi gourmand que tu es avare.

Quand on lui reprochait qu'il vivait trop splendidement, il disait : « Si la bonne chère était blâmable, on ne ferait pas de si grands festins dans toutes les fêtes des dieux. »

Un jour Platon lui fit les mêmes reproches. Aristippe lui répondit : — Crois-tu que Denis soit honnête homme ? — Oui, répondit Platon. — Hé bien, il vit encore bien plus délicieusement que moi. Ainsi rien n'empêche donc que l'on ne soit honnête homme quoiqu'on fasse bonne chère.

Diogène était un jour à laver des herbes selon sa coutume. Il vit passer Aristippe. — Si tu savais te contenter d'herbes comme moi, lui dit-il, tu ne te mettrais guère en peine d'aller faire ta cour aux rois. Aristippe lui répondit : — Et toi si tu connaissais l'art de leur faire la cour, tu ne tarderais guère à ne plus aimer tes herbes.

Aristippe disait que c'est une très-belle chose que de modérer ses passions, mais non pas de les déraciner tout-à-fait ; que ce n'est pas un crime de jouir des plaisirs, pourvu qu'on n'en soit pas esclave ; et c'est de là que, quand on le raillait sur le commerce qu'il entretenait avec la courtisane Laïs, il disait : — « Il est vrai que je possède Laïs, mais Laïs ne me possède pas. » Comme il entrait un jour dans la chambre de cette courtisane, un de ses disciples qui l'accompagnait en eut honte. Aristippe s'aperçut qu'il

rougissait. — « Mon enfant, lui dit-il, ce n'est pas d'entrer qu'on doit rougir, mais c'est de ne pouvoir sortir. »

Un jour le philosophe Philoxène le vint voir ; il aperçut en entrant un très-grand festin, et plusieurs dames magnifiquement parées. Il s'emporta aussitôt et se mit à déclamer contre un si grand luxe. Aristippe le pria très-honnêtement de se mettre à table sans faire de bruit. — « Je le veux bien, répondit Philoxène ; ce n'est pas la bonne chère ni la compagnie que je blâme, mais c'est la dépense. »

Un jour Denis donna un grand festin, et à la fin du repas il voulut que chacun s'habillât d'une longue robe de pourpre et dansât au milieu d'une salle. Platon n'en voulut rien faire, disant qu'il était homme et qu'un habit si efféminé ne lui convenait pas. Aristippe n'en fit aucune difficulté, il commença à danser avec la robe et dit gaillardement : « On en fait bien d'autres dans les fêtes de Bacchus, et cependant on ne s'y corrompt pas, quand on n'y est pas déjà corrompu. »

Comme Aristippe était à Syracuse, Simus Phrygien, trésorier de Denis, lui montrait son superbe palais, et en se promenant lui faisait remarquer la beauté des planchers et des lambris. Aristippe se mit à tousser, fit deux ou trois efforts pour amasser plus d'ordures et cracha au visage de Simus, qui voulut se mettre en colère. — « Mon ami, lui dit Aristippe, je n'ai pas vu d'endroits plus sales où je pusse cracher. » Quelques-uns attribuent cette aventure ou une pareille, à Diogène, chose très-possible, car ils étaient aussi capables l'un que l'autre d'agir de la sorte.

Quelqu'un se mit un jour à lui dire des injures. Aristippe s'en alla. L'autre le poursuivit en lui criant : — « T'en vas-tu scélérat ? » Le philosophe lui répondit : — « Si tu as le pouvoir de me dire des injures, moi il ne m'est pas permis de les écouter. »

Il croyait qu'il vaut beaucoup mieux être pauvre qu'ignorant, parce qu'un pauvre ne manque que d'argent, tandis qu'un ignorant manque d'humanité, ce qui le rend à l'égard d'un habile homme ce qu'un cheval indompté est à l'égard d'un cheval dompté.

Un jour Denis donna de l'argent à Aristippe et un livre à Platon. Quelqu'un voulut blâmer Aristippe sur la différence de ce présent; il répondit : — « J'ai besoin d'argent et Platon de livres. »

Quelqu'un lui reprochait de quitter Socrate pour aller chez Denis ; il répondit : — « Quand j'avais besoin de sagesse j'allais chez Socrate, mais à présent que j'ai besoin d'argent, je viens chez Denis. »

Quand on lui demandait ce qu'il avait tiré de sa philosophie ; — « C'est, dit-il, de savoir parler librement à toutes sortes de gens, et quand même il n'y aurait pas de lois, nous vivons toujours de la même manière. »

La philosophie d'Aristippe fut divisée en deux parties, dont voici l'analyse :

Il n'y a que deux passions dans l'homme, la douleur et la volupté.

La volupté, disait-il, est un sentiment doux et agréable, et la douleur un mouvement âpre et fâcheux.

Les Cyrénaïques ne s'attachaient qu'à la morale, et très-peu à la logique ; ils négligeaient la physique parce qu'ils en supposaient la connaissance impossible. Ils croyaient que la fin de toutes les actions des hommes devait être le plaisir, non pas une privation de douleur, mais un plaisir réel qui consiste dans le mouvement. Ils admettaient deux différents mouvements dans l'âme ; l'un doux, qui produit le plaisir, et l'autre violent, qui produit la douleur. Ils disaient que tout le monde se portait naturellement vers l'un et fuyait l'autre, cela prouvait que le plaisir était la

fin de l'homme. Ces sectateurs considéraient l'état d'indolence comme un sommeil qui ne doit pas être mis au rang des plaisirs ni des douleurs. Ils ne faisaient cas de la vertu qu'autant qu'elle pouvait servir à la volupté, comme on estime une médecine parce qu'elle est utile à la santé. Ils disaient que la fin de toutes choses différait de la béatitude, en ce que la fin d'une action n'est que la vue d'un plaisir particulier, au lieu que la béatitude est un assemblage de tous les plaisirs; que les plaisirs du corps sont beaucoup plus sensibles que ceux de l'esprit. C'est pour cela que tous les Cyrénaïques avaient beaucoup plus de soin de leur corps que de leur esprit.

Ils tenaient pour maxime qu'il ne faut cultiver les amis qu'à cause du besoin qu'on a d'eux, de même qu'on n'estime les membres du corps qu'autant qu'ils sont utiles.

Les Cyrénaïques disaient qu'il n'y a rien en soi-même de juste ni d'injuste, d'honnête ni de malhonnête; mais par rapport aux lois et aux coutumes du pays, un homme sage ne doit rien faire mal à propos, à cause des accidents qui peuvent lui arriver, il doit perpétuellement se conformer aux lois du pays qu'il habite et éviter la mauvaise réputation.

Ils disaient aussi qu'il n'y a rien d'agréable ou de désagréable, et que toutes choses ne deviennent telles, que par rapport à la nouveauté ou à l'abondance, ou enfin à d'autres circonstances, qui font qu'elles nous sont agréables ou désagréables;

Qu'il est impossible d'être parfaitement heureux en ce monde, puisque nous sommes sujets à mille infirmités et à mille passions qui empêchent que nous ne jouissions des plaisirs, ou qui nous troublent lorsque nous en jouissons;

Que la liberté, l'esclavage, les richesses, la pau-

vreté, la noblesse et la basse naissance ne font rien pour le plaisir, puisqu'on peut être également heureux dans toutes sortes de professions;

Que le sage ne doit haïr personne, mais instruire tout le monde; qu'il ne doit rien faire que par lui-même, puisque personne n'est plus digne que lui de posséder toutes sortes d'avantages, et qu'il est infiniment au-dessus de tout ce qu'il y a au monde. Voilà quels étaient les sentiments des Cyrénaïques.

Aristippe avait une fille nommée Areta, qu'il eut grand soin d'élever d'après ses principes dans lesquels elle devint très-habile. Elle instruisit elle-même son fils Aristippe surnommé Métrodidate, qui fut le maître de l'impie Théodore. Celui-ci, outre les principes des Cyrénaïques, enseigna publiquement qu'il n'y avait pas de dieux; que l'amitié est une chimère, puisqu'il ne peut y en avoir entre les fous; que le sage se suffit à lui-même, et que, par conséquent, il n'a pas besoin d'amis; qu'il ne doit pas s'exposer aux dangers pour sa patrie, puisqu'il n'a pas d'autre patrie que le monde, et qu'il n'est pas juste d'être en danger pour une multitude de fous; qu'il peut commettre des larcins, des sacriléges et des adultères, lorsqu'il en trouve l'occasion favorable, puisque toutes ces choses ne sont des crimes que dans l'opinion des ignorants et du petit peuple; que réellement il n'y a aucun mal; qu'il peut faire publiquement les choses qui passent pour être les plus infâmes dans l'esprit du peuple.

Un jour Théodore allait être traîné à l'Aréopage, mais Démétrius de Phalère le sauva et l'envoya quelque temps à Cyrène, où il vécut en grande considération chez Marius. Quand les Cyrénéens l'exilèrent, il leur dit en se retirant : — « Vous ne savez pas ce que vous faites en me chassant de la Libye pour m'exiler en

Grèce. » Ptolemée Lagus, chez qui il s'était retiré, l'envoya un jour en qualité d'ambassadeur près Lysimachus. Mais il lui parla avec tant d'effronterie que l'intendant de Lysimachus qui se trouva là, lui dit : — « Je crois, Théodore, que tu t'imagines qu'il n'y a pas plus de rois que de dieux. »

Amphicrate rapporte qu'Aristippe fut condamné à mort, et qu'on lui fit boire du poison.

Aristote.

Aristote est né à Stagire, ville de Macédoine, l'an 384 avant J.-C. C'était l'un des plus illustres philosophes de toute l'antiquité. Son nom est encore aujourd'hui très-célèbre dans toutes les écoles. Aristote était fils de Nicomachus, médecin et ami d'Amyntas, roi de Macédoine, et descendait de Machaon, petit-fils d'Esculape. Il perdit son père et sa mère dès ses premières années et fut assez négligé par ceux qui s'étaient chargés de son éducation. Il passa une partie de sa jeunesse dans le libertinage et dissipa presque tout son bien. Ce philosophe prit d'abord le parti de la guerre, mais comme cette profession n'était pas tout-à-fait conforme à ses inclinations, il alla à Delphes consulter l'oracle, pour savoir à quoi il se déterminerait. L'oracle lui ordonna d'aller à Athènes et de s'appliquer à la philosophie. Aristote était alors dans sa 17me année. Il étudia pendant vingt ans dans l'Académie sous Platon ; mais comme il avait déjà tout dissipé son bien, il fut obligé

pour subsister, de faire trafic de certains remèdes qu'il débitait lui-même au public d'Athènes.

Aristote mangeait peu et dormait encore moins. Il avait une si grande passion pour l'étude, que pour résister à l'accablement du sommeil, il plaçait un bassin d'airain à côté de son lit. Quand il était couché, il étendait hors du lit une main dans laquelle il tenait une boule de fer, afin que le bruit de cette boule qui tombait dans le bassin lorsqu'il voulait s'endormir, le réveillât sur-le-champ. Laërce rapporte que ce philosophe avait la voix grêle, les yeux petits, les jambes menues, et qu'il s'habillait toujours magnifiquement.

Aristote avait encore l'esprit très-subtil et comprenait aisément les questions les plus difficiles. Il ne tarda pas à devenir très-habile à l'école de Platon et à se distinguer au-dessus de tous les autres académiciens. On ne décidait aucune question à l'Académie sans son avis, quoiqu'il ne fût pas toujours conforme à celui de Platon. Tous les autres disciples le regardaient comme un génie extraordinaire; quelques-uns même suivaient ses opinions au préjudice de celles de leur maître. Quand Aristote se retira de l'Académie, Platon en eut du ressentiment, il ne put s'empêcher de le traiter de rebelle et de se plaindre de son disciple, en disant qu'il avait regimbé contre lui comme un petit poulain regimbe contre sa mère.

Les Athéniens choisirent Aristote pour l'envoyer en ambassadeur près du roi Philippe, père d'Alexandre-le-Grand : Aristote y alla et demeura quelque temps en Macédoine pour défendre les affaires des Athéniens ; à son retour, il trouva que Xénocrate avait été choisi pour enseigner dans l'Académie. Quand il vit cette place occupée, il dit qu'il serait honteux pour lui de garder le silence pendant que Xénocrate parle-

8

trait. Il forma donc une nouvelle secte et enseigna une doctrine différente de celle qu'il avait apprise de Platon son maître.

A mesure qu'on étudia la doctrine d'Aristote, le nombre des Péripatéticiens devint si considérable qu'il épuisa celui des Platoniciens. On ne parla plus que d'Aristote dans tout le monde lettré. On trouva que dans sa physique il avait parlé en homme et que dans sa morale il avait parlé en dieu. Il y avait lieu de douter s'il tenait plus du jurisconsulte que du prêtre, plus du prêtre que du prophète, plus du prophète que de Dieu. Tous ces discours répétés mirent tellement le feu à l'imagination de plusieurs Péripatéticiens, que, prenant ces expressions à la lettre, ils vénéraient beaucoup son image. Avant la réformation, on lisait au peuple tous les dimanches, dans plusieurs églises d'Allemagne, la morale d'Aristote, au lieu de l'Évangile, et l'image de ce philosophe y était vénérée conjointement avec celle de Jésus-Christ.

La grande réputation qu'il avait d'exceller dans toutes sortes de sciences, et principalement dans la philosophie et la politique, firent que Philippe, roi de Macédoine, voulut l'avoir pour être précepteur de son fils Alexandre, qui était âgé de 14 ans. Aristote se rendit aux vœux de ce monarque et demeura huit ans auprès de ce prince, pour lui enseigner comme rapporte Plutarque, certaines connaissances secrètes qu'il n'enseignait à personne. L'étude de la philosophie n'avait pas rendu Aristote trop farouche, il s'appliquait aux affaires et prenait une grande part dans tout ce qui se passait de son temps à la cour de Macédoine. Le roi Philippe, à sa considération, fit rebâtir Stagire, la patrie de ce philosophe, qui avait été détruite pendant les guerres, et y réintégra tous les habitants dont plusieurs avaient été faits esclaves.

Aristote, après avoir quitté Alexandre, revint à Athènes où il fut très-bien reçu. Le roi Philippe, en son honneur, accorda beaucoup de grâces aux Athéniens. Ce philosophe choisit dans le lycée un lieu embelli par de belles allées d'arbres, pour y établir sa nouvelle école, où il instruisait ses disciples en se promenant avec eux. C'est de là qu'on a donné à ses sectateurs le nom de Péripatéticiens. Ce lycée ne tarda pas à devenir très-célèbre par le grand nombre de gens qui venaient de divers endroits pour entendre Aristote, dont la réputation s'était répandue par toute la Grèce.

Alexandre lui recommanda de s'appliquer à la physique, lui donna un grand nombre de chasseurs et de pêcheurs pour lui apporter de quoi faire ses observations, et lui envoya 800 talents pour faire des expériences.

Aristote publia alors ses livres de physique et de métaphysique. Alexandre avait déjà passé en Asie quand il apprit cette nouvelle. Ce prince ambitieux qui désirait être le premier homme du monde en toutes choses, fut fâché de ce que la science d'Aristote allait devenir commune. Il lui en témoigna son ressentiment par une lettre qu'il lui écrivit en ces termes :

« Vous n'avez pas bien fait de publier vos livres
» de sciences spéculatives, parce que nous n'aurons
» rien au-dessus des autres, si ce que vous nous avez
» enseigné en particulier vient à être communiqué
» à toutes sortes de gens. Je veux que vous sa-
» chiez que j'aimerais encore mieux être supérieur
» aux autres dans la connaissance des choses élevées
» que de les surpasser en puissance. »

Aristote, pour apaiser ce prince, lui répondit qu'il avait publié son travail dans des termes tels que personne n'y pourrait rien comprendre.

Ce grand homme ne conserva pas toujours les bonnes grâces d'Alexandre ; il se brouilla avec lui, pour avoir pris le parti du philosophe Callisthène, qui était son petit-neveu, fils de sa propre nièce, qu'il avait élevé chez lui en prenant soin de son éducation. Lorsque Aristote quitta Alexandre, il lui donna ce neveu pour le suivre à la guerre, en le lui recommandant très-particulièrement. Callisthène parlait très-librement au roi et avait peu de complaisance pour lui. Il empêcha même que les Macédoniens ne l'adorassent comme un dieu, à la manière des Perses. Alexandre qui le haïssait, à cause de son humeur inflexible, trouva occasion de se venger en se défaisant de lui. Il l'enveloppa légèrement dans la conjuration d'Hermolaüs et ne voulut pas lui permettre de se défendre. Ce monarque le fit exposer aux lions pour être dévoré ; d'autres disent qu'il le fit pendre, d'autres enfin qu'il expira à la torture.

Après la punition de Callisthène, Aristote conserva toujours beaucoup de ressentiment contre Alexandre. Ce prince, de son côté, chercha tous les moyens possibles pour chagriner Aristote ; il éleva Xénocrate aux honneurs et lui envoya des présents considérables. Aristote en fut si jaloux que quelques-uns l'ont même accusé d'avoir pris part à la conspiration d'Antipater et de lui avoir indiqué la composition de ce poison auquel on attribue la mort d'Alexandre.

Aristote, quoiqu'assez ferme, a fait paraître bien des faiblesses. Quelque temps après qu'il eut quitté l'Académie, il se retira chez Hermias, tyran d'Atarne. Les uns disent que ce monarque était son parent ; d'autres assurent qu'Aristote était amoureux, et qu'il y avait dans ce voyage quelque motif de libertinage, car il épousa la sœur, d'autres disent la concubine de ce prince. Aristote se laissa tellement transporter par

la passion violente qu'il avait pour cette femme, qu'il lui offrit les mêmes sacrifices que les Athéniens offraient à Cérès Eleusine, et composa des vers en l'honneur d'Hermias, pour le remercier de ce mariage.

Aristote divisa sa philosophie en théorie et en pratique. La philosophie théorique est celle qui nous découvre des vérités purement spéculatives, comme la métaphysique et la physique. Il y a, selon lui, trois principes dans les choses naturelles : la privation, la matière et la forme.

La philosophie pratique est celle qui nous enseigne des vérités propres à régler les opérations de notre esprit, comme la logique, ou qui nous donne encore des maximes pour bien nous conduire dans la vie civile, comme la morale et la politique.

Pour prouver que la privation doit être mise au rang des premiers principes, il dit que la matière dont se fait une chose, doit avoir la privation de la forme de cette chose. Il faut, par exemple, que la matière dont on fait une table, ait la privation de la forme de la table ; c'est-à-dire qu'avant de faire une table, il faut que la matière dont on la fait ne soit pas la table.

Il ne considère pas la privation comme un principe de composition des corps, mais comme un principe externe de leur production, tant que la production est un changement par lequel la matière passe de l'état qu'elle n'avait pas, à celui qu'elle acquiert, comme par exemple, des planches qui ne sont pas tables, deviennent tables.

Aristote donne deux définitions différentes de la matière. En voici une qui est négative : La matière première est ce qui n'est ni substance, ni étendue, ni qualité, ni aucune autre espèce d'être ; ainsi selon lui, la matière du bois, par exemple, n'est ni son étendue, ni sa figure, ni sa couleur, ni sa solidité, ni sa

pesanteur, ni sa dureté, ni sa sècheresse, ni son humidité, ni son odeur, ni enfin aucun des autres accidents qui se trouvent dans le bois.

L'autre définition est affirmative et ne contente pas plus que la première. Il dit que la matière est le sujet dont une chose est composée, et dans lequel elle se résout en dernier lieu, mais il reste toujours à savoir quel est ce premier sujet dont les ouvrages de la nature sont formés.

Ce même philosophe enseigne que pour former un corps naturel, il faut, outre la matière première, un autre principe qu'il appelle la forme. Quelques-uns croient qu'il n'entend rien autre chose que la disposition des parties ; d'autres soutiennent qu'il entend une entité substantielle, réellement distincte de la matière. Quand on broie du blé, par exemple, il survient une nouvelle forme substantielle, par laquelle le blé devient farine, et, si après avoir mêlé de l'eau avec la farine, on pétrit le tout ensemble, il survient une autre forme substantielle qui fait que la farine pétrie est de la pâte. Enfin lorsqu'on fait cuire la pâte, elle acquiert de même une nouvelle forme substantielle qui fait que la pâte cuite est du pain.

Il est très-facile de se convaincre de ces vérités et de bien distinguer toutes les tranformations que la matière subit en se servant d'un microscope.

Ce philosophe admet ces mêmes sortes de formes substantielles dans tous les autres corps naturels ; ainsi par exemple, dans un cheval, outre les os, la chair, les nerfs, le cerveau, le sang, qui circulant dans les veines et dans les artères en nourrit toutes les parties. Pour les esprits animaux qui sont les principes des mouvements, il admet une forme substantielle qu'il dit être l'âme du cheval ; il soutient que cette prétendue forme n'est pas tirée de la matière, mais

de la puissance de la matière ; il veut que ce soit une entité réellement distincte de la matière dont elle n'est ni une partie, ni même une modification.

Aristote dit que tous les corps terrestres sont composés de quatre éléments : la terre, l'eau, l'air et le feu ; que la terre et l'eau sont pesantes, en ce qu'elles tendent à s'approcher du centre du monde, et qu'au contraire, l'air et le feu s'en éloignent le plus qu'ils peuvent par leur légèreté.

Outre ces quatre éléments, il en a admis un cinquième dont les choses célestes sont composées, et dont le mouvement est toujours circulaire. Il a cru qu'il y a au-dessus de l'air, sous le concave de la lune, une sphère de feu où montent et se rendent toutes les flammes, comme les ruisseaux et les rivières se rendent dans la mer.

Il dit aussi que la matière est divisible à l'infini ; que l'univers est plein et qu'il n'y a aucun vide dans toute la nature ; que le monde est éternel ; que le soleil tournait et tournerait toujours, mais Newton a reconnu, au contraire, qu'il est et qu'il sera toujours fixe. Aristote a dit que les générations des hommes se sont toujours accomplies sans qu'il y ait eu de commencement. « S'il y avait eu un premier homme, dit-il, il serait né sans père et sans mère, ce qui répugne. » Il fait le même raisonnement sur les oiseaux quand il dit qu'il ne peut pas se faire qu'il y ait eu un premier œuf qui ait donné le commencement aux oiseaux, ni qu'il y ait eu un premier oiseau qui ait donné le commencement aux œufs ; car un oiseau vient d'un œuf, mais cet œuf vient d'un oiseau, et ainsi de suite, toujours en remontant sans qu'il y ait jamais eu aucun commencement. Il raisonne de même au sujet de toutes les autres espèces d'animaux qui sont dans l'univers.

Il soutient que les cieux sont incorruptibles ; et

quoique les choses sublunaires soient sujettes à se corrompre, leurs parties ne périssent pas; elles ne font que changer de place; que des débris d'une chose, il s'en forme une autre, ce qui fait que la masse du globe demeure toujours en son entier. Il dit que la terre est au centre du monde, et que le premier être fait mouvoir les cieux autour de la terre par des intelligences qui sont perpétuellement occupées à ces mouvements. Newton a dit au contraire que la terre tourne et que les cieux sont fixes.

Aristote prétend que tout ce qui est couvert aujourd'hui par les eaux de la mer, a été autrefois terre ferme, et que tout ce qu'il y a aujourd'hui de terre ferme, sera ensuite couvert de ces mêmes eaux. La raison qu'il en donne, est tirée de ce que les fleuves et les torrents entraînent continuellement des sables et des terres, de manière que les rivages s'avancent peu à peu, et que la mer se retire insensiblement, si bien que, le temps ne manquant jamais, ces vicissitudes de terre en mer et de mer en terre, se font après des siècles innombrables. Il ajoute qu'en plusieurs endroits qui sont bien profonds dans les terres et qui sont aussi très-élevés, la mer en se retirant a laissé des coquilles, de sorte qu'en fouillant dans la terre, on trouve quelquefois des ancres et des pièces de navire. Ovide attribue aussi de même sentiment à Pythagore. En outre, Aristote prétend que ces changements de mer en terre, de terre en mer, qui se font insensiblement, sont en partie cause que la mémoire des choses passées s'abolit. Il ajoute qu'il arrive en outre d'autres accidents qui sont cause que les arts mêmes se perdent. Ces accidents sont ou des pestes, ou des guerres, des stérilités, ou des tremblements de terre, des incendies; ou enfin des désastres qui exterminent et font périr tous les hommes d'une contrée, à l'exception

de quelques-uns qui se sauvent dans les déserts où ils mènent une vie sauvage et où ils donnent naissance à d'autres hommes, qui par la suite des temps cultivent les terres et inventent ou retrouvent des arts, de sorte que les mêmes opinions sont revenues et ont été renouvelées une infinité de fois.

C'est ainsi qu'il soutient que malgré toutes ces vicissitudes et ces révolutions, la machine du monde demeure toujours incorruptible.

Aristote examine soigneusement ce qui peut rendre les hommes heureux dans ce monde. Premièrement, il réfute l'opinion des voluptueux qui mettent la félicité dans les plaisirs corporels. Il dit que les plaisirs ne sont pas de longue durée, qu'ils causent du dégoût, affaiblissent le corps et abrutissent l'esprit.

Il rejette ensuite l'opinion des ambitieux qui mettent la félicité dans les honneurs, et qui, pour y parvenir, emploient toutes sortes de moyens injustes. « Il dit que l'honneur est dans celui qui honore ; et » que les ambitieux désirent être honorés en raison » des vertus qu'ils veulent faire croire en eux ; par » conséquent la félicité consiste plutôt dans la vertu » que dans les honneurs, lesquels sont hors de » nous. »

Il réfute en dernier lieu l'opinion des avares qui placent la félicité dans les richesses. « Il dit que les » richesses ne sont pas désirables par elles-mêmes, » qu'elles rendent malheureux celui qui les garde et » qui craint de s'en servir. Pour qu'elles soient utiles, » il faut les employer et les distribuer, au lieu que » la félicité consiste dans quelque chose d'estimable » que l'on doit retenir et conserver. »

L'opinion d'Aristote est que la félicité consiste dans l'action la plus parfaite de notre entendement, et la pratique des vertus. Il prétend d'ailleurs que l'ac-

tion la plus noble de notre entendement, est la spéculation des choses naturelles, des cieux, des astres, de toute la nature, et principalement du premier être. Il fait observer qu'on ne peut être heureux sans avoir du bien suffisamment selon sa position, parce que sans cela on ne peut viser à la spéculation des belles choses, ni pratiquer les vertus. Par exemple, on ne peut pas faire plaisir à ses amis; l'une des plus grandes satisfactions qu'on puisse avoir dans la vie, c'est de faire du bien aux gens qu'on aime. Il dit que la félicité dépend de trois choses : des biens de l'esprit, comme la sagesse et la prudence ; des biens du corps, comme la beauté, la force, la santé ; et des biens de la fortune, comme les richesses et la noblesse. Il dit encore que la vertu ne suffit pas pour rendre les gens heureux ; qu'on a absolument besoin des biens du corps et de ceux de la fortune ; qu'un sage est malheureux s'il souffre ou s'il manque de bien. Il assure au contraire que le vice est suffisant pour rendre les gens malheureux ; que l'homme qui est dans une très-grande abondance et qui jouit de toutes sortes d'avantages, ne peut jamais être heureux tant qu'il s'adonne au vice ; que le sage n'est pas tout-à-fait exempt de troubles, mais qu'il n'en a que de très-légers ; que les vertus et les vices ne sont pas incompatibles ; que le même homme, par exemple, peut être juste et prudent quoiqu'il soit d'ailleurs fort intempérant.

Aristote admet trois sortes d'amitié : la parenté, l'inclination et l'hospitalité.

Il croit que les belles lettres contribuent beaucoup à faire embrasser la vertu, et assure que c'est la plus grande consolation dans la vieillesse.

Ce philosophe admet, comme Platon, un premier être qui a une providence.

Il dit que toutes nos idées viennent des sens; qu'un

aveugle-né ne peut avoir la perception des couleurs, pas plus qu'un sourd la notion de la voix.

Il soutient dans sa politique, que l'état monarchique est le plus parfait de tous les états, parce que dans les autres il y a plusieurs personnes qui gouvernent, de même qu'une armée qui est conduite par un seul chef, réussit bien mieux que celle qui est commandée par plusieurs. Pendant que les députés et les principaux chefs d'une république emploient du temps à s'assembler et à délibérer, un monarque a déjà exécuté ses desseins. Les administrateurs de la république ne s'inquiètent pas de la ruiner, pourvu qu'ils s'enrichissent; ils sont souvent jaloux les uns des autres; de là naissent les divisions, et la république ne peut manquer d'être renversée, pendant que dans la monarchie, le prince n'a point d'autres intérêts que ceux de son Etat, lequel doit toujours être florissant.

Quelqu'un ayant fait à Aristote des réprimandes pour avoir donné l'aumône à un méchant homme, ce philosophe répondit : « Ce n'est pas parce qu'il est méchant que j'en ai eu compassion, mais parce qu'il est homme. »

Il disait à ses amis et à ses disciples, que la science est à l'égard de l'âme, ce que la lumière est à l'égard des yeux, et que si les racines en sont amères, en récompense, les fruits en sont très-doux.

Il soutenait que la reconnaissance est la chose qui s'efface le plus vite, et que l'espérance est la rêverie d'un homme qui veille.

Un jour, Diogène présenta une figue à Aristote, qui pensa que s'il la refusait, Diogène aurait quelques plaisanteries prêtes à lui adresser. Il la prit et dit en riant : — « Diogène a perdu sa figue et l'usage qu'il en voulait faire. »

Aristote disait qu'il y a trois choses nécessaires aux enfants : l'esprit, l'exercice et la discipline.

Qu'il y a autant de différence entre les savants et les ignorants, qu'entre les vivants et les morts.

La science, dit-il, est un ornement dans la prospérité et un refuge dans l'adversité. Tous ceux qui donnent une bonne éducation aux enfants, sont plutôt leurs pères que ceux qui les ont engendrés, puisque les uns ne leur donnent que la vie, et que les autres leur procurent la manière de la passer heureusement.

Il déclarait que la beauté est une recommandation beaucoup plus forte que toutes sortes de lettres.

Quand il réfléchissait sur la vie des hommes, il disait : « Il y a des gens qui amassent du bien avec autant d'avidité que s'ils devaient vivre toujours, et d'autres dépensent ce qu'ils ont, comme s'ils devaient mourir le lendemain. »

Il a dit que deux amis sont une même âme dans deux corps ; qu'il faut se comporter à l'égard de ses amis comme nous voudrions qu'ils se comportassent à notre égard.

On dit que pendant son séjour à Athènes, il eut un long entretien avec un savant de la Judée, qui l'instruisit à fond de la science et de la religion des Égyptiens.

Aristote, après avoir enseigné pendant treize ans dans le lycée avec beaucoup d'éclat, fut accusé d'impiété par Euméridon, prêtre de Cérès. Le souvenir du mauvais traitement qu'on avait fait subir à Socrate l'épouvanta tellement, qu'il prit le parti de fuir promptement d'Athènes et se retira à Chalcis d'Eubée. Quelques-uns disent qu'il y mourut de chagrin, pour n'avoir pas pu comprendre le flux et le reflux de l'Euripe. D'autres ajoutent qu'il se précipita dans cette mer et qu'il dit en tombant : — « Que l'Euripe m'en-

gloutisse, puisque je ne puis pas comprendre son mouvement. » D'autres enfin assurent qu'il mourut de maladie, l'an 322 avant J.-C., la 63me année de son âge, deux ans après la mort d'Alexandre.

Le peuple de Stagire lui éleva des autels comme à un dieu.

Aristote fit un testament dont Antipater fut l'exécuteur.

Il laissa un fils nommé Nicomachus, et une fille qui fut mariée à un petit-fils de Démoratus, roi de Lacédémone.

Nota. — Il ne faut pas croire que le précepteur d'Alexandre, choisi par Philippe, fût un pédant et un esprit faux. Philippe était assurément un bon juge, étant lui-même très-instruit et rival de Démosthène en éloquence.

La logique d'Aristote, ou son art de raisonner, est d'autant plus estimable qu'il avait affaire aux Grecs, qui s'exerçaient continuellement à des arguments captieux, et son maître Platon était moins exempt qu'un autre de ce défaut.

Voici l'argument par lequel Platon prouve l'immortalité de l'âme :

« Ne dites-vous pas que la mort est le contraire de la vie ? — Oui. — Et qu'elles naissent l'une de l'autre ? — Oui. — Qu'est-ce donc qui naît du vivant ? Le mort. — Et qui naît du mort ? Le vivant. — C'est donc des morts que naissent toutes les choses vivantes. Par conséquent les âmes existent dans les enfers après la mort. »

Il fallait des règles sûres pour démêler cet épouvantable galimatias, par lequel la réputation de Platon fascinait les esprits.

Il n'y a pas un mot dans cet argument qui ait la moindre justesse. Il fallait dire : Ce qui pense est sans

parties, ce qui est sans parties est indestructible; donc, ce qui pense en nous étant sans parties est indestructible.

Ou bien : Le corps meurt parce qu'il est divisible, l'âme n'est point divisible ; donc elle ne meurt pas.

Aristote est plus profond que son maître quand il dit qu'il faut trois choses pour être vertueux : la nature, la raison et l'habitude ; rien n'est plus vrai. Sans un bon naturel, la vertu est trop difficile ; la raison fortifie, et l'habitude rend les actions honnêtes aussi familières qu'un exercice journalier auquel on s'est accoutumé.

Xénocrate.

Xénocrate, l'un des philosophes les plus distingués de l'ancienne Académie, par sa probité, sa prudence et sa chasteté, naquit 404 ans avant J.-C., à Chalcédoine, et eut pour père Agathénor. Dès sa première jeunesse il fut disciple de Platon auquel il s'attacha tellement, qu'il le suivit jusques dans la Sicile, à la cour de Denis le tyran.

Xénocrate était très-studieux, mais il apprenait difficilement.

Quand Platon le comparait à Aristote, il disait que l'un avait besoin de bride et l'autre d'éperons. Une autre fois il le comparait, en riant, à un cheval, et dit : « Dois-je atteler cet âne-ci. »

Comme ce philosophe était un homme sérieux et

très-sévère. Platon, en se moquant de lui, disait quelquefois : « Va, je te prie, faire un sacrifice aux Grâces. »

Xénocrate passait sa vie renfermé dans l'Académie. Quand il allait dans les rues d'Athènes, ce qui arrivait rarement, tous les jeunes gens de la ville, qui étaient débauchés, l'attendaient sur son passage pour le tourmenter et lui faire de la peine. On lui mit plusieurs fois des femmes de mauvaise vie dans son lit, pour éprouver ses passions ; mais comme il était insensible à la volupté, tout cela lui était indifférent.

La fameuse courtisane Laïs, qui était une femme charmante, avait gagé qu'elle séduirait ce philosophe. Elle se disposa donc à l'attaquer avec les plus fortes armes de la séduction. Parée de tous ces plus beaux atours, elle l'accosta un soir, sous prétexte qu'elle était poursuivie par des libertins. Xénocrate lui offrit une retraite chez lui ; la courtisane l'accepta avec plaisir et le pria ensuite de permettre qu'elle y passât la nuit.

Notre philosophe n'avait qu'un lit ; il fallait le partager pour lui donner à coucher. C'est ce que désirait Laïs. Elle se déshabilla et se mit au lit sans cérémonie ; notre philosophe en fit autant. L'affaire était bien avancée ; mais quoique la courtisane touchât au dénouement, elle ne put jamais échauffer le philosophe, ou si elle l'échauffa elle ne le gagna point.

Les jeunes gens avec lesquelles elle avait gagé, se moquèrent d'elle et la pressèrent de payer ; elle leur répondit en riant : « J'avais gagé que je séduirais un homme, mais non pas une statue. » On dit que cette chasteté était une vertu qu'il soutenait par des opérations violentes.

Xénocrate était fort désintéressé ; Alexandre lui envoya un jour une forte somme d'argent dont il ne

prit qu'une faible partie, et renvoya le reste en disant à ceux qui étaient venus lui apporter ce présent : « Alexandre a bien des gens à nourrir, il doit avoir plus besoin d'argent que moi. »

Antipater voulut lui faire pareil présent, mais il le remercia.

Etant en Sicile, il gagna une couronne d'or pour s'être distingué et avoir mérité le prix en buvant plus que les autres. Mais il n'en profita pas ; dès qu'il fut de retour à Athènes, il porta cette couronne aux pieds de la statue de Mercure et la consacra à ce dieu, à qui il offrait souvent des couronnes de fleurs.

Un jour Xénocrate fut envoyé avec plusieurs autres ambassadeurs auprès du roi Philippe, qui leur donna à tous de grands festins et de magnifiques présents. Ce monarque leur accorda plusieurs audiences et les gagna de manière qu'ils étaient tous prêts à faire ce qui lui plairait ; Xénocrate fut le seul qui ne voulût pas avoir part aux présents de Philippe ; il ne se trouva jamais à aucune des fêtes, ni même aux conférences.

Quand les députés furent tous de retour à Athènes, ils dirent que Xénocrate avait été inutile, puisqu'il ne leur avait servi de rien. Tout le peuple en fut fort mécontent ; on se disposait déjà à le condamner à une amende, mais Xénocrate qui savait comment les choses s'étaient passées, avertit les Athéniens de prendre garde plus que jamais aux affaires de la république. Il dit au peuple que Philippe, par ses grands présents, avait tellement corrompu tous les ambassadeurs, qu'ils ne demandaient pas mieux que de faire tout ce qui lui plairait, et qu'à son égard, jamais Philippe n'avait pu lui faire accepter aucun présent. Le mépris qu'on commençait à avoir pour Xénocrate changea tout d'un coup en estime ; l'affaire fit beaucoup de bruit. Philippe confessa hautement que parmi tous les ambassadeurs qu'on lui avait

envoyés, Xénocrate était le seul qui eût méprisé ses présents et réfusé d'en recevoir aucun.

Pendant la guerre de Lamia, Antipater fit prisonniers plusieurs Athéniens. Xénocrate fut nommé député de la république pour adoucir leur délivrance auprès de ce monarque. Dès que ce philosophe fut arrivé, Antipater voulut commencer par le faire dîner avec lui avant que de parler d'affaires. Xénocrate lui dit qu'il fallait remettre le festin, car il ne voulait pas manger avant d'avoir terminé les affaires pour lesquelles il avait été envoyé, afin de délivrer, au plus vite, ses concitoyens. Antipater fut touché de l'attachement que ce philosophe faisait paraître pour sa patrie, il se mit aussitôt à travailler avec lui. Le différent fut décidé sur-le-champ, et les prisonniers remis en liberté.

Un jour, Antipather étant à Athènes, vint saluer Xénocrate ; mais celui-ci qui prononçait dans ce moment un discours, ne voulut point l'interrompre, et ne répondit à son interlocuteur qu'après avoir achevé tout ce qu'il avait à dire.

Quand le philosophe Speusippe, neveu et successeur de Platon, se sentit vieux, il envoya chercher Xénocrate, et le pria de vouloir bien prendre sa place. Celui-ci l'accepta et commença à enseigner publiquement. Il dit à quelqu'un qui venait à son école, et qui ne connaissait ni musique, ni géométrie, ni astronomie : « Mon ami, retire-toi d'ici, car tu ignores tous les agréments de la philosophie. »

Xénocrate méprisait la gloire et le faste ; il aimait la retraite et passait, tous les jours, quelque temps à méditer sans parler à personne. Les Athéniens avaient une si haute idée de sa probité, qu'un jour qu'il était venu devant les magistrats, en témoignage, et qu'il s'était approché de l'autel afin de jurer que tout ce qu'il avait dit était vrai, les juges se levèrent et ne voulurent

pas qu'il jurât, disant que son serment était inutile, parce qu'ils le croyaient sur sa simple parole.

Polémon, fils de Philostrate d'Athènes, qui était un jeune homme très-débauché, entra un jour ivre avec une couronne sur la tête, dans l'école de Xénocrate qui parlait sur la tempérance ; bien loin d'interrompre son discours, il le continua avec plus de force et de véhémence qu'auparavant. Polémon en fut tellement touché que, dès ce moment, il commença à renoncer à toutes ses débauches et prit une ferme résolution de bien vivre à l'avenir. Il se corrigea si bien, qu'en peu de temps il devint très-habile et succéda à Xénocrate, son maître.

Xénocrate a composé un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose ; il en dédia un à Alexandre, et un autre à Ephestion.

Comme il n'avait aucun égard pour personne, il se fit des ennemis dans la république ; les Athéniens le vendirent afin de s'en débarrasser. Démétrius de Phalère, qui était alors en grand crédit à Athènes, l'acheta, lui donna la liberté et fit en sorte que les Athéniens se contentèrent de l'exiler.

A l'âge de 90 ans, il tomba contre un bassin qu'il avait rencontré sous ses pieds, dans la nuit, et mourut sur-le-champ. Ce philosophe avait professé à l'Académie pendant vingt-deux ans. Il florissait sous Lysimachus. C'est à lui qu'on attribue l'invention des petits tonneaux arrondis, avec des douves fort minces.

Diogène.

Diogène le Cynique, fils d'Isecius, banquier, naquit à Sinope, ville de Paphlagonie, l'an 413 avant J.-C. Il fut accusé d'avoir fait de la fausse monnaie avec son père, lequel fut arrêté et enfermé dans une prison où il mourut.

Diogène épouvanté par l'arrestation de son père, se sauva à Athènes. Dès qu'il y fut arrivé, il alla trouver Antisthène qui le rebuta en le poussant avec son bâton, parce qu'il avait résolu de ne plus prendre aucun disciple.

Diogène ne s'en étonna point et baissa la tête : « Frappez, frappez, lui dit-il, et ne craignez pas; vous » ne trouverez jamais de bâton assez dur pour m'éloigner » de vous tant que vous parlerez. » Antisthène, vaincu par l'opiniâtreté du philosophe, lui permit d'être son disciple.

Diogène fut obligé de vivre très-pauvrement, comme un homme banni de son pays qui ne reçoit pas de secours de personne.

Il aperçut un jour une souris qui courait de côté et d'autre, sans craindre que la nuit la surprît, ni sans se mettre en peine de chercher une chambre pour se loger, ni songer même à ce qu'elle mangerait. Cela le consola de sa misère et il résolut de vivre tranquillement sans se contraindre, et fit vœu de se passer de toutes les choses qui ne lui seraient pas absolument nécessaires pour l'empêcher de mourir. Il doubla d'abord

son manteau afin qu'il pût lui servir de lit et de couverture. Ce philosophe n'avait pour tout meuble qu'un bâton, une besace et une écuelle; il ne marchait jamais sans porter tout cet équipage sur lui, et ne se servait de son bâton que lorsqu'il allait à la campagne ou qu'il était incommodé. Il allait aussi toujours nu-pieds, même quand la terre était couverte de neige. Il voulut encore s'accoutumer à manger de la viande crue; mais il n'en put venir à bout.

Diogène avait prié une personne qu'il connaissait de lui donner un petit coin dans son logis pour s'y retirer quelquefois; mais comme on tardait trop longtemps à lui rendre une réponse positive, il se servit pour logement d'un tonneau de terre qu'il promenait partout devant lui et n'eut jamais d'autre maison.

Au plus fort de l'été, quand le soleil brûlait la campagne, il se roulait dans des sables ardents; au milieu de l'hiver, il embrassait des statues couvertes de neige, pour s'accoutumer à supporter sans peine l'incommodité du chaud et du froid.

Il méprisait tout le monde, traitait Platon et ses disciples de dissipateurs et de gens qui aimaient la bonne chère, et appelait tous les orateurs des esclaves du peuple.

Rien n'échappait à sa liberté satirique. Il disait que les couronnes sont des marques de gloire aussi fragiles que des globules d'eau qui se rompent en se formant; et que les représentations sont les merveilles des fous.

Il mangeait, parlait et se couchait partout où il se trouvait. Quelquefois en montrant le portique de Jupiter, il s'écriait : « Ah ! que les Athéniens m'ont fait préparer un bel endroit pour aller prendre mes repas. »

Il disait souvent : « Quand je considère les gouver-

neurs, les médecins et les philosophes, je suis tenté de croire que l'homme, par sa sagesse, est fort élevé au-dessus des bêtes ; mais, d'un autre côté, lorsque je vois des gens que les richesses et les honneurs font gonfler, je crois qu'ils ne sont pas les plus fous des animaux. »

Un jour, en se promenant, il aperçut un jeune enfant qui buvait dans le creux de sa main. Diogène en eut honte. — « Quoi, dit-il, les enfants connaissent mieux que moi les choses dont on peut se passer ! » Il tira aussitôt son écuelle de sa besace et la cassa comme un meuble qui lui était inutile.

Il jeta aussi sa cuillère lorsqu'il vit un deuxième enfant qui, après avoir cassé son écuelle, ramassait des lentilles par terre avec un morceau de pain.

Ce philosophe louait beaucoup ceux qui avaient été près de se marier et qui n'en avaient rien fait, de même que ceux qui, après avoir préparé tout leur équipage pour s'embarquer, étaient restés à terre. Il n'estimait pas moins les gens qu'on avait choisis pour gouverner la république et qui n'avaient pas voulu s'en charger, de même que ceux qui avaient été près de se mettre à table avec les rois et les grands seigneurs, et qui s'en étaient retournés chez eux.

Il croyait que le mariage n'était rien ; il voulait que toutes les femmes fussent communes, et que chacun se servît de celle à laquelle il était capable d'inspirer de l'amour.

Diogène ne s'attachait qu'à la morale et négligeait toutes les autres sciences. Il avait l'esprit vif et prévoyant.

Il voulait qu'on ne s'affligeât de rien. Il s'étonnait de ce que les grammairiens se tourmentassent si fort, pour savoir tous les maux qu'Ulysse avait soufferts, plutôt que de faire attention à leur propre misère.

Il blâmait aussi les musiciens de prendre beaucoup de peine à accorder leurs instruments, pendant qu'ils avaient des esprits si mal réglés, par lesquels ils auraient dû commencer.

Il reprenait encore les mathématiciens qui contemplaient le soleil, la lune et les autres astres, sans connaître les choses qui étaient à leurs pieds.

Ce philosophe n'était pas moins irrité contre les orateurs qui ne songent qu'à bien dire sans se mettre en peine de bien faire.

Il blâmait les avares qui font paraître un grand désintéressement, en louant même les gens qui méprisent les richesses, et qui cependant ne songent qu'à amasser de l'argent.

Un jour, Diogène s'aperçut, dans un repas magnifique, que Platon ne mangeait que des olives. — « Pourquoi, lui dit-il, toi qui fais tant le sage, ne manges-tu pas librement les mets qui t'ont fait passer en Sicile? » — « Moi, répondit Platon, je n'y vivais que de câpres, d'olives et d'autres choses semblables, comme je le fais dans ce pays-ci. »

Un jour que Platon traitait quelques amis de Denis le tyran, Diogène entra chez lui, et marcha à deux pieds sur un beau tapis en disant : « Je foule aux pieds le faste de Platon. » — « Oui Diogène, répondit Platon, mais c'est par une autre espèce de faste vulgaire. »

Un sophiste voulant un jour montrer la subtilité de son esprit à Diogène, lui dit : « Vous n'êtes pas ce que je suis, je suis un homme et par conséquent vous n'êtes pas un homme. » — « Ce raisonnement serait vrai, répondit Diogène, si tu avais commencé par dire que tu n'es pas ce que je suis, parce que tu aurais conclu que tu n'es pas un homme. »

On lui demanda en quel endroit de la Grèce il avait

vu des hommes sages : « J'ai bien vu des enfants à Lacédémone, répondit-il, mais pour des hommes, je n'en ai vu nulle part. »

Comme il se promenait un jour en plein midi, une lanterne allumée à la main, on lui demanda ce qu'il cherchait : — « Je cherche un homme, répondit-il. »

Une autrefois il se mit à crier au milieu d'une rue : « O homme, ô homme ! » Un grand nombre de gens s'assemblèrent autour de lui ; Diogène les chassa avec son bâton : « Ce sont des hommes que j'appelle, dit-il, et non pas vous. »

Ce philosophe, dînant un jour dans un cabaret, vit passer Diogène mais se cacha aussitôt. Diogène l'aperçut. — « Ne te cache pas, lui dit-il, car plus tu te caches dans ce cabaret, plus tu t'y enfonces. »

Diogène se promenait un jour dans un palais magnifique où l'or et le marbre étaient en abondance. Après en avoir considéré toutes les beautés, il se mit à tousser, fit deux ou trois efforts et cracha au visage du phrygien qui lui faisait voir ce palais. — « Mon ami, lui dit-il, je n'ai point vu d'endroit plus sale où je pusse cracher. »

Il entra une fois à demi-rasé dans une chambre où des jeunes gens se réjouissaient ensemble, mais il fut contraint d'en sortir assez maltraité. Pour les punir, Diogène écrivit sur un morceau de papier les noms de tous ceux qui l'avaient frappé, attacha ce papier sur son épaule et se promena ainsi au milieu des rues, afin de les faire connaître à tout le monde.

Un jour, un scélérat lui reprochait sa pauvreté : « Je n'ai jamais vu punir personne pour ce sujet-là, dit-il, mais j'ai bien vu pendre des gens parce qu'ils étaient des fripons. »

Il disait que les choses les plus utiles sont les moins estimées ; qu'une statue coûtait 3,000 écus, tandis qu'un boisseau de farine ne se vendait pas vingt sous.

Diogène croyait que les sages ne peuvent jamais manquer de rien, et que c'est à eux de disposer de tout ce qui est au monde. Toutes les choses appartiennent aux dieux, disait-il ; les sages sont amis des dieux ; entre amis, toutes choses sont communes, et par conséquent, appartiennent aux sages. C'est ce qui faisait que quand il avait besoin de quelque chose, il le demandait à ses amis.

Alexandre, en passant par Corinthe, eut la curiosité de voir Diogène, qu'il trouva assis au soleil, dans le Cranée, où il raccommodait son tonneau avec de la glu. « Je suis le grand roi Alexandre, lui dit-il, et moi je suis le chien de Diogène, répondit le philosophe. » — « Ne me crains-tu pas, continua Alexandre ? » — « Es-tu bon ou mauvais, répondit Diogène ? » — « Je suis bon, repartit Alexandre » — « Hé ! qui est-ce qui craint ce qui est bon, reprit le philosophe ? » Alexandre admira la subtilité d'esprit et les manières libres de Diogène. Après s'être entretenu quelque temps avec lui, il lui dit : « Je vois bien qu'il te manque beaucoup de choses ; je serais content de te secourir : demande-moi tout ce que tu voudras. » — « Retire-toi un peu de côté, répondit Diogène, tu m'empêches de jouir de la lumière du soleil. »

Alexandre demeura fort surpris de voir un homme au-dessus de toutes les choses humaines. — « Lequel est le plus riche, continua Diogène, de celui qui est content de son manteau et de sa besace, ou de celui à qui un royaume entier ne suffit pas, et qui s'expose tous les jours à mille dangers afin d'en augmenter les limites ? » Les courtisans d'Alexandre étaient fort indignés, qu'un si grand roi fit tant d'honneur à un chien comme Diogène, qui ne se levait pas même de sa place pour répondre à ce grand monarque. Alexandre s'en aperçut, se retourna vers eux et leur dit : « Si je n'étais pas Alexandre, je voudrais être Diogène. »

Un jour, comme Diogène passait dans l'île d'Egine, il fut pris et mené en Crête pour être vendu au marché, mais il n'en fut pas plus chagrin, voyant un certain Xéniade bien gras et bien habillé : « Il faut me vendre à celui-ci, dit-il, car je vois qu'il a besoin d'un maître. » Comme Xéniade s'approchait pour le marchander, il lui dit : « Viens, enfant, viens marchander un homme. » On lui demanda ce qu'il savait faire. J'ai, répondit-il, le talent de commander aux mortels. « Héraut, dit-il, criez dans le marché : si quelqu'un a besoin d'un maître qu'il vienne l'acheter. » Celui qui le vendait lui défendait de s'asseoir ; « qu'importe, dit Diogène, on achète » bien des poissons dans quelque posture qu'ils soient, » et on ne marchande pas seulement un couvercle de » marmite sans l'avoir sonné pour connaître si le métal » en est bon. Je m'étonne que quand on achète un homme, » on se contente de le regarder. » Lorsque le prix fut » arrêté, il dit à Xéniade : « Quoique je sois à présent » ton esclave, tu n'as qu'à te disposer à faire ce que » je voudrai : Que je te serve de médecin ou d'inten- » dant, que je sois esclave ou libre, il faudra m'obéir. »

Xéniade lui donna ses enfants à instruire, et Diogène en eut grand soin. Il leur fit apprendre par cœur les plus beaux morceaux des poètes, avec un abrégé de philosophie qu'il composa pour eux. Il les faisait exercer à la lutte, à la chasse, à l'équitation et au tir de l'arc, les accoutuma à vivre de choses très-simples et à ne boire que de l'eau à leurs repas ordinaires. Il voulait qu'on les rasât jusqu'à la peau, et les menait avec lui dans les rues, vêtus très-négligemment, souvent sans sandales et sans tunique. Ces enfants, de leur côté, aimaient beaucoup Diogène, en prenaient un soin particulier, et le recommandaient souvent à leurs parents.

Pendant le temps que Diogène fut dans l'esclavage,

quelques amis voulurent l'en retirer. « Vous êtes des
» fous, leur dit-il, vous vous moquez de moi ; ne sa-
» vez-vous pas que le lion n'est jamais l'esclave de ceux
» qui le nourrissent ? Au contraire, ce sont ceux qui le
» nourrissent qui sont ses esclaves. »

En se promenant dans les rues, il aperçut un homme qui avait laissé tomber du pain et qui avait honte de le ramasser. Diogène, moins fier, ramassa une bouteille cassée et la promena dans toute la ville, pour lui faire voir qu'on ne doit pas rougir de ramasser ce qu'on ne veut pas perdre.

Un jour, un homme vint lui demander à être son disciple ; Diogène lui donna un jambon à porter et lui ordonna de le suivre. Cet homme eut honte de porter ce jambon dans les rues, le jeta à terre et s'en alla. Diogène le rencontra quelques jours après : « Quoi, lui dit-il, un jambon a rompu notre amitié ! »

Il aperçut, en se promenant, une femme tellement prosternée devant les dieux, qu'elle en était même découverte par derrière. Il courut à elle et lui dit : « Ne crains-tu pas que les dieux, qui sont autant derrière toi que devant, ne te voient dans une posture indécente ? »

Quand il réfléchissait sur sa manière de vivre, il disait, en riant, que toutes les imprécations des tragédies s'adressaient à lui ; qu'il était sans maison, sans ville, sans patrie, pauvre et vivant au jour le jour ; mais qu'il opposait sa fermeté à la fortune, la nature à la coutume, et la raison aux troubles de l'âme.

Quelqu'un vint un jour lui demander à « quelle heure il devait manger. — « Si tu es riche, lui dit-il, mange quand tu voudras ; si tu es pauvre, quand tu pourras. »

Il avait coutume de se parfumer les pieds ; quand on lui en demandait la raison, il disait que l'odeur

des parfums qu'on se met à la tête est aussitôt perdue dans l'air, au lieu qu'en se parfumant les pieds, l'odeur monte au nez.

Quelques philosophes voulaient un jour lui prouver qu'il n'y a pas de mouvement ; Diogène se leva, et commença à se promener. « Que faites-vous, lui dirent-ils ? » — « Je réfute votre raisonnement. »

Quand quelqu'un lui parlait d'astrologie, il lui disait « Y a-t-il longtemps que tu es revenu des cieux ? »

Platon ayant comparé l'homme à un animal à deux pieds sans plumes, Diogène pluma un coq qu'il cachait sous son manteau, et le porta à l'Académie. Aussitôt arrivé, il tira le coq de dessous son manteau, et dit en le jetant au milieu de l'école : « Voilà l'homme de Platon. » L'illustre maître fut obligé d'ajouter à cette définition, que cet animal avait de larges ongles.

Diogène, en passant par Mégare, vit des enfants tout nus et des moutons bien couverts de laine : il vaut beaucoup mieux, dit-il, être ici mouton qu'enfant.

Ayant aperçu, pendant qu'il mangeait, de petites souris ramasser les miettes de pain sous sa table : « Je nourris aussi, dit-il, des parasites. »

Il fut un jour trempé par la pluie, qui dégouttait de son manteau. Ceux qui le regardaient en avaient compassion. Platon qui se trouva là par hasard, leur dit : « Si vous voulez qu'il soit véritablement malheureux, allez-vous-en et ne le regardez pas. » Un jour un homme lui donna un soufflet. « Je ne savais pas, dit-il, que je dusse marcher dans les rues la tête armée. » Une autre fois, il dit que pour recevoir un soufflet, il lui fallait un casque.

Médias lui donna un jour des coups de poing en lui disant : « Va te plaindre, tu auras 3,000 livres d'amende. » Le lendemain, Diogène prit un gantelet de fer, et alla donner un grand coup de poing sur la tête

de Médias : « Va-t-en te plaindre toi-même, tu auras une pareille amende. »

Liscias l'Apoticaire lui demanda s'il croyait qu'il y eût des dieux. — « Comment ne le croirais-je pas, puisque je sais qu'ils n'ont pas de plus grand ennemi que toi. »

Diogène voyant un homme qui se lavait dans de l'eau pour se purifier, lui dit : « Quand tu te » laverais jusqu'à demain, cela ne t'empêcherait pas de » faire des fautes de grammaire pas plus que cela ne » te délivrera de tes crimes. »

Il blâmait tous ceux qui se plaignaient de la fortune, en disant que les hommes demandent toujours ce qui leur paraît être un bien, mais non pas ce qui l'est véritablement.

Les Athéniens, qui aimaient beaucoup Diogène, firent fouetter publiquement un jeune homme qui avait cassé son tonneau et lui en donnèrent un autre.

Tout le monde parlait du bonheur de Callisthène, qui était tous les jours à faire bonne chère à la table d'Alexandre : et moi, dit Diogène, je trouve Callisthène bien malheureux.

Cratère fit tout ce qu'il put pour l'attirer chez lui; mais Diogène lui dit qu'il aimait beaucoup mieux ne manger que du pain à Athènes que d'aller vivre magnifiquement dans son palais.

Perdiccas le menaça un jour de le tuer s'il ne venait le voir. — « Tu ne feras pas là une grande action, » répondit Diogène, le moindre petit animal venimeux » pourrait en faire autant, et je t'assure que Diogène » n'a pas besoin de Perdiccas, ni de sa grandeur pour » vivre heureux. » — « Hélas ! s'écriait-il, les dieux » sont fort libéraux d'accorder la vie aux hommes, mais » tous les agréments qui y sont attachés demeurent

» méconnus aux gens qui ne songent qu'à faire bonne
» chère et à se parfumer. »

Ce philosophe vit une fois des juges menant au supplice un homme qui avait volé une petite fiole dans le trésor public. « Voilà de grands voleurs, dit-il, qui en conduisent un petit. »

Il disait qu'un riche ignorant est une brebis couverte d'une toison d'or.

Un jour, étant au milieu d'un marché, il se mit à se gratter. Ah ! qu'il plaise aux dieux, dit-il, qu'à force de me gratter le ventre, je puisse me faire passer la faim.

Il priait quelquefois des statues de lui accorder des grâces ; on lui en demandait la raison ; c'est afin, disait-il, de m'accoutumer à être refusé.

Quand sa pauvreté l'obligea à demander l'aumône, il disait au premier qu'il rencontrait : « Si tu as déjà
» donné quelque chose à quelqu'un, fais-moi aussi la
» même grâce ; et si tu n'as jamais rien donné à per-
» sonne, commence par moi. »

Il disait que les désirs déréglés sont la source de tous les malheurs ;

Que ceux qui gouvernent ne sont que les ministres du peuple ;

Que les honnêtes gens sont les portraits des dieux ;

Que le ventre est le gouffre de la vie ; qu'un discours bien poli est un filet de miel, et que l'amour est l'occupation des gens oisifs.

On lui demanda un jour quel est l'état le plus malheureux. « C'est d'être vieux et pauvre, répondit-il. » Et ce qu'il y a de meilleur dans le monde ; « C'est la liberté. »

En se promenant, il vit des femmes pendues à des branches d'olivier. « Ah ! plût aux dieux, s'écria-t-il, que tous les arbres rapportassent de tels fruits. »

On lui demanda pourquoi l'or est d'une couleur pâle, « c'est parce qu'il y a beaucoup d'envieux, répondit-il. »

Un tyran lui demanda aussi quel airain était le plus propre à faire une statue : « C'est celui dont on a fait celles d'Harmodius et d'Aristogiton, grands ennemis des tyrans. »

Comme Platon expliquait ses idées, et parlait de la forme d'une table et de celle d'un verre : « Je vois » bien une table et un verre, lui dit Diogène, mais je ne » sais ce que c'est que la forme d'une table ni celle » d'un verre. » — « Cela est vrai, dit Platon, car » pour voir une table et un verre, il ne faut avoir » que des yeux, au lieu que pour connaître la forme » d'une table ou celle d'un verre, il faut avoir de » l'esprit. »

On demanda à Diogène ce qu'il pensait de Socrate : « C'est un fou, répondit-il. »

Un jour il aperçut un jeune homme qui rougissait : « Courage, mon enfant, lui dit-il, voilà la couleur de la vertu. »

Deux jurisconsultes le choisirent pour leur arbitre ; il les condamna tous les deux ; l'un parce qu'il avait volé et l'autre parce qu'il se plaignait à tort, puisqu'il n'avait perdu que ce qu'il avait volé lui-même à un autre.

Quelqu'un lui demanda s'il n'avait ni valet ni servante. « Non, répondit Diogène. » Etqui vous enterrera ? « C'est celui qui aura besoin de ma maison. »

Un homme lui reprocha d'avoir fait autrefois de la fausse monnaie : — « Il est vrai, répondit-il, que dans un temps, j'étais ce que tu es aujourd'hui, mais jamais en ta vie tu ne deviendras ce que je suis. »

Aristippe le rencontra un jour qu'il lavait des herbes pour manger, et lui dit : « Si tu savais te ren- » dre agréable aux rois, tu n'aurais pas la peine

» de laver des herbes. » — « Et toi, répondit Diogène, » si tu connaissais le plaisir qu'il y a à laver des her- » bes, tu te mettrais peu en peine de plaire aux rois. »

On lui demanda un jour de quel pays il était. Il répondit qu'il était citoyen du monde, voulant montrer par là que les sages ne doivent être attachés à aucun pays.

Quand on lui demanda si la mort est un mal, il dit que non, puisque nous ne la sentons pas, lors même qu'elle est présente.

Antisthène étant dans son lit bien malade, Diogène entra dans sa chambre; voyant qu'il souffrait impatiemment son mal, il lui demanda s'il n'avait pas besoin d'un ami. Dans sa deuxième visite, il entra, un poignard caché sous son manteau. Antisthène lui dit : — « Ah! qui est-ce qui me délivrera des douleurs que je souffre? » Diogène tira son poignard. — « C'est celui-ci, lui dit-il. » — « Je cherche à me délivrer de mes douleurs, répondit Antisthène, mais non pas de la vie. »

Quand on disait à Diogène que beaucoup de gens se moquaient de lui : — « Qu'importe, répondit-il, je me tiens pour moqué, et peut-être que c'est d'eux que les ânes se moquent, lorsqu'ils montrent leurs dents en grinçant et qu'ils paraissent rire. « Mais, lui disait-on, ils ne se mettent guère en peine des ânes. — « Et moi, répondit-il, je me soucie aussi très-peu d'eux. »

Quelqu'un lui demanda pourquoi tout le monde l'appelait chien, — « C'est, répondit-il, parce que je flatte ceux qui me donnent, que j'aboie après ceux qui ne me donnent rien et que je mords les méchants. » On lui demanda quelle espèce de chien il était : — « Quand j'ai faim, dit-il, je tiens de la nature du lévrier, je caresse tout le monde; ivre, je tiens du dogue, je mords tous ceux que je rencontre. »

Ce philosophe mangeait au milieu des rues, des marchés et partout où la faim le prenait.

Un jour qu'il revenait de Lacédémone à Athènes, on lui demanda d'où il venait : — « Je viens de chez des hommes, répondit-il, et je retourne chez des femmes. »

Diogène comparait ordinairement les belles courtisanes à d'excellent vin empoisonné. Il les appelait les reines des rois, parce qu'elles obtenaient d'eux tout ce qu'elles voulaient.

Un méchant athlète qui mourait de faim dans sa profession, s'avisa de se faire médecin. Diogène le rencontra et lui dit : « Tu as à présent un beau moyen pour te venger de ceux qui t'ont battu autrefois. »

Un jour il aperçut le fils d'une courtisane qui jetait des pierres au milieu d'une troupe : « Mon enfant, lui dit-il, évite de frapper ton père. »

Quand on lui reprochait de boire dans des cabarets, il disait : « Je me fais bien raser dans la boutique d'un barbier. »

Quand on lui demandait quel profit il avait tiré de sa philosophie : « Quand elle ne m'aurait servi qu'à me préparer à souffrir tout ce qui m'arrive, j'en serais content. »

On lui reprochait de loger dans des lieux mal propres : « Le soleil, dit-il, entre bien dans des endroits qui sont encore beaucoup plus sales, et il ne s'y gâte pas. »

On vint un jour lui présenter un jeune homme pour être son disciple et dont on lui disait tous les biens imaginables : il était sage, désintéressé, de bonnes mœurs et très-instruit. Diogène écouta tout fort tranquillement : « Puisqu'il est si accompli, dit-il, il n'a aucun besoin de moi, pourquoi donc me l'amenez-vous ? »

Denis le tyran, après avoir été chassé du royaume de Syracuse, se retira à Corinthe où la pauvreté l'obligea à instruire la jeunesse. Diogène entra un jour dans son école au moment où les enfants criaient. Denis

crut que Diogène venait le consoler dans ses misères. — « Diogène, lui dit-il, je te suis bien obligé. Hélas! Tu vois l'inconstance de la fortune! — « Malheureux, » répondit Diogène, je suis bien surpris de te voir » encore en vie, toi qui as fait tant de maux dans ton » royaume; je vois bien que tu n'es pas meilleur » maître d'école, que tu n'as été bon roi. »

Voyant un jour un homme et une femme qui faisaient des sacrifices aux dieux pour avoir un fils. — « Vous songez plutôt, leur dit-il, à demander un fils qu'un honnête homme. »

Il disait que les gens qui parlent de la vertu, sans être vertueux, sont semblables à des instruments de musique, qui donnent un son très-agréable sans avoir aucun sentiment. »

Il répétait souvent que pour vivre heureux il faut vivre en philosophe; que la gloire est l'appât de la sottise, et que ce qu'on appelle noblesse en est le masque. Que presque tout le monde vit dans la servitude; les esclaves obéissent à leurs maîtres et les maîtres à leurs passions. Toutes choses consistent dans l'usage; une personne accoutumée à vivre délicieusement dans la mollesse et dans les plaisirs, ne peut jamais s'en passer; au contraire le mépris de la vie délicieuse est un vrai plaisir pour les gens qui sont accoutumés à vivre d'une autre manière.

Il croyait que la pudeur est une faiblesse; lui-même ne rougissait pas de faire devant tout le monde les choses les plus indécentes.

On lui demanda un jour où il voulait être enterré: — « Au milieu de la campagne, répondit-il. » — « Mais ne craignez-vous point, lui répliqua-t-on, de servir de pâture aux oiseaux et aux bêtes farouches? » — « Il faudra déposer mon bâton auprès de moi, répondit Diogène, afin que je puisse les chasser quand ils

viendront. — « Mais, lui dit-on, vous n'aurez plus de sentiment ? » — « Et qu'importe donc, s'ils me mangent ou non, répondit-il, puisque je ne les sentirai point. »

Quelques écrivains disent qu'à l'âge de 93 ans, il mangea un pied de bœuf cru qui lui causa une si grande indigestion qu'il en mourut. D'autres affirment que se sentant accablé de vieillesse, il retint son haleine et se fit mourir lui-même. Le lendemain, ses amis le trouvèrent mort, enveloppé dans son manteau ; ils le découvrirent, en se doutant bien qu'il ne dormait pas, car il avait l'habitude de dormir très-peu. Il y eut une grande contestation entre eux pour savoir à qui l'enterrerait. Les magistrats et les anciens de Corinthe arrivèrent à propos pour les apaiser.

Diogène fut enterré magnifiquement à Corinthe, près de la porte qui est située vers l'isthme. On érigea à côté de son tombeau une colonne sur laquelle on plaça un chien de marbre de Paros. La mort de ce philosophe arriva justement le même jour qu'Alexandre-le-Grand mourut à Babylone, 320 ans avant J.-C. Diogène fut honoré de plusieurs statues que différents particuliers lui érigèrent après sa mort, avec des inscriptions fort honorables.

Cratès-le-Cynique.

—

Cratès fut l'un des principaux disciples du fameux Diogène ; il était fils d'Ascondus de Thèbes, et descendant

d'une famille très-remarquable, qui possédait de grands biens. Assistant un jour à une tragédie où il remarqua que Télèphus quittait toutes ses richesses pour se faire cynique, cela toucha tellement Cratès, qu'il résolut aussitôt d'embrasser le même parti. Il vendit tout son patrimoine plus de 200 talents, qu'il mit entre les mains d'un banquier, et pria ce dernier de rendre cet argent à ses enfants s'ils se trouvaient avoir peu d'esprit ; mais s'ils avaient assez d'élévation d'âme pour être philosophes, il lui était permis de le distribuer aux citoyens de Thèbes, parce que les philosophes n'ont besoin de rien. Ses parents vinrent le prier de changer de résolution et de prendre un autre parti ; il les chassa de sa maison en les poursuivant à coups de bâton.

Pendant l'été, Cratès portait un manteau fort pesant, et était très-légèrement vêtu dans la plus grande rigueur de l'hiver, afin de s'accoutumer à toutes les intempéries du temps. Il entrait effrontément dans toutes sortes de maisons pour faire des réprimandes sur les choses qui lui déplaisaient; il courait après les femmes de mauvaise vie, et leur disait des injures, afin de s'en attirer à lui-même, et de s'accoutumer par ce moyen à les souffrir dans d'autres occasions. Il vivait assez durement, et ne buvait jamais que de l'eau, comme tous les autres cyniques.

L'orateur Métrocle n'osait plus paraître en public, parce qu'il lui arrivait en parlant, de laisser échapper certains vents, dont le bruit lui faisait tellement honte, qu'il s'était renfermé dans sa maison, où il avait résolu de passer tristement le reste de sa vie. Cratès, l'ayant entendu parler, mangea aussitôt une grande quantité de lupins, afin de se remplir le corps de vents, et s'en alla au logis de Métrocle. Il lui dit de belles paroles pour lui faire connaître qu'il ne devait pas avoir de honte, puisqu'il n'avait fait aucun mal, et que ces

choses-là arrivant à tout le monde, il serait fort surprenant qu'elles ne lui arrivassent pas aussi. Pendant qu'il parlait, les lupins qu'il avait mangés faisaient leur effet. Le bon exemple de Cratès encouragea tellement Métrocle, qu'il reconnut sa faiblesse. Il se mit au-dessus de toutes sortes de bienséances, brûla tous les écrits de Théophraste, sans les avoir étudiés, et s'attacha à Cratès, qui en fit un fort bon cynique. Métrocle se distingua aussi parmi les philosophes de la secte, forma plusieurs disciples qui eurent de la réputation; mais à la fin, comme il se sentait vieux et infirme, le dégoût de la vie le prit, et il s'étrangla lui-même.

Cratès était fort laid, et pour paraître encore plus extraordinaire et plus hideux, il avait cousu des peaux de moutons par-dessus son manteau, de sorte que, quand on l'apercevait, on avait peine à distinguer quelle espèce d'animal ce pouvait être. Il était d'ailleurs fort adroit dans toutes sortes d'exercices, et, quand il allait se présenter dans des lieux publics pour lutter ou faire autre chose, tous ceux qui s'y trouvaient ne pouvaient pas s'empêcher de rire, à cause de sa figure et de son habit extraordinaire. Il ne s'en étonnait point, et, levant les mains, il disait en lui-même : « Prends patience, ô Cratès, ceux qui se moquent de toi à présent, pleureront dans un instant, et tu auras le plaisir de voir qu'ils t'estimeront heureux, lorsqu'ils se blâmeront eux-mêmes de leur lâcheté. »

Il alla un jour prier un maître d'accorder une grâce à un de ses disciples. Au lieu de lui embrasser les genoux, il lui embrassa les cuisses ; ce maître qui trouva cela fort extraordinaire, voulut s'en fâcher : « qu'importe, lui dit Cratès, « tes cuisses ne sont-elles pas à toi comme tes genoux ? »

Les magistrats d'Athènes l'accusèrent de porter du linge sur lui contre leur défense : Théophraste en porte

bien aussi, leur dit Cratès, je puis vous le faire voir. Les magistrats ne pouvaient le croire; ils suivirent Cratès, qui les mena dans la boutique d'un barbier, et leur montra, pour se moquer d'eux, Théophraste qui avait autour de lui un linge à barbe : « Tenez, leur dit-il, ne voyez-vous pas que Théophraste porte aussi du linge ».

Il voulait que ses disciples fussent entièrement détachés des biens de ce monde. « Je ne possède rien que mon instruction, disait-il, j'ai abandonné tout le reste aux gens qui aiment le faste. Il les exhortait à fuir les plaisirs, parce que rien n'est plus convenable à un philosophe que la liberté, et qu'il n'y a pas de maître plus tyrannique que la volupté. Il disait : « que la faim fait passer l'amour; si ce remède n'est pas suffisant, le temps ordinairement en vient à bout ».

Quand il parlait des mœurs corrompues de son siècle, il ne pouvait s'empêcher de blâmer la folie des hommes, qui n'épargnent point l'argent pour des choses honteuses, pourvu qu'elles soient conformes à leurs passions, et qui regrettent la moindre dépense qu'ils font pour ce qui est honnête et très-profitable.

C'est lui qui a fait ce journal, qui a depuis été si célèbre : « Qu'on donne dix mines à un cuisinier, et » à un médecin une drachme; cinq talents à un flatteur » et à un bon conseiller, de la fumée à une courtisane, » un talent et une obole à un philosophe ».

Les manières libres de Cratès plurent tellement à Hyparchia, sœur de Métroclès, qu'elle ne voulut pas entendre parler des autres personnes considérables qui la recherchaient avec empressement; c'était une vraie rage d'amour, elle déclara à ses parents que, si l'on ne la mariait pas à Cratès, elle se tuerait. Ses parents firent tout ce qu'ils purent pour lui ôter cette idée; mais ils n'y purent jamais réussir. Ils prièrent même

Cratès de la détourner de cette résolution; le philosophe essaya; et ne pouvant réussir, il se dépouilla devant elle pour lui faire voir sa bosse et son corps tout de travers. Il jeta aussitôt par terre, son manteau, sa besace et son bâton, afin qu'elle ne fût point trompée, et lui dit : « Voila ton mari et tout ce qu'il possède; regarde à présent ce que tu veux faire; si tu m'épouses, je ne veux pas que tu aies d'autres richesses ». Hyparchia ne balança pas, elle préféra Cratès à tout ce qu'elle avait et à tout ce qu'elle pouvait prétendre. Elle s'habilla en cynique, et devint encore plus effrontée que son mari. Ils faisaient ensemble les choses les plus infâmes au milieu des rues et des places publiques, sans s'inquiéter de personne. Hyparchia n'abandonnait jamais son mari; elle le suivait partout, et allait dans toutes les assemblées avec lui.

On peut répondre à ce fait, qu'il suffit que les peuples des nations civilisées soient sujets à la honte, pour qu'on ne se mette pas en peine des choses infâmes que font les nations barbares, et moins encore les animaux. Cette réponse me paraît sans réplique.

Un jour, les deux époux étant à un festin chez Lysimachus, Hyparchia posa ce sophisme à l'impie Théodore : « Si Théodore n'est pas blâmé de faire certaines choses, Hyparchia peut faire comme lui, et ne doit pas être blâmée non plus : or, Théodore en se frappant lui-même, ne fait rien dont on puisse le blâmer; donc, ajouta-t-elle, en lui appliquant un soufflet, Hyparchia frappant Théodore, ne doit pas être blâmée. Théodore ne répondit rien à cet argument, mais il arracha le manteau de dessus l'épaule d'Hyparchia, qui n'en parut pas plus étonnée. » « Tenez, dit Théodore, voilà une femme qui a quitté sa tapisserie et sa toile, cela est vrai, répondit Hyparchia, mais, crois-tu que j'aie si mal fait de préférer la philosophie à des exercices de femme ».

Du mariage de Cratès et d'Hyparchia naquit un fils, nommé Pariclès, qu'ils eurent grand soin d'élever dans la philosophie cynique.

Alexandre demanda un jour à Cratès s'il ne serait pas content qu'on embellît sa patrie : « Qu'est-il besoin ! répondit-il, quelque autre Alexandre viendrait peut-être la détruire ».

Ce philosophe disait : « Qu'il n'y a point d'autre patrie que la pauvreté et le mépris de la gloire, sur lesquels la fortune n'a aucun droit ; qu'il était le citoyen de Diogène ; et, par conséquent, exempt de toutes sortes d'envies. »

Il irrita un jour le musicien Nicodrome, qui lui donna un si grand coup de poing, qu'il lui fit une bosse au front. Cratès mit sur cette bosse un morceau de papier, sur lequel il avait écrit : « Voilà l'ouvrage de Nicodrome ; et il se promenait dans les rues avec cet écriteau sur le front. »

Il disait : « Que les richesses des grands seigneurs » sont comme les arbres qui naissent dans les montagnes et sur les rochers inaccessibles ; qu'il n'y a que » les milans et les corbeaux qui mangent les fruits de » ces arbres ; de même aussi, il n'y a que les flatteurs » et les femmes de mauvaise vie, qui profitent du » bien des grands seigneurs ; un riche, environné » de flatteurs, est un veau au milieu des loups. »

Quand on lui demandait jusqu'à quel temps il fallait s'appliquer à la philosophie, il répondait : « Jusqu'à ce qu'on ait reconnu que les gens à qui on donne des armées à commander, ne sont que des meneurs d'ânes ».

Cratès, ainsi que tous les autres cyniques, négligeait toutes les sciences, excepté la morale. Il vécut très-longtemps; il était tout courbé de vieillesse, dans les dernières années de sa vie. Quand il se sentit ap-

procher de sa fin, il disait, en se considérant : « Ah! pauvre bossu, de très-longues années vont te mettre au tombeau ; tu verras bientôt le palais des enfers ».

Ce philosophe mourut de caducité et de défaillance, l'année 328 avant J.-C. C'est lui qui a été le maître de Zénon, chef de la secte si renommée des Stoïciens.

Saint Augustin, dans la cité de Dieu, liv. XIV, chap. 20, croit que Cratès et ceux de sa secte ne travaillaient pas véritablement à la génération ; ils n'en faisaient que le semblant.

Pirrhon.

Pirrhon, fondateur de la secte qu'on a appelée les Pirrhoniens ou sceptiques, était fils de Plistarque, de la ville d'Elée, dans le Péloponèse, où il naquit vers l'an 310 avant J.-C. Il s'appliqua d'abord à la peinture, ensuite il fut disciple de Drison, et enfin, du philosophe Anaxarchus, auquel il s'attacha tellement, qu'il le suivit jusque dans les Indes. Pendant ce long voyage, Pirrhon eut un très-grand soin de converser avec les Mages, les Gymnosophistes et tous les philosophes Orientaux. Après s'être instruit à fond de leurs opinions, il n'y trouva rien qui pût le contenter; il lui parut que toutes choses sont incompréhensibles ; que la vérité est cachée dans le fond d'un abîme, et qu'il n'y a rien de plus raisonnable que de douter de tout et de ne jamais rien définir.

Il disait que tous les hommes règlent leur vie sur

certaines opinions reçues; que chacun ne fait rien que par habitude, et qu'on examine chaque chose par rapport aux lois et aux coutumes établies dans chaque pays; mais qu'on ne sait pas si ces lois-là sont bonnes ou mauvaises. Dans les commencements, Pirrhon était pauvre et peu connu, et exerçait la profession de peintre; on a gardé longtemps à Elée plusieurs de ses ouvrages, où il avait fort bien réussi. Il vivait dans une grande solitude, et ne se trouvait dans aucune assemblée; quand il faisait des voyages, il ne disait jamais à personne l'endroit où il allait. Il souffrait tout sans se mettre en peine de rien. Ce philosophe marchait droit devant lui, sans se détourner ni des rochers ni des précipices, ni pour aucun autre péril; il se serait plutôt laissé écraser, que de se ranger pour éviter la rencontre d'un chariot. Il y avait toujours quelques-uns de ses amis qui le suivaient pour le détourner quand il était nécessaire. Son esprit était toujours égal, et il s'habillait en tout temps de la même manière. Quand il parlait à quelqu'un, et qu'on ne l'écoutait pas, ou qu'on le laissait seul, cela ne l'empêchait pas de continuer jusqu'à ce qu'il eût achevé ce qu'il avait à dire. Il traitait tout le monde avec la même déférence.

La réputation de Pirrhon se répandit en peu de temps par toute la Grèce; beaucoup de gens embrassèrent sa doctrine : les habitants d'Elée, après avoir connu son mérite, eurent tant de vénération pour lui, qu'ils le créèrent Souverain-Pontife de leur religion. Les Athéniens le firent ensuite citoyen de leur ville. Epicure aimait fort sa conversation, et ne pouvait se lasser d'admirer sa manière de vivre. Tout le monde le regardait comme un homme véritablement libre et exempt de toutes sortes de troubles, de vanité et de superstitions. Le philosophe Timon assure qu'il était

respecté comme un dieu sur terre ; il passa tranquillement sa vie avec sa sœur Philiste, qui était sage-femme de profession. Ce philosophe allait au marché vendre de petits oiseaux et de petits cochons : il nettoyait lui-même sa maison, et était si indifférent pour faire toutes sortes de travaux, que souvent il s'exerçait à laver les animaux les plus immondes.

Un jour, un chien se jeta sur lui pour le mordre. Pirrhon le repoussa ; quelqu'un lui fit connaître que cela était contre ses principes. « Ah ! répondit-il, qu'il est difficile de se défaire de ses préjugés, et qu'on a de peine à dépouiller l'homme entièrement, c'est pourtant ce à quoi il faut travailler de tout son pouvoir, en employant toutes les forces de sa raison ».

Un jour qu'il passait la mer dans un petit vaisseau ; des vents impétueux se levèrent tout à coup ; le vaisseau était en grand danger de périr ; tous ceux qui passaient avec lui étaient dans de grandes frayeurs : Pirrhon était très-tranquille au milieu de la tempête ; il leur montrait un petit cochon qui mangeait à côté d'eux aussi tranquillement que si le vaisseau eût été au port, et leur disait que les sages doivent imiter l'assurance de ce petit animal.

Pirrhon avait un ulcère : celui qui le pensait fut un jour obligé de lui faire les opérations les plus violentes ; il lui coupa et brûla les chairs : Pirrhon n'en fit paraître aucun signe indiquant la souffrance. Ce philosophe croyait que le plus haut degré de perfection, où l'on puisse parvenir dans ce monde, c'est de s'abstenir de décider. Ses disciples étaient tous d'accord sur ce qu'on ne connaît rien de certain ; les uns cherchaient la vérité avec l'espoir de la trouver, et les autres désespéraient de pouvoir jamais en venir à bout ; d'autres enfin, croyaient pouvoir affirmer une seule chose : c'était qu'ils ne connaissaient rien. Quelques-unes de ces

opinions étaient en usage avant Pirrhon ; mais, comme jusque-là, personne n'avait fait profession de douter de toutes choses. Ce philosophe a passé pour l'auteur et le chef de tous les sceptiques.

La raison pour laquelle il voulait qu'on suspendît son jugement, est que nous ne connaissons jamais les choses, que par le rapport qu'elles ont les unes avec les autres, et que nous ignorons ce qu'elles sont en elles-mêmes. « Les feuilles de saule, par exemple, paraissent
» douces aux chèvres et amères aux hommes ; la cigüe
» engraisse les cailles et fait mourir les hommes.
» Démophon, qui avait soin de la table d'Alexandre,
» brûlait à l'ombre, et gelait au soleil. Androsis,
» d'Argos traversait tous les sables de la Lybie sans
» avoir besoin de boire. Ce qui est juste dans un pays,
» est injuste dans l'autre ; de même que ce qui est
» vertu parmi certaines nations, est vice chez
» d'autres. Chez les Perses, les pères épousent leurs
» filles, et chez les Grecs, c'est un crime abo-
» minable. Chez les Messagètes, les femmes sont
» communes; d'autres nations ont horreur d'une telle
» coutume. Voler est un mérite chez les Ciliciens
» et les Grecs ; chez nous, on punit le vol. Aris-
» tippe a une certaine idée du plaisir ; Antistène
» en a une autre, et Epicure une différente de celles
» de l'un et de l'autre. Les uns croient à la Provi-
» dence, les autres la nient. Les Egyptiens enterrent
» leurs morts; les Indiens les brûlent, et les Péoniens
» les jettent dans des étangs. Ce qui paraît d'une
» certaine couleur au soleil, paraît d'une autre à la lune,
» et encore d'une autre le soir à la lumière. La gorge
» d'un pigeon paraît de plusieurs couleurs, selon les
» différents côtés dont on le regarde. Le vin, pris
» avec modération fortifie le cœur ; quand on en boit
» trop, il trouble les sens, et fait perdre l'esprit.

» Ce qui est à la droite de l'un, est à la gauche de
» l'autre. La Grèce, qui est orientale à l'égard de
» l'Italie, est occidentale à l'égard de la Perse. Ce qui
» est un miracle dans certains endroits, est une chose
» très-commune dans d'autres.

» La différence des organes et des sens a produit, sous
» Pirrhon, un autre sujet d'incertitude. Une pomme pa-
» raît pâle à la vue, douce au goût, agréable à l'odorat.
» Le même objet, vu dans un miroir, change selon
» que le miroir est disposé : donc, une chose n'est
» pas plus telle qu'elle paraît, qu'elle n'est telle autre.

» Les changements auxquels on est sujet par rapport
» à la santé, à la maladie, au sommeil, au réveil, à
» la joie, à la tristesse, à l'âge, aux différentes cir-
» constances physiques et morales, font paraître les
» choses selon qu'on est différemment disposé. On ne
» peut donc assurer dans aucun temps, qu'une chose
» soit telle que nous la voyons : nouvelle raison d'in-
» certitude. Le même homme est père à l'égard de cer-
» taines gens, et frère à l'égard d'autres personnes, etc. »
Enfin, la contrariété qui se rencontre dans chaque chose, faisait que Pirrhon et ses disciples ne définissaient jamais rien, parce qu'ils croyaient qu'il n'y a aucune chose dans le monde qui nous soit absolument connue par elle-même, sans que nous n'ayons besoin de la comparer, pour dire le rapport qu'elle a avec une autre chose. Comme ils ne connaissaient aucune vérité, ils bénissaient toutes sortes d'explications, disant que toute démonstration doit être fondée sur quelque chose de clair et d'évident, qui n'ait pas besoin de preuve : or, il n'y a rien dans le monde qui soit de cette nature, puisque, quand les choses nous sembleraient évidentes, nous serions toujours obligés de montrer la vérité de la raison qui fait que nous les croyons telles.

Comme Homère, Pirrhon comparait ordinairement les hommes à des feuilles d'arbres qui se succèdent perpétuellement les unes aux autres, et dont les nouvelles prennent la place des vieilles qui tombent. Ce philosophe vécut toujours très-considéré, et mourut l'an 220 avant J.-C., à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans.

Bion.

Bion étudia un certain temps dans l'Académie; mais cette école lui déplut ; il se moquait des statuts qu'on y observait, et en les raillant, il la quitta tout-à-fait, prit un manteau, une besace et un bâton, et embrassa la secte des cyniques. Cependant, comme il y avait encore dans cette dernière, quelque chose qui ne le contentait pas, il y mêla plusieurs des préceptes de Théodore, disciple et successeur d'Aristippe, de l'école des cyrénaïques. Enfin, il étudia en dernier lieu sous Théophraste, successeur d'Aristote.

Bion avait l'esprit fort subtil, et était très-bon logicien ; il excellait dans la poésie et la musique, et avait un génie particulier pour la géométrie. Il aimait la bonne chère, et menait une vie très-débauchée. Ce philosophe ne demeurait jamais longtemps dans un endroit ; il se promenait de ville en ville, et assistait à tous les festins, où son grand talent était de faire rire le monde Comme il était très-agréable, chacun se faisait un plaisir de l'avoir et de bien le régaler.

Bion apprit un jour que quelques-uns de ses

ennemis avaient fait des contes au roi Antigonus au
sujet de sa naissance ignominieuse, et n'en témoigna
aucun mécontentement. Antigonus envoya chercher
Bion, croyant l'embarrasser, et lui dit : « Apprends-
» moi quel est ton nom, ton pays, ton origine, et de
» quelle profession étaient tes parents. » Bion ne s'en
étonna point, et dit : « Mon père était un affranchi
» qui vendait du lard et du beurre salé : il était
» impossible de connaître s'il avait été beau ou laid,
» parce qu'il avait le visage tout défiguré des coups
» que son maître lui avait donnés. Il était Scythe de
» nation, et originaire des bords du Boristhènes : il
» avait fait connaissance avec ma mère dans un lieu
» infâme, où il l'avait rencontrée : c'était là qu'ils
» avaient célébré leur beau mariage ; enfin, je ne sais
» pas quel crime mon père commit, mais il fut vendu avec
» sa femme et ses enfants. Comme j'étais un beau
» jeune garçon, un orateur m'acheta, et me laissa tout
» son bien en mourant : je déchirai sur le champ son
» testament, et le jetai dans le feu ; ensuite je me
» retirai à Athènes pour m'appliquer à la philo-
» sophie. Vous connaissez à présent mon nom, mon
» pays, mon père et toute mon origine aussi bien
» que moi : voilà tout ce que j'ai pu en apprendre
» moi-même. Persée et Philonide n'ont plus qu'à en
» composer des histoires, pour vous donner du
» plaisir. »

Ce philosophe disait que le plus malheureux de
tous les hommes est celui qui souhaite avec passion
de devenir heureux pour mener une vie douce et
tranquille.

« Il disait que les femmes laides font mal au cœur,
» mais que les belles font mal à la tête ; que la vieil-
» lesse est le port des maux, où tous les malheureux
» se retirent en foule ; qu'on ne doit compter le nom-

» bre des années que par rapport à la gloire qu'on
» s'est acquise dans le monde; que la beauté est un
» bien étranger, qui ne dépend pas de nous, et que
» les richesses sont le nœud de toutes les grandes
» entreprises, puisque, sans cela, on ne peut rien
» faire quoiqu'on ait du talent. »

Il rencontra un jour un homme qui avait mangé tout son bien; il lui dit : « La terre a englouti Amphiaraus, mais toi, tu as englouti la terre. »

Un grand parleur, très-importun, lui dit qu'il désirait le prier de faire quelque chose : « Je ferai volontiers tout ce que tu voudras, répondit Bion, pourvu que tu m'envoies dire ce que tu souhaites, sans y venir toi-même, car je ne veux pas te voir. »

Un jour qu'il était dans un vaisseau avec plusieurs scélérats, le vaisseau fut pris par les corsaires; ces barbares se disaient les uns aux autres : « Ah! nous sommes perdus si on nous reconnaît, et moi, disait Bion, je suis perdu si on ne me reconnaît point. »

Quand il voyait passer un avare, il lui disait : « Tu ne possèdes pas ton bien ; c'est ton bien qui te possède ». Il ajoutait que les avares ont un si grand soin de leur bien, qu'ils craignent plus de s'en servir, que s'il appartenait à d'autres.

Bion croyait que l'un des plus grands maux est de ne pas pouvoir souffrir le mal;

Qu'on ne doit jamais reprocher la vieillesse à personne, puisque c'est un état auquel chacun désire parvenir;

Qu'il faut mieux donner de son bien, que de souhaiter celui d'autrui;

Que souvent la témérité n'est pas déplaisante à un jeune homme; mais que les vieillards ne doivent toujours consulter que la prudence.

Quand on a une fois fait des amis, il faut les garder

telle qu'ils sont dans la crainte qu'on ne s'aperçoive que nous faisons société avec les méchants, ou que nous rompions avec d'honnêtes gens.

Il croyait que la prudence est autant au-dessus des autres vertus, que la vue l'est à l'égard du reste des sens;

Que le chemin des enfers est bien facile, puisqu'on y va les yeux fermés;

Que ceux qui ne peuvent s'élever jusqu'à la philosophie, et qui s'attachent aux sciences humaines, sont comme les amants de Pénélope, qui n'avaient commerce qu'avec les servantes de la maison, faute d'avoir pu gagner la maîtresse.

Un jour, pendant qu'il était à Rhodes, ce philosophe remarqua que tous les Athéniens qui étaient dans cette île, ne s'appliquaient qu'à l'éloquence et à la déclamation, il commença à enseigner la philosophie. Quelqu'un voulut le blâmer de ce qu'il ne faisait pas comme les autres : « J'ai apporté du froment, répondit Bion, veux-tu que je vende de l'orge? » Il ajoutait, en parlant comme Acibiade, que, dans sa jeunesse, il avait débauché les maris d'avec leurs femmes; mais qu'étant parvenu à l'âge viril, il avait débauché les femmes d'avec leurs maris.

Pendant son séjour à Rhodes, Bion débaucha un grand nombre de jeunes gens pour s'appuyer de leur autorité. Après avoir mené une vie infâme, il tomba malade à Chalcis, où il languit pendant longtemps. Comme il était pauvre, et qu'il n'avait pas seulement de quoi payer des gens pour avoir soin de lui, le roi Antigonus lui envoya deux esclaves, et lui fit présent d'une chaise, afin qu'il pût s'asseoir de temps en temps et les suivre quand il voudrait.

On dit que Bion, pendant sa maladie de langueur, se repentit d'avoir méprisé les dieux, et eut recours

à eux pour le retirer de ce pitoyable état; il allait offrir les viandes des victimes, qui leur avaient été immolées : il confessa ses crimes, et eut la faiblesse d'implorer le secours d'une vieille sorcière à laquelle il s'abandonna en lui tendant les bras et le cou, afin qu'elle y attachât ses charmes. Ce philosophe tomba dans des superstitions extraordinaires; il orna sa porte de lauriers et fit tout au monde pour se conserver la vie; mais tous ces remèdes furent inutiles. Le pauvre Bion mourut à la fin, accablé de maux, provenant de ses débauches passées. Il commençait à fleurir vers l'année 276 avant J.-C.

Epicure.

Epicure était de la famille des Philaïdes. Il naquit à Athènes, dans le bourg de Gargette, 336 ans avant J.-C. Dès l'âge de 14 ans, il s'appliqua à la philosophie. Il étudia quelque temps à Samos, sous Pamphile, platonicien; mais comme il ne put jamais bien goûter sa doctrine, il se retira de son école, et ne prit plus d'autre maître. On dit qu'il enseigna la grammaire, mais qu'il ne tarda pas à s'en dégoûter. Epicure se plaisait beaucoup à lire les livres de Démocrite, dont il s'est servi utilement par la suite pour composer son système.

A l'âge de trente-deux ans il enseigna la philosophie à Métélin, et ensuite à Lampsaque. Cinq ans après, il revint à Athènes, où il institua une nouvelle

secte. Epicure acheta un beau jardin, qu'il cultivait lui-même, et y établit son école, où il menait une vie douce et agréable avec ses disciples qu'il instruisait en se promenant, en travaillant, et en leur faisant répéter par cœur les préceptes qu'il leur donnait. On venait de tous les pays de la Grèce pour avoir le plaisir de l'entendre, et de le considérer dans sa solitude.

Ce philosophe faisait profession d'une grande sincérité jointe à une grande candeur d'âme. Il était doux et affable avec tout le monde ; il avait une si grande tendresse pour ses parents et ses amis, qu'il était entièrement à eux, et leur donnait tout ce qu'il avait. Il recommandait à ses disciples d'avoir compassion de leurs esclaves, et traitait les siens avec une humanité surprenante.

Epicure ne vivait en tout temps que de pain et d'eau, de fruit et de légumes qui croissaient dans son jardin. Il disait quelquefois à ses gens : « Apportez-moi un peu de lait et de fromage, afin que je puisse faire meilleure chère quand je voudrai. » Voilà, dit Laërce, la vie de celui qu'on a voulu faire passer pour un voluptueux.

Cicéron, dans ses Tusculanes, s'écrie : « Ah ! qu'Epicure se contentait de peu ! »

Les disciples d'Epicure imitaient la frugalité et les autres vertus de leur maître ; ils ne vivaient que de légumes et de laitage. Quelques-uns buvaient un peu de vin, mais tous les autres ne buvaient jamais que de l'eau. Epicure ne voulait pas qu'ils fissent bourse commune, comme les disciples de Pythagore, parce qu'il disait : « C'est plutôt une marque de la défiance qu'on a les uns des autres, que d'une parfaite union. »

Il croyait qu'il n'y a rien de plus noble que de

s'appliquer à la philosophie ; que les jeunes gens ne peuvent commencer trop tôt à philosopher, et que les vieux ne doivent jamais s'en lasser, puisque le but qu'on s'y propose, est de vivre heureux, et c'est là que tout le monde doit tendre.

La félicité dont parlent certains philosophes, est une félicité naturelle, c'est-à-dire un état heureux auquel on peut parvenir en cette vie par les forces de la nature. Epicure l'a fait consister dans le plaisir, non pas dans le plaisir sensuel, mais dans la tranquillité d'esprit et la santé du corps. Il n'avait point d'autre idée du souverain bien, que de posséder ces deux choses en même temps. Croyant que la véritable sagesse n'est pas incompatible avec l'amour des plaisirs, parce que cet amour est, selon lui, un appétit tellement inné, que l'enfant qui vient de naître, et la bête brute, se portent par le seul instinct de la nature à la recherche du plaisir. Epicure démontra que la vertu est le moyen le plus puissant pour rendre la vie heureuse, parce qu'il n'y a rien de plus doux que de vivre sagement et selon les règles de l'honnêteté, de n'avoir rien à se reprocher, de ne se sentir atteint d'aucun crime, de ne nuire à personne, de faire du bien autant qu'il est possible, et de ne manquer jamais à aucun des devoirs de la vie. Il ne doit y avoir d'heureux que les honnêtes gens; selon lui, la vertu est inséparable de la vie agréable.

Il enseigna donc la sagesse sous le nom séduisant de la volupté, mais il ne faut pas oublier que la volupté d'Epicure est une joie pure qui naît de l'observation des lois, de celle des devoirs et de la tranquillité de l'âme. Toute sa morale se réduit à avoir le corps exempt de douleurs et l'âme exempte de trouble, c'est-à-dire à ne souffrir ni mal physique, ni mal moral, ce qui constitue la félicité de l'homme.

Ce philosophe ne pouvait se lasser de louer la sobriété et la continence, qui servent à tenir l'esprit tranquille, à conserver la santé du corps, et même à la réparer quand elle est une fois affaiblie. Il faut, disait-il, s'accoutumer à vivre de peu, c'est la plus grande richesse qu'on puisse jamais acquérir. Quelquefois les choses les plus communes font autant de plaisir lorsqu'on a faim, que les mets les plus délicieux. On se porte beaucoup mieux quand on vit simplement ; la tête n'est jamais embarrassée ; l'esprit est libre, et on a toujours l'agrément de pouvoir s'appliquer à connaître la vérité, et le sujet qui nous porte à prendre un parti plutôt que l'autre dans toutes nos actions. Les festins qu'on fait de temps en temps semblent beaucoup plus agréables, et on est bien mieux disposé à souffrir les revers de la fortune quand on sait se passer du peu que la nature demande, que lorsqu'on est accoutumé à vivre dans les délices et la magnificence. On ne saurait, ajoute-t-il, éviter avec trop de soin les débauches qui corrompent le corps et abrutissent l'esprit, et quoique tout plaisir soit un bien désirable par lui-même, on doit s'en éloigner lorsque les maux qui l'accompagnent surpassent la satisfaction qui nous en revient, de même qu'il est avantageux de souffrir un mal qui doit être récompensé par un bien beaucoup plus considérable que le mal qu'on est obligé de souffrir.

Contre l'opinion des cyrénaïques, qui croyaient que l'indolence était un plaisir perpétuel, et que les plaisirs de l'esprit étaient beaucoup plus sensibles que ceux du corps, il disait que le corps ne ressent que la douleur présente, au lieu que l'esprit sent les maux présents, passés et à venir.

« Epicure a dit que notre âme est corporelle ;
» qu'elle se meut avec notre corps ; qu'elle participe

» à toutes ses joies aussi bien qu'à ses infirmités ;
» qu'elle nous réveille en sursaut lorsque nous
» sommes bien endormis, et qu'enfin elle nous fait
» changer de couleur selon ses différents mouvements.
» Il assure qu'elle ne pourrait jamais avoir aucun
» rapport avec le corps si elle n'était pas corporelle.
» Selon lui, l'âme n'est rien autre chose qu'un
» tissu de matières fort subtiles, répandues par tout
» le corps dont elle fait l'une des parties, de même
» que le pied, la main ou la tête; d'où il conclut qu'à
» la mort elle périt, qu'elle se dissipe comme une
» vapeur, et qu'il ne lui reste aucun sentiment, pas
» même dans le corps. Par conséquent, la mort
» n'est pas à craindre, puisqu'elle n'est pas un mal ;
» car le bien et le mal consistent dans le sentiment,
» et la mort est une privation de tout sentiment.
» C'est donc une chose qui ne nous regarde en
» aucune façon, puisque nous n'avons jamais rien de
» commun avec elle, et que pendant que nous sommes
» elle n'est point, et que dès qu'elle est, nous ne
» sommes plus. A la vérité quand on se trouve au
» monde, il est fort naturel d'y vouloir demeurer tant
» que le plaisir nous y attache, mais qu'on ne doit
» pas avoir plus de peines à en sortir, qu'on n'en a
» ordinairement à quitter la table après avoir bien
» mangé.

» Il disait que très-peu de gens savent tirer parti
» de la vie ; que tout le monde méprise l'état présent,
» parce que chacun se propose de vivre plus heureux
» dans la suite : mais qu'on est surpris par la mort
» avant d'avoir pu exécuter ses projets.... c'est
» ce qui rend la vie des hommes si malheureuse.
» Rien n'est donc plus à propos que de bien jouir
» du temps présent sans compter sur l'avenir. Il
» ne faut pas estimer le bonheur de la vie par le

» nombre d'années que nous restons sur la terre,
» mais seulement par les plaisirs que nous y goûtons.
» Une vie courte et agréable, disait-il, est beaucoup
» plus à souhaiter qu'une vie longue et ennuyeuse.
» C'est la délicatesse qu'on cherche dans les bons
» repas, et non pas une grande abondance de mets
» mal préparés ; si nous pensons après la mort
» être privés de tous les avantages de la vie, il faut
» aussi s'imaginer que nous n'aurons plus jamais le
» désir de les posséder, pas plus que nous l'avions
» avant de naître.

» C'est donc une grande faiblesse d'avoir peur de
» tout ce qu'on dit des enfers. Les peines de Tan-
» tale, de Sysiphe, et des Danaïdes sont des
» fables inventées à plaisir pour faire connaître les
» troubles et les passions dont les hommes sont tour-
» mentés dans ce monde. On doit se débarrasser de
» toutes ces frayeurs qui ne servent qu'à troubler
» le repos et la douceur de la vie.

» Il fait consister la liberté dans une entière indiffé-
» rence ; il rejette le destin, et dit que l'art de deviner
» est une chose frivole ; qu'il est impossible à aucun
» être de connaître les choses futures, lorsqu'elles
» dépendent du caprice des hommes, et qu'elles n'ont
» pas de causes nécessaires. »

Epicure a toujours bien parlé de la divinité. Il voulait qu'on eût pour elle des sentiments très-élevés. Il défendait expressément qu'on lui attribuât aucune chose indigne de l'immortalité et de la souveraine béatitude. L'impie, disait-il, n'est pas celui qui rejette les dieux qu'adore le peuple, mais celui qui attribue aux dieux toutes les impertinences du peuple.

Il a conçu que la divinité mérite nos adorations par l'excellence de sa nature, et que nous devons les lui rendre par cette seule considération et non par la

crainte d'aucun châtiment, ni en vue d'aucun intérêt. Il a blâmé les superstitions avec lesquelles on abuse le peuple, et qui servent ordinairement de prétexte aux plus grands crimes.

La religion dans laquelle il était né n'exemptait les dieux d'aucune des faiblesses humaines. Quant à lui, il les considérait comme des êtres bienheureux qui demeurent dans des lieux agréables, où on ne connaît ni vent, ni pluie, ni neige, et où ils sont toujours environnés d'un air serein, à l'éclat d'une brillante lumière, et perpétuellement occupés à jouir de leur félicité.

Il éloignait d'eux tout ce qui nous embarrasse. Il les a crus indépendants de nous dans leur bonheur, et incapables d'être touchés ni de nos bonnes, ni de nos mauvaises actions. Il croyait que s'ils prenaient soin des hommes, où s'ils se mêlaient du gouvernement du monde, cela troublerait leur félicité.

» Epicure conclut de là que les invocations, les prières » et les sacrifices sont entièrement inutiles; qu'il n'y » a aucun mérite à recourir aux dieux, ni à se pros- » terner devant leurs autels dans tous les accidents » qui nous arrivent; mais qu'il faut regarder toutes » choses d'un air tranquille et sans s'en étonner.

» Il ajoute que ce n'est pas la raison qui a donné » aux hommes l'idée des dieux, et que la crainte que » tous les hommes ont de ces êtres tranquilles, ne » prévient souvent qu'en rêvant, on s'imagine voir » des fantômes d'une grandeur prodigieuse. Il semble » que ces spectres nous menacent avec une hauteur » et une fierté convenable à leur mine majestueuse; » on leur voit faire des choses surprenantes, et comme » ces fantômes reviennent dans tous les temps, un » grand nombre de leurs effets merveilleux nous parais- » sent inconnus. Lorsque les gens peu éclairés

» considèrent le soleil, la lune, les étoiles et leurs
» mouvements si réguliers, ils s'imaginent aussitôt
» que ces spectres nocturnes sont des êtres éternels
» et tout puissants. Ils les placent au milieu du fir-
» mament, d'où ils voient venir le tonnerre, les
» éclairs, la grêle, la pluie et la neige : ils les font
» présider à la conduite de cette admirable machine
» du monde, et leur attribuent généralement tous les
» effets dont les causes leur sont inconnues. Ce phi-
» losophe prétend que c'est de là qu'est venue cette
» grande quantité d'autels, et il croit que le culte
» qu'on rend aux dieux n'a point d'autre origine
» que ces fausses terreurs. «

» Pour ce qui est de ces lieux enchantés où les
» dieux demeurent, Lucrèce, dans le sentiment
» d'Epicure, dit : qu'il ne faut pas s'imaginer qu'ils
» aient aucune relation avec les palais que nous con-
» naissons en ce monde, que les dieux sont d'une
» matière si subtile, qu'ils ne peuvent tomber sous
» aucun de nos sens, qu'à peine même pouvons-nous
» les apercevoir des yeux et de l'esprit. Il faut de toute
» nécessité, que ces lieux-là soient proportionnés à la
» subtilité de la nature de ces êtres qui les habitent.
» Tous les philosophes conviennent que, d'après le
» cours ordinaire de la nature, rien ne se fait de rien,
» et qu'aucune chose ne se réduit à rien ; l'expérience
» nous apprend que les corps se forment récipro-
» quement de leurs propres débris, et qu'ils ont un
» sujet commun qu'on appelle matière première. «

» Il y a plusieurs opinions pour expliquer cette
» matière première. Epicure croit que ce sont des
» atomes, c'est-à-dire des corpuscules inséparables,
» dont toutes les choses sont composées. Outre ces
» atomes, il admet encore un autre principe qui est
» le vide : mais il ne le considère pas comme un principe

» de composition des corps ; il ne l'admet uniquement
» que pour le mouvement, parce que, dit-il, s'il n'y
» avait pas de petits vides répandus par toute la nature,
» rien n'aurait jamais pu se mouvoir ; toute la masse
» de la matière serait restée perpétuellement jointe
» ensemble comme un roc, et par conséquent il ne
» se serait jamais fait aucune production.

» Il prétend que ces atomes ont été de toute éternité ;
» que le nombre de leurs figures, quoique finie, est
» incompréhensible : que sous chaque figure diffé-
» rente, il y a une infinité d'atomes. Il a cru que
» leur propre poids est la cause de leur mouvement ;
» qu'en s'entrechoquant, ils s'accrochent souvent ;
» et que la matière dont ils s'arrangent, produit
» les différents effets que nous voyons dans la nature ;
» sans qu'aucun de ces effets soit redevable de son
» être à d'autres puissances qu'au hasard, qui a fait
» rencontrer ensemble une certaine quantité d'a-
» tomes de telle ou telle figure. Il comparait ces
» atomes aux lettres de l'alphabet qui forment des
» mots différents, selon la manière dont elles sont
» arrangées ; comme par exemple, *estre* et *reste*,
» qui sont deux mots bien différents, quoique composés
» des mêmes lettres. Ainsi les atomes qui composent
» certains corps lorsqu'ils sont arrangés d'une certaine
» manière, composent un tout différent lorsqu'ils sont
» arrangés d'une autre façon. Cependant, selon lui,
» toutes les formes d'atomes ne sont pas propres à
» entrer indistinctement dans la composition de tous
» les corps. Par exemple, il y a grande appa-
» rence que ceux qui composent un peloton de laine,
» ne sont pas tous propres à composer un diamant ; de
» même que nous voyons souvent des mots qui n'ont
» aucune lettre commune.

» Il croit que ces petits corps sont dans un per-

» pétuel mouvement, ce qui fait que les choses
» de la nature ne restent jamais dans le même
» état; les unes diminuent et les autres augmen-
» tent des débris de celles qui diminuent; les unes
» vieillissent, et les autres prennent tous les jours
» de nouvelles forces. Par conséquent, chaque être
» n'a qu'un temps dans le monde; car à mesure
» que chaque chose se corrompt, les atomes qui s'en
» détachent se joignent à d'autres, et forment un corps
» tout différent de celui dont ils viennent d'être dé-
» tachés. Ce qui fait que rien ne périt jamais, quoi-
» que tout n'ait qu'un temps, et que chaque chose
» semble disparaître à la fin, comme si elle était en-
» tièrement anéantie. »

Epicure s'est imaginé qu'il y a eu un temps où tous les atomes étaient séparés, et que par leur concours fortuit, ils ont composé une infinité de mondes, dont chacun périt au bout d'un certain temps, soit par le feu, comme si le soleil s'approchait assez près de la terre pour la brûler, soit par quelque grande et horrible secousse, qui en un moment bouleverse toutes choses, et ruine la machine du monde. Enfin, il y a plusieurs manières dont chaque monde peut périr; mais de ces débris, il s'en compose un autre, qui commence aussitôt à produire de nouveaux animaux. Il lui semble même que celui que nous habitons n'est qu'un tas de ruines produit par quelque grand et terrible cataclysme: témoin ces gouffres horribles de la mer, ces longues chaînes de montagnes d'une hauteur prodigieuse, ces longues et larges couches de rochers, dont les uns sont situés de travers, les autres de bas en haut, ou de biais; témoin cette grande inégalité au-dedans de la terre, tous ces fleuves souterrains, tous ces lacs, toutes ces cavernes; témoin enfin cette autre grande inégalité

de la surface de la terre qui se trouve entrecoupée de mers, de lacs, de détroits, d'îles et de montagnes.

« Ce philosophe a dit que l'univers est infini ; que ce grand » tout n'a ni milieu, ni extrémités, et qu'après toute » l'étendue que l'on suppose au monde entier, il » reste encore un espace infini à parcourir sans que » jamais on en puisse trouver la fin.

» Il a dit encore, qu'il faut être fou pour croire que les » dieux aient fait le monde pour l'amour des hommes ; » qu'il n'y a aucune apparence qu'après avoir resté si » longtemps tranquilles, ils se fussent avisés de » changer leur première manière de vie, pour en » prendre une différente, et que d'ailleurs il est bien » facile de juger par tous ces défauts que ce n'est » point un ouvrage des dieux. »

Il a cru que la terre a produit les hommes et tous les autres animaux, comme elle produit encore aujourd'hui des rats, des taupes, des vers et toutes sortes d'insectes. « Il dit qu'à son commen» cement, lorsqu'elle était encore toute nouvelle, elle » était grasse et nitreuse, que le soleil l'ayant peu à » peu échauffée, elle se couvrit d'herbes et d'ar» brisseaux ; qu'un grand nombre de petites tumeurs » commencèrent peu à peu à s'élever sur sa superficie, » comme des champignons. Après un certain temps, » lorsque chaque tumeur était venue en maturité, » la peau de dessus se rompait, et il en sortait » aussitôt un petit animal, qui se retirait peu à » peu du lieu humide d'où il venait de naître, et qui » commençait à respirer. La terre laissait couler dans » ces endroits-là des ruisseaux de lait pour leur » nourriture. »

» Parmi ce grand nombre d'animaux de toutes » sortes, il s'en trouva beaucoup de monstrueux ; les » uns sans pieds, les autres sans têtes, d'autres sans

» bouche ; d'autres avaient les membres collés au » tronc du corps, de sorte qu'il y en eut beaucoup » de monstrueux qui ont péri faute de pouvoir se » nourrir, ou de multiplier leur espèce par l'u- » nion des deux sexes. Enfin, il ne resta sur la » terre que ceux qui se trouvèrent bien disposés, et » ce sont ces espèces que nous avons encore aujour- » d'hui avec quelques changements dans les formes.

» Dans ce premier commencement du monde, le » froid, la chaleur et les vents n'étaient pas aussi » violents qu'ils le sont aujourd'hui ; toutes ces choses » étaient dans leur nouveauté. Ces hommes sortis de » terre étaient beaucoup plus robustes que nous ne le » sommes, ils avaient le corps tout couvert d'un poil » hérissé comme celui des sangliers ; ni la mauvaise » nourriture, ni l'inclémence des saisons ne les in- » commodaient : ne connaissant point encore l'usage des » habits ; ils se couchaient nus par terre dans tous les » endroits où la nuit les surprenait, se cachant » sous de petits arbrisseaux pour se garantir de la pluie. » Comme ils n'avaient encore aucune société, chacun » ne songeait qu'à soi, et ne travaillait qu'à se » procurer ses commodités particulières. La terre » ayant produit de grandes forêts, dont les arbres » croissaient tous les jours, les hommes commen- » cèrent à vivre de glands, de fruits et de pommes » sauvages. Comme ils avaient souvent des démêlés avec » les sangliers et les lions, ils se mirent plusieurs » ensemble pour se garantir de ces bêtes féroces. » Ils bâtirent de petites cabanes, se mirent à » chasser, et trouvèrent le moyen de se faire des » habits avec la peau des animaux qu'ils avaient » tués. Chacun choisit sa femme et vécut en parti- » culier avec elle ; il en vint des enfants qui adou- » cirent par leurs caresses l'humeur farouche de leurs

» pères. Voilà le commencement de toutes les sociétés.
» Ensuite les hommes lièrent amitié avec leurs voisins et cessèrent de se nuire les uns aux autres.
» D'abord ils montraient du bout du doigt les choses
» dont ils avaient besoin; ils inventèrent ensuite,
» pour leur commodité, certains noms qu'ils donnèrent au hasard à chaque chose, et en composèrent
» un jargon dont ils se servirent pour se communiquer leurs pensées.

» Le soleil leur avait fait connaître l'usage du feu
» avant qu'ils en eussent fait la découverte, c'était
» à l'ardeur des rayons de cet astre qu'ils faisaient
» d'abord rôtir les viandes qu'ils rapportaient de la
» chasse. Un jour un éclair tomba sur quelque
» chose de combustible comme des herbes sèches,
» qu'il embrâsa tout d'un coup. Aussitôt les hommes qui connaissaient déjà l'utilité du feu, au lieu
» de l'éteindre, ne songèrent qu'à le conserver, chacun en emporta dans sa cabane et s'en servit pour
» faire cuire ce qu'il avait envie de manger.

» On bâtit ensuite des villes et on commença à
» partager les terres, mais inégalement; les gens
» qui se trouvèrent avoir le plus de forces ou d'adresse, eurent les meilleures parts. Ils s'érigèrent
» en rois, contraignirent les autres hommes à leur
» obéir, et firent bâtir des citadelles pour éviter les
» surprises de leurs voisins.

» Dans ce temps-là, les hommes n'avaient pas d'autres défenses que les mains, les ongles, les
» dents, des pierres ou des bâtons; c'étaient là les
» armes dont ils se servaient pour vider leurs différends. Après avoir brûlé quelques forêts, ils aperçurent du métal qui coulait par des veines de terre
» dans de petites fosses où il se figeait. L'éclat de ce
» métal leur causa de l'admiration; ils conçurent de

» ce qu'ils voyaient couler, que, par le moyen du
» feu, ils en feraient tout ce qu'ils voudraient, ils
» ne songèrent d'abord qu'à en faire des armes; c'est
» pour ce sujet qu'ils estimaient bien plus l'airain
» que l'or, parce que les armes d'or étaient beaucoup
» moins tranchantes que celles d'airain. Ensuite ils
» en firent des brides pour les chevaux, des socs de
» charrue pour labourer la terre, et enfin toutes les
» choses dont ils se trouvèrent avoir besoin par la
» suite.

» Avant l'invention du fer, on faisait les habits de
» différentes choses qu'on nouait ensemble; mais dès
» qu'on sut accommoder de métal à toutes sortes
» d'usages, on trouva le moyen de faire des étoffes
» de laine et de fil pour la commodité des hommes.
» Pour ce qui est d'ensemencer les terres, c'est la
» nature même qui en a enseigné l'usage. Les hommes
» dès le commencement du monde remarquèrent que
» les glands qui tombaient des chênes produisaient
» des arbres semblables aux mêmes chênes. Ils ob-
» servèrent la même chose à l'égard de toutes les autres
» plantes; chacun commença aussitôt à semer de la
» graine des choses dont il pouvait avoir besoin, et,
» comme ils voyaient que tout venait beaucoup mieux
» quand la terre était bien cultivée, chacun com-
» mença à s'appliquer particulièrement à l'agricul-
» ture.

» La force et l'adresse avaient toujours prévalu
» jusqu'à ce temps-là; mais dès que l'or vint à la
» mode, et que tout le monde se fut laissé surpren-
» dre par la splendeur de ce métal, chacun ne son-
» gea qu'à en faire provision. Le peuple abandonna
» aisément le parti des premiers rois qui n'avaient
» pas d'autre mérite que leur force et leur adresse;
» chacun s'attacha aux riches. Les rois furent mas-

» sacrés, et le gouvernement de chaque pays devint po-
» pulaire. On établit des lois, on choisit des magistrats
» pour les faire observer et pour avoir soin des affaires
» publiques. A mesure que ces premiers peuples
» perdaient de leur férocité, la bonne société aug-
» mentait. Ils commencèrent à faire des festins les
» uns chez les autres, et après avoir bien mangé, ils
» se réjouissaient à entendre le chant des oiseaux ;
» ils s'efforçaient de les imiter et composaient des
» chansons sur les airs qu'ils avaient appris.

» Les vents, qui faisaient un agréable murmure
» en traversant les roseaux, leur donnèrent occasion
» d'inventer les flûtes. L'admiration qu'ils eurent
» pour les choses célestes, les porta à s'appliquer à
» l'astronomie.

» L'avarice se mêla à leurs mœurs. Ils se firent
» la guerre les uns aux autres pour s'entre-déposséder
» der de leurs biens. Cela fit naître des poètes pour
» écrire les belles actions, et des peintres pour les
» représenter. La tranquillité et le grand loisir dont
» ils jouirent par la suite, leur donnèrent moyen de
» s'occuper à perfectionner les arts que la nécessité
» leur avait fait trouver, et même à en inventer de
» nouveaux pour les commodités de la vie. »

Sur ce qu'on peut objecter que la terre ne produit point aujourd'hui d'hommes, de lions ni de chiens, Epicure répond : « Que la fécondité de la terre est
» épuisée ; qu'une femme avancée en âge, ne fait plus
» d'enfants ; qu'une bonne terre, qu'on n'a jamais culti-
» vée, rapporte beaucoup plus les premières années
» qu'on la cultive que par la suite ; qu'enfin, lorsqu'on
» arrache une forêt, le fond de la terre ne produit plus
» d'arbres pareils à ceux qu'on a déracinés ; il en produit
» seulement d'autres qui dégénèrent, comme de pe-
» tits sauvageons, des épines ou des ronces, et que

» peut-être il y a encore à présent des lapins, des
» lièvres, des renards, des sangliers et d'autres ani-
» maux parfaits qui naissent de la terre. Mais parce
» que cela arrive dans des lieux retirés, qui nous
» sont inconnu, nous n'y croyons pas; de même
» que si nous n'avions jamais vu d'autres rats
» que ceux qui naissent des rats, nous ne croirions
» pas qu'il y en eût qui naquissent de la terre. »

Beaucoup de philosophes se sont divisés touchant la règle que nous possédons pour connaître la vérité.
« Epicure dit qu'il n'y a pas de plus grande certitude
» que celle qui nous vient des sens; que nous ne
» connaissons rien positivement que par leur rap-
» port, et que nous n'avons pas d'autres marques
» pour distinguer le vrai d'avec le faux. «

» Pour ce qui concerne l'entendement, il dit qu'au
» commencement il n'a aucune idée de s'être trouvé
» comme une table rase; que lorsque les organes
» corporels sont formés, les connaissances viennent
» peu à peu par l'entremise des sens. L'homme
» peut penser aux choses absentes, mais il peut
» se tromper en prenant pour présent ce qui est
» absent, ou même ce qui n'est pas du tout; et
» au contraire, nos sens n'aperçoivent que des
» objets actuellement présents, et par conséquent,
» ils ne peuvent jamais se tromper quant à l'exis-
» tence de l'objet. C'est pourquoi, dit-il, c'est
» être fou que de ne pas exiger en ce cas-là, le rap-
» port des sens pour avoir recours à des raisons. »

Les philosophes expliquent la vision de différentes manières. « Epicure a cru qu'il se détache perpé-
» tuellement de tous les corps une grande quantité
» de petites superficies semblables aux mêmes corps;
» que ces petites superficies remplissent l'air, et que
» c'est par leur moyen que nous apercevons les ob-
» jets extérieurs.

» Il dit que l'odeur, la chaleur, les sons, la lumière et les autres qualités sensibles, ne sont pas de simples perceptions de l'âme. Il a cru que toutes ces choses sont réellement hors de nous de la même manière qu'elles nous apparaissent, et qu'une certaine quantité de matière figurée et mue d'une certaine façon, est réellement odeur, son, chaleur, » lumière, indépendamment de toutes sortes d'animaux. Par exemple, que les petites particules qui se détachent perpétuellement des fleurs d'un parterre, remplissent l'air tout autour d'une odeur agréable et semblable à ce qu'un homme sentirait s'il se promenait dans ce parterre; que, lorsqu'on sonne une cloche, l'air des environs est rempli de » tintements aigus semblables aux sons que nous entendons; et que dès que le soleil commence à paraître, il y a dans l'air quelque chose de brillant et semblable à la lumière que nous apercevons; qu'enfin lorsque la même chose paraît différemment à deux animaux différents, cela vient de ce que la configuration intérieure de ces animaux est différente. Par exemple, si la feuille de saule paraît amère à un homme et douce à une chèvre, c'est que l'homme et la chèvre ne sont pas faits au dedans l'un comme l'autre. C'est cette même raison qui fait que la cigue empoisonne les hommes et engraisse les cailles. »

Les stoïciens qui faisaient profession d'une vertu fort austère, mais qui, dans le fond, étaient pleins de vanité, furent extrêmement jaloux du grand nombre d'amis et de disciples qui s'attachaient à Epicure, dont la doctrine était fort différente de celle qu'ils enseignaient. Ils firent tout ce qu'ils purent pour le décrier; ils semèrent même dans leurs livres plusieurs sortes de calomnies contre lui. C'est ce qui a été cause

que ceux qui sont venus depuis, et qui n'ont connu Epicure que par la morale des Stoïciens, s'y sont laissés surprendre, et ont pris pour un débauché un homme d'une continence exemplaire, dont les mœurs ont toujours été très-réglées.

Saint Grégoire rend un témoignage éclatant de la chasteté de ce philosophe. « Epicure, dit ce Père de » l'Eglise, a dit que le plaisir est la fin où tendent » tous les hommes : mais, pour qu'on ne crût pas que » ce fût le plaisir sensuel, il vécut toujours très-chaste » et très-réglé, confirmant sa doctrine par ses mœurs. »

Epicure ne voulut jamais se mêler du gouvernement de la république ; il préféra toujours son repos et la vie tranquille à l'embarras des affaires. Les statues que les Athéniens lui érigèrent publiquement, témoignent bien de l'estime distinguée qu'ils avaient pour ce philosophe. Tous ceux qui se sont attachés à lui, ne l'ont jamais quitté, à la réserve de Métrodorus qui le changea pour étudier à l'Académie sous Carnéade, mais il n'y resta que six mois ; il revint aussitôt près d'Epicure, et demeura avec lui jusqu'à sa mort, qui arriva quelque temps avant celle de ce philosophe. L'école d'Epicure est demeurée perpétuellement dans une égale splendeur, et même dans les temps où toutes les autres étaient presque abandonnées.

A l'âge de soixante-douze ans il tomba malade à Athènes, où il n'avait point discontinué d'enseigner ; son mal était une rétention d'urine qui lui causait des douleurs épouvantables ; il supportait ses souffrances fort tranquillement. Quand il se sentit approcher de sa fin, il affranchit une partie de ses esclaves, disposa de son bien en leur faveur, ordonna qu'on fêtât, tous les ans, sa naissance et celle de ses parents. Il donna son jardin et ses livres, à Hermacus, qui lui succéda, à la condition qu'ils passeraient suc-

cessivement à tous ceux qui occuperaient sa place avant de mourir. Enfin il écrivit à Idoménée en ces termes :

» Me voilà, grâce aux dieux, à l'heureux et dernier » jour de ma vie ; je suis si tourmenté par la violence » de mon mal qui me ronge la vessie et les intestins, » qu'on ne saurait rien imaginer de plus cruel : » cependant, au milieu de mes douleurs, je sens une » grande consolation, lorsque je repasse dans mon » esprit tous les bons raisonnements dont j'ai enrichi » la philosophie. Je vous prie par l'attachement que » vous avez toujours fait paraître pour moi et pour ma » doctrine, d'avoir soin des enfants de Métrodorus. »

Quatorze jours après le commencement de cette maladie, Epicure se mit dans un bain chaud qu'il s'était fait préparer ; dès qu'il y fut entré, il demanda un verre de vin pur, le but et expira en priant ses amis et ses disciples qui étaient présents de se souvenir de lui et des préceptes qu'il leur avait donnés. Cette mort l'atteignit dans sa soixante-quinzième année, l'an 261 avant Jésus-Christ.

Tous les Athéniens en témoignèrent un grand regret. Gassendi a recueilli avec soin tout ce qui concerne la vie, la doctrine et les écrits de ce philosophe.

Nota. — Epicure, aussi grand génie qu'homme respectable par ses mœurs, qui a mérité que Gassendi prît sa défense. Après lui, Lucrèce força la langue latine à exprimer les idées philosophiques (ce qui attira l'admiration de Rome), à les faire exprimer en vers. Epicure et Lucrèce, admirent les atomes et le vide : Gassendi soutint cette doctrine, et Newton la démontra. En vain un reste de cartésianisme combattait pour le plein, Leibnitz, qui avait d'abord adopté le système d'Epicure, de Lucrèce, de Gassendi et de Newton, changea d'avis quand il fut brouillé avec Newton, son

maître : le plein est aujourd'hui regardé comme une chimère. Boileau, qui était un homme de très-grand sens, a dit avec beaucoup de raison (épître V) :

Que Rohault vainement sèche pour concevoir,
Comment, tout étant plein, tout a pu se mouvoir.

Le vide est donc reconnu : on regarde les corps les plus durs comme des cribles ; et ils sont tels en effet. On admet des atomes, des principes insécables et inaltérables, qui constituent l'immutabilité des éléments et des espèces, qui font que le feu est toujours feu, soit qu'on l'aperçoive, soit qu'on ne l'aperçoive pas ; que l'eau est toujours eau, la terre toujours terre, et que les germes imperceptibles qui forment l'homme, ne forment point un oiseau.

Sans les éléments d'une nature immuable, il est à croire que l'univers ne serait qu'un chaos : et en cela Epicure et Lucrèce paraissent de vrais philosophes.

Leurs intermondes, qu'on a tant tournés en ridicule, ne sont autre chose que l'espace non résistant dans lequel Newton a démontré que les planètes parcourent leurs orbites dans des temps proportionnels à leurs aires : ainsi, ce n'étaient pas les intermondes de ces philosophes qui étaient ridicules, ce furent leurs adversaires.

Zénon.

—

Zénon, chef de la secte des Stoïciens, naquit à Citium, dans l'île de Chypre, 358 ans avant J.-C. Avant que de se déterminer à faire quelque chose, il

alla consulter l'oracle, afin de savoir ce qu'il devait faire pour vivre heureux. L'oracle lui répondit qu'il deviendrait de la même couleur que les morts. Zénon crut que ce Dieu voulait lui dire de s'attacher à lire les livres des anciens; il prit la chose fort sérieusement, et commença à s'appliquer avec soin, à suivre les conseils de l'oracle.

Un jour, comme il revenait d'acheter de la pourpre en Phénicie, il fit naufrage au port du Pyrée; cette perte l'attrista; il revint à Athènes, entra chez un libraire, et se mit à lire le second livre de Xénophon pour se consoler. Le plaisir que cette lecture lui causa, lui fit oublier son chagrin. Il demanda au libraire où demeuraient ces sortes de gens dont parlait Xénophon dans son livre. Cratès le Cynique passait dans le même moment, le libraire le montra du bout du doigt au philosophe, et lui dit : suivez cet homme. Zénon, qui était alors âgé de trente ans, suivit Cratès, et commença dès ce jour à être son disciple. Mais, comme il avait beaucoup de pudeur et de retenue, il ne pouvait pas s'accoutumer aux manières effrontées des cyniques. Cratès s'aperçut que cela lui faisait de la peine. Pour le guérir de sa faiblesse, il lui donna un jour une marmite pleine de lentilles à porter, et lui ordonna de traverser le bourg de Céramique. Zénon, qui rougissait de honte, se cachait dans la crainte d'être vu. Cratès s'approcha de lui, et donna un si grand coup de bâton sur la marmite qu'il la cassa en plusieurs morceaux; toutes les lentilles lui coulaient le long des cuisses et des jambes. « Comment petit fripon, lui dit Cratès, pourquoi t'enfuis-tu, puisque tu n'as pas de mal ? »

La philosophie plaisait tellement à Zénon qu'il remerciait souvent les dieux d'avoir englouti tout son bien dans la mer. « Ah ! disait-il, que les vents qui m'ont fait faire naufrage m'étaient favorables. »

Ce philosophe étudia plus de dix ans sous Cratès, sans pouvoir s'accoutumer à l'impudence des cyniques. A la fin, quand il voulut le quitter pour aller à Mégare, sous Stilpon, Cratès le retint par son manteau, et le força à rester. « O Cratès! lui dit Zénon, on ne doit retenir un philosophe que par les oreilles; persuadez-moi par de bonnes raisons que votre doctrine est meilleure que celle de Stilpon. Quand vous m'enfermeriez, mon corps serait bien à la vérité chez vous, mais mon esprit serait perpétuellement chez Stilpon. »

Zénon passa dix autres années chez Stilpon, Xénocrate et Polémon; ensuite il fonda la secte des Stoïciens. Sa réputation ne tarda pas à se répandre par toute la Grèce. Il devint en peu de temps le plus distingué de tous les philosophes du pays. Beaucoup de gens venaient de divers endroits pour être ses disciples. Comme il enseignait ordinairement sous une galerie, ses sectateurs furent appelés Stoïciens.

Les Athéniens l'honoraient tellement, qu'ils l'avaient fait le dépositaire des clefs de leur ville. Ils lui érigèrent une statue, et lui firent présent d'une couronne d'or. Le roi Antigone ne pouvait se lasser de l'admirer. Il ne venait jamais à Athènes, sans aller écouter ses leçons; souvent même il mangeait chez Zénon, ou bien il le menait souper avec lui chez Aristocle le joueur de harpe. Mais Zénon évita, dans la suite, les festins et les assemblées, dans la crainte de se rendre trop familier avec Antigone qui désirait l'attirer auprès de lui. Après avoir remercié ce monarque, il envoya à sa place Perseus et Philonide, et lui fit dire qu'il éprouvait une grande joie de la forte inclination qu'il avait pour les sciences; que rien n'était plus propre à le détourner des plaisirs sensuels, et à lui faire embrasser la vertu que l'amour de la philosophie. « Si ma vieillesse et ma santé ne m'empê-

» traient de sortir, disait-il, je ne manquerais pas de » me rendre auprès de vous : mais puisque cela ne se » peut, je vous envoie deux de mes amis qui me valent » bien quant à l'esprit et à la doctrine, et qui sont » beaucoup plus robustes que moi. Si vous conversez » sérieusement avec eux, et que vous suiviez leurs » préceptes, vous verrez qu'il ne vous manquera rien » de ce qui donne le souverain bonheur. »

Zénon évitait la foule quand il marchait dans les rues. Il ne se faisait jamais accompagner que par deux ou trois personnes au plus. Lorsqu'il y en avait d'autres à le suivre malgré lui, il leur donnait de l'argent pour les faire se retirer.

Quand il se voyait pressé par la foule dans la galerie où il enseignait, il montrait à ceux qui l'embarrassaient, les poutres qui étaient au-dessus de son école, et leur disait : « Tenez, voyez ces pièces de bois, elles n'y ont pas toujours été : elles étaient autrefois au milieu de cette place comme vous : mais comme elles embarrassaient, et qu'elles étaient plus utiles ailleurs, on les a ôtées et mises où vous les voyez : retirez-vous donc en arrière, et ne m'embarrassez pas davantage. »

Zénon était très-grand, grêle, et avait la peau si noire, que quelques-uns l'appelaient le *Palmier d'Egypte*. Il avait la tête penchée sur l'une des épaules; ses jambes étaient grosses et malsaines; il s'habillait toujours d'une étoffe très-légère et du plus bas prix qu'il pouvait trouver; il vivait en tout temps d'un peu de pain, de figues, de miel et de vin doux, sans jamais rien manger de cuit. Ce philosophe était d'une si grande continence, que quand on veut aujourd'hui louer quelqu'un, on dit : il est plus chaste que Zénon. Cependant il eut des relations avec une petite servante : il jouit une ou deux

fois d'elle pour n'avoir pas la réputation de haïr les femmes, ce qui prouve que la vertu des païens n'était pas ferme. Ce philosophe avait la démarche grave, l'esprit vif, l'humeur sévère. En parlant, il ridait son front et tordait la bouche; quelquefois, dans ses parties de plaisirs il était fort gai, et réjouissait toute la société. Quand on lui demandait la raison d'un si grand changement, il répondait : « Les lupins sont naturellement amers, mais quand on les a laissés tremper dans l'eau ils s'adoucissent. » Zénon affectait une très-grande austérité; sa manière de vivre tenait davantage d'une simplicité exemplaire, que d'une véritable frugalité; en dehors de l'effronterie dont il était fort éloigné, il avait beaucoup de la morale des cyniques ; c'est ce qui a fait que Juvénal a dit : que les Stoïciens et les Cyniques ne différaient entre eux que par leurs habits; mais que leur doctrine était la même.

Il était fort concis dans tous ses discours. Quand on lui en demandait la raison, il disait : « Que les syllabes dont se servent les sages doivent être brèves. » Quand il voulait faire une réprimande à quelqu'un, il n'y employait jamais que très-peu de paroles, et toujours indirectement. Il rencontra un jour dans un festin un homme fort gourmand, qui faisait mourir de faim tous ceux qui mangeaient avec lui. Zénon prit pour sa part un grand poisson, et fit semblant de le manger seul. Le gourmand le regarda aussitôt de travers. « Comment, lui dit Zénon, crois-tu qu'on te laissera faire tous les jours de pareils tours, si tu ne peux pas souffrir que je le fasse une seule fois ? »

Comme un jeune homme le questionnait sur une matière au-dessus de son esprit, Zénon le fit regarder dans une glace, et lui dit : « Te semble-t-il que ces questions-là conviennent avec ton visage. »

Il disait que les mauvais discours des orateurs

ressemblent à la monnaie d'Alexandre, qui était belle en apparence, mais dont le métal ne valait rien.

Ce philosophe démontrait que le plus grand tort qu'on puisse faire aux jeunes gens, c'est de les élever dans la vanité; qu'il faut les accoutumer à être civils, et à ne rien faire qu'à propos. Voyant un jour un de ses disciples enflé d'orgueil, il lui donna un soufflet, et lui dit : Quand tu seras élevé au-dessus des autres, tu n'en seras pas plus honnête homme pour cela; il faut à tout prix suivre mes principes.

Il croyait qu'il était dangereux à un jeune homme, qui avait envie de devenir savant, de s'appliquer spécialement à la poésie.

Quand on lui demandait quel était son ami, il répondait : C'est un autre moi-même.

Il disait qu'il vaut mieux glisser des pieds que de la langue, et qu'il n'y a rien dont la perte doive nous toucher si sensiblement, que celle du temps, parce qu'elle est la plus irréparable.

Se trouvant un jour dans un festin qu'on donnait aux ambassadeurs de Ptolémée, il ne dit rien pendant tout le souper. Ces ambassadeurs, qui en furent surpris, lui demandèrent s'il ne voulait rien faire savoir au roi Ptolémée : Dites-lui, répondit-il, qu'il y a ici un homme qui sait se taire.

Les Stoïciens disaient que la fin qu'on doit se proposer est de vivre selon la nature; c'est-à-dire ne faire rien de contraire à notre raison, qui est une loi générale et commune à tous les hommes.

Que chacun doit embrasser la vertu pour elle-même, sans avoir égard à aucune récompense; qu'elle suffit pour rendre les gens heureux, et que ceux qui la possèdent jouissent d'un parfait bonheur même au milieu des grands tourments.

Qu'il n'y a rien au monde d'utile que ce qui est

honnête. Que le bien honnête rend parfaits tous ceux qui le possèdent.

« Qu'il y a des choses qui ne sont ni un bien, ni » un mal, quoiqu'elles nous portent à choisir les unes » plutôt que les autres ; comme la vie, la santé, la » beauté, la force, les richesses, la noblesse, le plaisir, » la gloire et toutes celles qui leur sont opposées, » comme la mort, la maladie, la laideur, la débilité, » la pauvreté, la basse naissance, la douleur et l'igno- » minie : car, disaient-ils, aucune chose ne peut être » bonne, si elle ne rend pas ceux qui la possèdent » heureux, et si elle rend ceux qui en sont privés » malheureux : or, la vie, la santé, les richesses » ne rendent pas heureux ceux qui les possèdent, ni » malheureux ceux qui en sont privés : donc, la vie, » la santé, les richesses, la mort, la maladie, la pau- » vreté, ne sont ni des biens, ni des maux. Les choses » dont nous pouvons nous servir en bien et en mal, » ne sont ni un bien ni un mal ; nous pouvons nous » servir en bien et en mal de la vie, de la santé et » des richesses ; donc, la vie, la santé et les richesses » ne sont ni un bien ni un mal. »

Ils disaient que les plaisirs sensuels ne sont pas un bien, parce qu'ils sont déshonnêtes, et que rien de déshonnête ne peut jamais être un bien.

Que le Sage ne craint rien s'il n'a point de faste, parce qu'il est indifférent pour la gloire et l'ignominie. Que le caractère du Sage est d'être sévère et sincère. Qu'il doit avoir un grand respect pour la divinité, et s'abstenir de toutes sortes de débauches. Qu'on peut appeler offices en général tout ce que nous faisons par inclination ; que les bons offices sont d'honorer ses parents, défendre sa patrie, se faire des amis, et les assister.

Ils croyaient que tous les biens et les maux sont

égaux, qu'ils ne peuvent jamais être augmentés ni diminués ; car, disaient-ils, il n'y a rien de plus vrai que ce qui est vrai, et rien de plus faux que ce qui est faux ; comme il n'y a rien de meilleur que ce qui est bon, ni rien de plus méchant que ce qui est méchant.

Que le sage seul est capable d'amitié ; qu'il doit se mêler des affaires de la république, de l'empire comme de la royauté, pour empêcher le vice et exciter les citoyens à la vertu; qu'il n'y a que lui qui doive avoir part au gouvernement, puisqu'il est le seul qui puisse décider de tout ce qui regarde le bien et le mal ; qu'il n'y a que lui d'irrépréhensible et incapable de nuire à personne, puisqu'il est le seul qui n'admire rien de tout ce qui a coutume de surprendre le reste des hommes.

Les Stoïciens disaient comme les Cyniques, que tout appartient aux dieux, et qu'entre amis toutes choses sont communes ; que les vertus sont si enchaînées les unes aux autres, qu'on ne peut jamais en posséder une, sans les posséder toutes. Qu'il n'y a point de milieu entre le vice et la vertu.

Que le sage est le seul heureux et n'a jamais besoin de rien, qu'il ne craint rien ; qu'il fait du bien à tout le monde, et qu'il est incapable de nuire à personne ; qu'enfin, il a toutes sortes de professions sans en avoir de particulières ; on peut le comparer à un comédien parfait qui sait représenter tous les personnages.

Zénon voulait que toutes les femmes fussent communes entre les Sages, et que chacun eût commerce avec la première qu'il rencontrerait, sans s'attacher à aucune ; que c'était le moyen d'empêcher la jalousie et les soupçons de l'adultère, et que chacun regarderait en particulier tous les jeunes gens comme ses propres enfants.

Les Stoïciens disaient qu'il n'y avait qu'un seul être souverain; mais qu'on lui donnait différents noms, qu'on l'appelait quelquefois Destin, Esprit, Jupiter; que cet Etre était un animal immortel, raisonnable, parfait, bienheureux, et éloigné de tout mal. Que c'était la Provideuce qui gouvernait le monde et tous les êtres.

Ils admettaient deux principes : l'agent et le patient; c'est-à-dire Dieu et le monde.

Selon eux, tout est soumis aux lois de la fatalité; les évènements sont liés entre eux par une chaîne que le destin a formée, et que rien ne peut ni déranger ni rompre.

« Ils disaient que la matière est divisible à l'infini;
» qu'il n'y a qu'un seul monde, et que ce monde a
» une figure ronde qui est la plus propre au mou-
» vement. Ils croyaient comme Pythagore et Platon,
» qu'il était animé par une substance spirituelle
» répandue dans toutes ses parties; que cette subs-
» tance n'était point distinguée de Dieu, et qu'elle
» formait avec le monde un seul et même animal, dont
» les uns disaient que la principale partie était les
» cieux, et les autres, le soleil. Que le monde était
» placé au milieu d'un espace infini de vide; que tout
» était plein dans l'univers, parce que la matière fluide
» qui s'accommode à toutes sortes de figures, rem-
» plit les espaces que les corps grossiers laissent,
» et qui ne peuvent pas se toucher immédiatement
» partout à cause de leur irrégularité. Que le
» monde est corruptible : qu'un tout est corruptible,
» lorsque chacune de ses parties est corruptible.
» Que les étoiles fixes sont emportées par le mou-
» vement du ciel. Que le soleil est un feu dont la
» masse est plus grosse que celle de la terre, puisque
» la terre rejette son ombre en cône. Que le feu

» céleste répandu dans les différentes parties de ce
» vaste assemblage, les pénètre, les vivifie et les
» anime toutes. Que le soleil et les autres astres se
» nourrissent des vapeurs qui s'exhalent de la terre
» et des mers. Que le feu qui brille dans les astres, fait
» végéter les plantes, imprime le mouvement aux ani-
» maux. Mais que ce feu, principe et conservateur du
» monde, le fera périr un jour par un embrâsement géné-
» ral, qui en consumera toutes les parties. Alors, la
» nature rentrera dans un repos parfait. l'Etre souverain,
» rendu à lui-même, ne s'occupera plus que de ses
» propres pensées, jusqu'à ce que tout reparaisse
» sous la forme primitive. L'univers est un corps qui
» meurt pour revivre. Nos âmes sont aussi des par-
» ticules du feu céleste et vont après la mort se
» replonger dans cet immense Océan.

» Les Stoïciens ont connu la véritable cause des
» éclipses du soleil et de la lune, celle du tonnerre et
» des éclairs. Ils disaient que les deux zones gla-
» ciales sont inhabitables à cause du grand froid, et
» que la zone torride l'est aussi par la chaleur exces-
» sive. »

Zénon vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans, sans avoir jamais eu aucune incommodité. Il fut fort regretté après sa mort. Quand le roi Antigone apprit cette triste nouvelle, il en fut sensiblement touché. Il envoya aussitôt prier les Athéniens d'enterrer Zénon dans le bourg de Céramique. Les Athéniens de leur côté ne sentirent pas moins vivement la perte de ce grand homme.

Les principaux magistrats le louèrent publiquement après sa mort, et afin que cela fût plus authentique, ils firent un décret public en ces termes :

« Puisque Zénon, fils de Mnasée de Citium, a passé
» plusieurs années à enseigner la philosophie dans

» cette ville, qu'il s'est montré homme de bien dans
» toutes sortes de choses; qu'il a perpétuellement excité
» à la vertu les jeunes gens qu'il avait sous sa disci-
» pline; qu'il a toujours mené une vie conforme aux
» préceptes qu'il enseignait : Le peuple a jugé à propos
» de le louer publiquement, de lui faire présent d'une
» couronne d'or qu'il a justement méritée par sa grande
» probité et sa tempérance ; et de lui ériger un tombeau,
» dans le bourg de Céramique, aux dépens du public.
» Le peuple veut qu'on choisisse cinq hommes dans
» Athènes, pour faire la couronne et le tombeau; que
» le Scribe de la république grave ce présent décret
» sur deux colonnes, dont l'une sera mise dans l'Aca-
» démie, et l'autre dans le Lycée; et que l'argent
» nécessaire pour cet ouvrage, soit promptement mis
» entre les mains de celui qui a soin des affaires pu-
» bliques, afin que tout le monde reconnaisse que les
» Athéniens ont soin d'honorer les gens d'un mérite
» distingué, pendant leur vie et après leur mort. »

Ce décret fut donné pendant qu'Arhémidas était Archonte d'Athènes, quelques jours après la mort de Zénon.

Voici de quelle manière on raconte ce qui causa la mort de Zénon : On dit qu'un jour, comme il sortait de son école, il se heurta contre quelque chose, et se cassa le doigt. Il prit cela pour un avis que les dieux lui donnaient qu'il devait bientôt mourir. Il frappa aussitôt la terre avec sa main, et dit : « Me demandes-tu ? Je suis tout prêt. » Et sans tarder davantage, au lieu de songer à faire guérir son doigt, il s'étrangla de sang-froid, l'an 264 avant J.-C., à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans. Il y avait 48 ans qu'il enseignait sans interruption, et 68 depuis qu'il avait commencé à s'appliquer à la philosophie sous Cratès le cynique.

Lycurgue.

—

Lycurgue, célèbre législateur des Lacédémoniens, était fils d'Eunome, roi de Lacédémone et de Dianasse, seconde femme de ce prince. Ce philosophe voyagea dans toute la Grèce, dans l'île de Crète, en Egypte et dans les Indes, pour conférer avec les sages et les savants de tous ces pays, afin de s'instruire dans leurs mœurs, dans leurs usages et dans leurs lois. Après la mort de son frère Polydecte, roi de Lacédémone, la veuve de ce monarque offrit la couronne à Lycurgue, s'engageant de faire périr l'enfant dont elle était grosse, pourvu qu'il voulût l'épouser; mais Lycurgue refusa ces offres avantageuses, et se contenta de prendre la qualité de tuteur de son neveu Charillus, vers l'an 870 avant J.-C. et remit à ce dernier le gouvernement lorsqu'il atteignit l'âge de majorité.

Malgré une conduite si régulière et si généreuse, on accusa le philosophe de vouloir usurper la souveraineté. Cette calomnie l'obligea de se retirer dans l'île de Crète, où il s'appliqua à l'étude des lois et des coutumes des peuples.

De retour à Lacédémone, il réforma le gouvernement, et, pour prévenir les désordres que causaient le luxe et l'amour des richesses, il se rendit avec les principaux Spartiates au temple de Delphes pour consulter Apollon. Quand il eut offert son sacrifice, il reçut cette réponse : « Allez, ami des dieux,

» ou dieu plutôt qu'homme, Apollon a examiné votre » prière ; vous allez jeter les fondements de la plus » florissante république qui ait jamais existé. » Lycurgue commença dès ce moment les grands changements qu'il avait médités. Il établit : 1° un conseil composé de vingt-huit sénateurs , qui, en tempérant la puissance des rois par une autorité égale à la leur, fut comme un contre-poids qui maintenaient l'état dans un parfait équilibre ; 2° il mit l'égalité entre les citoyens par un nouveau partage des terres ; 3° il déracina la cupidité, en défendant l'usage des monnaies d'or et d'argent ; 4° il institua les repas publics pour bannir la mollesse, et voulut que tous les citoyens mangeassent ensemble les viandes ordonnées par la loi.

Ce philosophe voulait qu'on préparât les enfants par des exercices du corps aux grands travaux de la guerre, pour ne pas fuir devant l'ennemi, et ne jamais abandonner leur poste ni leurs armes ; plutôt vaincre ou mourir. Pour les accoutumer à braver tout, on les faisait coucher sur la dure et marcher nu-pieds. Des maîtres d'une vertu reconnue les élevaient tous ensemble , et s'efforçaient de les rendre obéissants , souples, adroits, infatigables et patients dans tout. Une belle éducation de la jeunesse fit des Lacédémoniens d'excellents hommes de guerre.

Lycurgue institua aussi une musique propre à élever l'âme, et à la porter aux actions de vertu et de courage ; de là vint la coutume de faire un sacrifice aux muses avant de livrer bataille.

On le blâme d'avoir ordonné aux filles de porter des robes, qui étaient fendues des deux côtés, à droite et à gauche jusqu'aux talons ; de faire les mêmes exercices que les garçons, et de danser nues comme eux, dans les mêmes lieux, à certaines fêtes solennelles, en chantant des chansons. Le règlement barbare qu'il fit

contre les enfants qui ne promettaient pas en venant au monde, d'être un jour bien constitués et vigoureux, n'est pas moins blâmable.

A l'exception d'un petit nombre il faut pourtant avouer que les lois de Lycurgue étaient très-sages et très-belles. Il fit promettre par serment aux Lacédémoniens de les observer sans y rien changer jusqu'à son retour, et s'en alla ensuite dans l'île de Crète, où il se donna la mort, après avoir ordonné de jeter ses cendres à la mer, dans la crainte que, si l'on reportait son corps à Sparte, les Lacédémoniens ne se crussent absous de leur serment.

Ceux qui désireraient connaître l'histoire étendue de ce célèbre législateur, peuvent consulter M. de La Barre, dans le 7e volume des mémoires de l'Académie des inscriptions.

Esope.

—

Esope, auteur célèbre par ses fables, naquit à Amorium, bourg de Phrygie. Etant encore esclave, il fut mené à Athènes, où il apprit la philosophie morale, qui était alors en grande réputation. Dans la suite, il fut vendu à Xanthus, de l'île de Samos, et ensuite au philosophe Idmon, de la même île, lequel avait en même temps pour esclave, la fameuse courtisane Rhodapis.

Esope, voyant que la bassesse de sa naissance ne pouvait lui donner assez de crédit et d'autorité

sur le peuple, pour l'instruire par des conférences graves et par des moralités importantes, comme faisaient alors les Sages de la Grèce, crut devoir suivre une autre méthode. Il prêta un langage aux animaux et aux êtres inanimés, pour enseigner la vertu aux hommes, et les corriger de leurs vices. Sous le masque de l'allégorie, il s'appliqua à composer des fables ingénieuses et agréables, qui cachaient des moralités et des leçons très-importantes, et qui lui acquirent une très-grande réputation par toute la Grèce. Idmon, pour récompenser ses services, ses talents et sa vertu, l'affranchit, ayant honte lui-même de tenir dans l'esclavage un homme digne de commander.

Le bruit de la sagesse d'Esope étant parvenu jusqu'aux oreilles de Crésus, ce prince le fit venir à sa cour, et l'engagea, par ses bienfaits, à demeurer avec lui jusqu'à la fin de ses jours. Esope s'y entretint quelque temps avec Solon et les autres Sages de la Grèce, et y fit paraître beaucoup plus de politesse et de complaisance pour les princes, que ces grands philosophes.

Dans ses voyages, il parcourut la Perse, l'Egypte, et sema partout une ingénieuse morale. Les rois de Babylone et de Memphis l'accueillirent avec honneur et distinction. Quand il alla à Athènes, du temps de Pisistrate, il se trouva encore avec les sept Sages de la Grèce à la cour de Périandre, tyran de Corinthe. Tout philosophe qu'il était, il ne savait pas ménager les rois sans chagriner les peuples. Pour faire comprendre combien nos jours sont mêlés d'amertume, il disait que Prométhée ayant pris de la boue pour former l'homme, la détrempa, non avec de l'eau, mais avec des larmes.

De retour à Sardes, Esope fut envoyé par Crésus à Delphes pour y faire de magnifiques sacrifices à Apollon, et distribuer à chaque citoyen, quatre

mines d'argent. Mais s'étant aperçu que les terres labourables des environs de Delphes étaient en friche il reprocha aux Delphiens leur paresse, et renvoya à Sardes le reste de l'argent destiné aux sacrifices. Cette conduite irrita tellement les Delphiens, qu'ils le précipitèrent du haut d'un rocher, sous prétexte qu'il avait dérobé une coupe d'or consacrée à Apollon, pendant qu'ils avaient eux-mêmes caché cette coupe dans un de ses colis, au moment où il retournait à la cour de Crésus. Toute la Grèce s'intéressa à la mort de ce grand homme, et les Athéniens lui élevèrent une magnifique statue.

On croit ordinairement, sur le témoignage de Planudes, qu'Esope était le plus difforme et le plus contrefait de tous les hommes, qu'il avait la langue si embarrassée, qu'à peine pouvait-il parler; mais aucun auteur ancien ne le dépeint de la sorte, et ne lui reproche aucune espèce de difformité. On affirme, au contraire, qu'Esope était d'un fort beau naturel, qu'il avait une grande inclination pour l'étude et une grande aptitude à la musique, et qu'il était le plus poli des philosophes de son temps. D'ailleurs, la vie d'Esope, par Planudes, est remplie de contes qui ne méritent aucune croyance. Socrate, pendant sa prison, mit en vers les fables d'Esope, mais ces vers sont perdus. Le recueil que nous avons, et qui a été publié par Planudes, ne paraît point avoir été écrit par Esope. La meilleure édition des Fables de ce philosophe est celle de Plantin, 1565.

Euclide.

Euclide naquit à Mégare et fut disciple de Socrate. Il prenait tant de plaisir aux leçons de ce philosophe que, pendant la guerre des Athéniens et des Mégariens, il se déguisait en habit de femme, pour aller à l'école de ce grand homme, et il étudiait sous ce costume, l'édit qui défendait aux Mégariens, sous peine de la vie, d'aller à Athènes.

Après la mort de Socrate, Platon et plusieurs autres philosophes se retirèrent auprès d'Euclide, à Mégare, pour se soustraire aux tyrans qui gouvernaient Athènes.

Le philosophe Euclide se livra tout entier aux subtilités de la logique, et fonda une secte de disputeurs, appelée *Sophistes éternels*. Ces graves raisonneurs n'ont fait que multiplier les doutes, assembler les nuages et cacher la vérité sous une foule d'expressions problématiques. Leurs écoles ont été souvent des champs de bataille, et ce qui est encore plus déplorable, c'est qu'ils se sont servis de cette malheureuse dialectique pour ébranler les fondements de la morale.

Euclide n'admettait qu'un seul bien, qu'il appelait tantôt *Prudence*, tantôt *Dieu* et tantôt *Esprit*. Eubulide lui succéda, et fut comme lui un sophiste captieux.

Xénophanes.

—

Xénophanes, fameux philosophe grec, natif de Colophon, fut disciple d'Archélaüs et contemporain de Socrate. Pendant sa vie, il a composé plusieurs poèmes sur des matières philosophiques. Il croyait que la lune était un pays habité ; qu'il est impossible de prédire les choses futures et que le bien surpasse le mal dans l'ordre de la nature. Il y a beaucoup d'apparence qu'il admettait aussi l'incompréhensibilité de toutes choses. Ses impiétés sur la divinité, et la liberté avec laquelle il s'exprimait, l'ayant fait bannir de son pays, il se retira en Sicile, et demeura à Sancle, aujourd'hui Messine, et à Catane où il fonda la secte Eléatique, qui produisit plusieurs hommes vertueux. Il eut pour disciple Parménide. Les philosophes de sa secte prétendaient que tous les êtres ne font qu'une seule substance qui est Dieu même. Ils disaient que rien ne peut être fait de rien ; donc, ce qui est a toujours existé. L'Eternel est infini, et l'infini est unique, immobile et invariable. L'univers est donc un seul et même Etre, rien ne commence, rien ne finit, et rien ne se meut dans le monde ; toutes les reproductions qui semblent varier la vaste scène de l'univers, ne sont que de vaines apparences.

Les opinions philosophiques de Xénophanes lui firent un grand nom. L'idolâtrie était à ses yeux un culte monstrueux. Il disait que si les bœufs et les lions avaient des mains, ils donneraient à leurs dieux

des figures de bœufs ou de lions. Il voulait prouver par là, combien les hommes ont tort de peindre la divinité sous la figure humaine.

Plutarque rapporte que ce philosophe se plaignait de sa pauvreté. Athénée et plusieurs auteurs anciens, citent souvent des fragments de ses vers, et c'est tout ce qui nous reste de lui.

Confucius.

—

Confucius, grand philosophe chinois, naquit à Champing, vers 550 ans avant J.-C., d'une famille illustre et ancienne, dans le royaume de Lu, qui se nomme aujourd'hui Channion. Il s'acquit une grande réputation dans sa jeunesse par la vivacité de son esprit et la solidité de son jugement. Etant devenu mandarin et ministre d'Etat, il se fit admirer par sa politique dans le gouvernement et dans l'établissement des lois, montrant par son exemple, combien il est important que les rois soient philosophes, ou qu'ils aient des philosophes pour ministres. Malgré tous ses soins, le désordre s'introduisit dans la cour du monarque, à l'occasion de plusieurs belles filles, que le roi lui envoya pour l'efféminer.

Confucius, voyant que le roi n'écoutait plus ses conseils, quitta la cour, et se retira dans le royaume de Sum, où il enseigna la philosophie morale, avec un tel succès, qu'il eût en peu de temps plus de 3,000 disciples, parmi lesquels 500 occupaient les

plus belles places, et dont 72 surpassèrent les autres en science et en vertu, ce qui fait que les Chinois ont encore pour eux une vénération particulière. Confucius divisa sa doctrine en quatre parties et ses disciples en quatre classes. Le premier ordre était pour ceux qui s'adonnaient à acquérir la vertu; le second apprenait l'art de raisonner aveo justesse; le troisième traitait de l'étude du gouvernement de l'Etat et des devoirs des magistrats; le quatrième apprenait à discourir noblement et avec éloquence sur tout ce qui concernait la science des mœurs.

Confucius, dans sa doctrine, n'avait pour but que de dissiper les ténèbres de l'esprit, bannir les vices du cœur, et rétablir cette intégrité, présent du ciel si rare dans tous les siècles. Obéir à Dieu, le craindre, le servir, aimer son prochain comme soi-même, se vaincre, soumettre ses passions à la raison, ne penser à rien qui fût contraire au bon sens, telles étaient les leçons de ce grand homme. Dans ses maximes, il a dit : « Que la raison est un miroir reçu du ciel; quand il se ternit, il faut l'essuyer. »

Il répétait souvent qu'il faut se corriger pour corriger les autres, avouer ses défauts quand on est repris, c'est modestie; les découvrir à ses amis, c'est ingénuité et confiance : se les reprocher, c'est s'humilier, mais les dépeindre à tout le monde, c'est orgueil.

Voulez-vous minuter un grand projet, disait-il? Écrivez-le sur la poussière, afin qu'au moindre scrupule il n'en reste rien.

Quelque temps avant sa mort, il déplorait les désordres de son siècle : « Hélas! disait-il, il n'y a plus de sages; les rois méprisent mes maximes, je suis inutile au monde, il ne me reste plus qu'à en sortir. »

Ce grand homme, qui était aussi modeste que sublime, déclarait qu'il n'était pas l'inventeur de sa doctrine, mais qu'il l'avait tirée des écrivains qui l'avaient précédé de plus 1500 ans. Quand il se sentit vieux, il retourna avec ses disciples dans le royaume de Lu, où il mourut à l'âge de soixante-treize ans. Il fut enterré près de la ville de Rio-Fu, sur le bord de la rivière de Xu. On voit encore son tombeau dans l'Académie où il donnait ses leçons.

Ce philosophe est en si grande vénération en Chine depuis plus de 2,000 ans, que chaque ville a des palais consacrés à sa mémoire, et sur le frontispice desquels on voit en lettres d'or ces éloges : « Au grand maître! A l'Illustre! Au Sage roi des Lettres! » Quand un officier de robe passe devant ces palais, il descend de son palanquin, et fait quelques pas à pied pour rendre honneur à la mémoire de ce grand homme. Personne n'est élevé à la qualité de Mandarin, ni aux charges de la robe, qu'après avoir été reçu docteur selon la doctrine de Confucius. Les descendants de ce philosophe sont encore aujourd'hui en grande estime. Ils ont un privilége, qui ne leur est commun qu'avec les princes du sang, de ne payer aucun tribut à l'empereur. De plus, tous ceux qui reçoivent le titre de docteur, doivent faire un présent aux Mandarins de la race de Confucius. On attribue à ce philosophe quatre livres, qui sont d'une grande autorité parmi les Chinois.

Zénon d'Élée.

Zénon d'Elée, disciple de Perménide, et, selon quelques-uns, son fils adoptif, florissait vers l'an 504 avant J.-C. Aristote assure qu'il fut l'auteur de la Dialectique, dont il ne se servait que pour disputer, critiquer et embarrasser, sur le pour et le contre, tous ceux avec lesquels il avait affaire, si bien qu'ils ne savaient pas de quel côté se tourner.

Ce philosophe avait à peu près les mêmes sentiments que Xénophanes et Perménides, touchant l'unité, l'incompréhensibilité, l'immutabilité de toutes choses. Il n'y a cependant aucune apparence qu'il ait soutenu, qu'il n'y a rien dans l'univers. Quoiqu'il en soit, il proposait des arguments très-embarrassants sur l'existence du mouvement. Aristote, dans le 6e livre de sa physique, nous en a conservé quelques-uns qui sont très-subtils. Il est aussi très-probable qu'il en proposait plusieurs autres contre l'existence de l'entendement, du vide, du temps, etc.

On rapporte qu'il se mit un jour dans une grande colère contre un homme qui lui disait des injures, et, comme il s'aperçut qu'on trouvait étrange son indignation, il répondit : « Si j'étais insensible aux injures, je le serais aussi aux louanges. » Ce philosophe montra plus de courage à souffrir les cruautés quand il entrepris de rendre la liberté à sa patrie opprimée par un tyran. Sa conspiration ayant été découverte, il endura avec une fermeté extraordinaire, les tourments les plus rigou-

reux : il eut le courage de se couper la langue avec les dents, et de la cracher au visage du tyran, dans la crainte d'être forcé par la violence des tourments, à révéler ses complices.

Quelques-uns disent qu'il fut condamné à être pilé tout vif dans un mortier.

Leucippe.

Leucippe, célèbre philosophe Grec, disciple de Zénon d'Elée, était d'Abdère, et selon d'autres, d'Elée ou de Milet. C'est lui qui inventa le premier le fameux système des atomes et du vide, dans lequel il fut suivi par Démocrite et par Epicure, qui ont perfectionné et démontré son système avec éclat, comme on a pu le voir dans l'histoire de ces grands philosophes. L'hypothèse des tourbillons perfectionnée par Descartes, est aussi de l'invention de Leucippe. On trouve de plus, dans son système, les semences de ce grand principe de mécanique, que Descartes emploie si efficacement, savoir : « Que les corps qui tournent s'éloignent du centre, autant qu'il leur est possible. » En effet, le philosophe grec enseigne que les atomes les plus subtils se dirigent vers l'espace vide comme en s'élançant. Képler et Descartes l'ont donc suivi à l'égard des tourbillons et de la pesanteur. Ce célèbre philosophe florissait vers l'an 328 avant J.-C. Nous donnerons encore quelques nouveaux détails de son système, quand nous parlerons de Descartes.

Protagoras.

Protagoras, philosophe Grec, naquit à Abdère, fut disciple de Démocrite, et législateur des Thuriens. Ce grand homme était plus subtil que solide. Il ne discontinua pas d'enseigner à Athènes avec une grande réputation. Il attaqua la divinité et nia l'existence d'un Etre suprême. L'un de ses ouvrages impies fut condamné aux flammes par les magistrats d'Athènes, qui exilèrent l'auteur.

Pendant son bannissement, il voyagea dans les îles de la Méditerranée, où l'on dit qu'il fut le premier des philosophes qui enseignèrent pour de l'argent. Il florissait vers 400 ans avant J.-C.

Protagoras raisonnait ordinairement par dilemmes, et laissait l'esprit en suspens sur toutes les questions qu'il proposait. Son opinion était que l'âme n'est pas différente des sens. Ce philosophe mourut, en allant en Sicile, dans un âge très-avancé.

Théophraste.

Théophraste, très-célèbre philosophe grec, natif d'Erèse, ville de Béotie, était fils de Mélanthe. Il fut d'a-

bord disciple de Lieucippe, puis de Platon, et enfin d'Aristote. Il succéda à ce dernier, l'an 322 avant J.-C., et enseigna la philosophie à Athènes dans le lycée avec une renommée extraordinaire. Ses principales maximes sont : Qu'il ne faut pas aimer ses amis pour les éprouver, mais bien pour les aimer ; car, disait-il, les vrais amis doivent être aussi liés entr'eux que des frères.

Il disait un jour à quelqu'un qui dînait avec lui : — « Si tu es un habile homme, tu as tort de ne pas parler ; mais si tu ne l'es pas, tu fais beaucoup mieux de ne rien dire. »

Il disait qu'un orateur sans jugement est un cheval sans bride.

Ce philosophe répétait souvent qu'un savant n'est jamais seul ; qu'il n'y a rien de si cher que le temps, et que ceux qui le perdent sont les plus condamnables de tous les prodigues.

Théophraste mourut âgé de plus de 100 ans.

Cicéron dit qu'il se plaignait en mourant de ce que la nature avait accordé aux cerfs et aux corbeaux une vie très-longue, tandis qu'elle n'avait donné aux hommes qu'une vie très-courte.

Il nous reste de lui un traité des plantes, qui est très-curieux, et un excellent livre de morale, intitulé les *Caractères*, que M. de La Bruyère a traduit du grec en français.

Arcésilas.

Arcésilas naquit à Pitane, 300 ans avant J.-C.; il fut disciple et successeur de Crantor dans l'école platonique, et fonda une secte appelée la seconde académie. Ce philosophe unissait l'éloquence de Platon à la dialectique de Diodore, et soutenait que tout est incertain; que nos sens et notre raison nous trompent; qu'on ne peut pas distinguer le faux du vrai; que la vie de l'homme est trop courte et trop agitée pour acquérir une certitude et parvenir à la connaissance de la vérité. Ne voit-on pas, disait-il, que tout n'est que préjugés; ce qu'on désire dans la jeunesse et dans la santé, ainsi que dans certaines occasions, on le hait souvent dans la vieillesse et dans la maladie. Arcésilas laissait à ses disciples une entière liberté pour suivre l'opinion qu'ils voulaient en physique, en morale comme en matière de religion. Il disait que les dieux avaient mis un rideau impénétrable entre eux et les hommes.

Ce philosophe avait l'esprit vif et aisé, le don de la parole, une belle physionomie, une générosité sans égale, et prenait tant de plaisir à la lecture d'Homère, qu'il disait, quand il allait lire les ouvrages de ce grand poète, qu'il allait à ses amours.

La lecture n'était pas sa seule occupation, car il partageait son temps entre la philosophie, l'amour et les plaisirs de la table. On dit même qu'il mourut

d'un excès de vin, 225 ans avant J.-C., et la 75me année de son âge.

La mort ne dut pas lui paraître affreuse, car il disait que de tous les maux, c'est le seul dont la présence n'incommode jamais personne et ne chagrine que ceux qui sont absents.

Archimède.

—

Archimède naquit d'une famille illustre de Syracuse, était excellent mathématicien, et fut le premier qui enseigna l'hydrostatique. Ce philosophe disait à Hiéron, roi de Syracuse, son parent et son ami, que s'il trouvait une autre terre pour placer ses machines, il pourrait lever celle que nous habitons. Ce grand homme inventa une sphère de verre, dont les cercles suivaient les mêmes mouvements que ceux du ciel avec une régularité admirable. Archimède découvrit aussi le larcin d'un orfèvre qui avait mêlé du métal avec de l'or dans la couronne qu'il avait faite pour le roi. Il eut tant de joie de cette découverte, qu'il sortit du bain sans s'apercevoir qu'il était nu, et se mit à courir dans les rues, en criant : « Je l'ai trouvé ! je l'ai trouvé ! »

Par l'invention de ses machines, ce philosophe prolongea longtemps le siége de Syracuse contre Marcellus ; on dit même qu'il trouva le moyen de brûler les vaisseaux de ce général avec des miroirs ardents.

M. de Buffon a prouvé cette possibilité en imagi-

nant un miroir semblable à ceux d'Archimède, mais d'un plus grand effet, car il était composé d'environ 400 glaces pleines d'un demi-pied en carré. Cette machine avait la puissance de fondre le plomb et l'étain à 140 pieds de distance et d'allumer le bois de beaucoup plus loin.

Archimède inventa encore d'autres machines de guerre pour attaquer et défendre les villes. On lui doit aussi la vis inclinée, appelée, encore de nos jours, vis d'Archimède. On lui attribue également la poulie mobile et la sphère.

Ce grand philosophe fut tué à la prise de Syracuse par un soldat qui ne le reconnut point, pendant qu'il était profondément appliqué à l'étude des mathématiques, 208 ans avant J.-C. Cicéron étant questeur en Sicile, découvrit son tombeau, sur lequel on voyait un cylindre et une sphère.

Chrysippe.

—

Chrysippe, célèbre philosophe grec, de la secte des Stoïciens, était de Solos, ville de Cilicie, et fut disciple de Cléanthe, successeur de Zénon. Il composa un grand nombre d'ouvrages sur différents sujets, et principalement sur la dialectique. Il excella tellement en cette science, qu'on disait : si les dieux avaient besoin de se servir de la logique, ils n'en choisiraient point d'autres que celle de Chrysippe.

Ce philosophe fut, comme les Stoïciens, zélé défenseur

comme Arcésilas, que tout est incertain, et combattait ce principe commun : *Que deux choses qui sont égales à une troisième, sont égales entr'elles.* Son application à l'étude était surprenante. Il s'attacha avec ardeur à réfuter les stoïciens et les ouvrages de Chrysippe. Les Athéniens ayant été condamnés à payer 500 talents, pour avoir pillé la ville d'Orope, Carnéade fut envoyé en ambassade à Rome avec Diogène, stoïcien, et Critolaüs, péripatéticien. Il harangua les Romains avec tant d'éloquence, que Caton le censeur fut d'avis qu'on le renvoyât au plus tôt, parce qu'il éblouissait les esprits.

Ce philosophe admettait des vérités constantes, inaltérables, fondées sur l'essence même de Dieu, mais obscurcies par tant de ténèbres, qu'il est impossible de distinguer le vrai du faux.

Carnéade avait coutume de répéter souvent cette maxime digne du Christianisme : « Si l'on savait qu'un » ennemi ou une autre personne à la mort de laquelle » on aurait intérêt vînt s'asseoir sur de l'herbe, » sous laquelle il y aurait un aspic de caché, il faudrait » l'en avertir ; cependant, on ne pourrait être repris » d'avoir gardé le silence en cette occasion. »

Quand on vint lui annoncer qu'Antipater, son antagoniste, s'était empoisonné : *Donnez-moi donc aussi,* dit-il, *du vin doux.* Ce qui prouve qu'il était bien éloigné de vouloir se détruire lui-même. Il mourut vers 129 avant J.-C., dans sa 85me année, selon Cicéron.

Carnéade était très-laborieux et si avare du temps, qu'il ne songeait pas à lui-même. Il fallait que sa servante le forcât à prendre des aliments pour vivre.

Apollonius.

Apollonius, né trois ou quatre ans avant J.-C. à Tyanes, bourg de Cappadoce; professa la philosophie de Pythagore; renonça au vin, aux femmes, à l'usage des viandes et du poisson, et mena une vie très-austère. Il donnait son bien aux pauvres, visitait les temples, apaisait les séditions, corrigeait les mœurs, prêchait la réforme de tous les abus et instruisait les hommes avec douceur.

Tout le monde suivait ce philosophe partout où il allait; les habitants des villes lui envoyaient des députés; les oracles chantaient ses louanges, etc. Son adresse le fit prendre pour un dieu, et lui attira de tous les pays un grand nombre de disciples. Apre avoir longtemps abusé le peuple, il mourut dans un âge fort avancé, vers la fin du premier siècle, sans que personne fût témoin de sa mort. Son disciple Damis a écrit sa vie, et après lui, Philostrate. M. V..., dans son histoire, donne de grands détails sur tous les miracles qu'il fit. Hiéroclès les compare même aux miracles de J.-C.

Epictète.

—

Epictète, célèbre philosophe stoïcien, naquit à Hiérapolis, en Phrygie, au premier siècle. Il fut l'esclave d'Epaphrodite, affranchi, et l'un des officiers de la chambre de Néron. Domitien ayant banni de Rome tous les philosophes vers l'an 94 de J.-C., Epictète se retira à Nicopolis, en Epire, où il mourut dans un âge fort avancé. La lampe de terre dont il se servait, fut vendue, après sa mort, 3,000 drachmes.

Epictète soutint le dogme de l'immortalité de l'âme, sans lequel il ne peut y avoir ni vertu, ni morale. C'est de tous les anciens philosophes, celui dont la doctrine approche le plus du Christianisme. Il avait de Dieu et de la Providence, des idées plus justes que les autres philosophes païens, et quoiqu'il soutînt les principes de la secte stoïque, il n'avait dans ses mœurs aucune des pratiques dures de ces philosophes. Il disait que ce n'est pas la pauvreté qui rend les hommes malheureux, mais l'ambition et les insatiables désirs qui les rongent. Serions-nous maîtres du monde entier, disait-il, notre possession ne pourrait nous délivrer de nos frayeurs et de nos chagrins : la raison a seule ce pouvoir. Epictète possédait toujours son sang-froid : Arrien, son disciple, nous a laissé quatre livres de ses discours, et son *Enchiridion* ou *Manuel*, dont il y a plusieurs éditions en grec, en latin et en français. Ce philosophe avait coutume de dire que toute la philosophie était renfermée dans ces deux mots : *Supportez* et *abstenez-vous*.

Sénèque.

Sénèque naquit à Cordoue, l'an 6 de J.-C., et eut pour professeurs d'éloquence son père, Hygin, Cestius et Asinius; pour professeurs de philosophie, Socion, d'Alexandrie, et Plotin, célèbre philosophe stoïcien. Il donna de bonne heure des preuves de son esprit et de son éloquence, dans divers plaidoyers, mais il quitta le barreau dans la crainte de déplaire à Caligula, par sa liberté. Quelque temps après, ayant été soupçonné d'avoir trop de familiarité avec la veuve de son bienfaiteur Domitius, il fut relégué dans l'île de Corse, d'où il écrivit ses livres de consolation, qu'il adressa à sa mère, avec quelques autres ouvrages.

Agrippine, ayant épousé l'empereur Claude, rappela Sénèque pour lui confier la conduite de son fils Néron, qu'elle voulait élever à l'empire. Pendant que ce jeune prince suivit les inspirations et les conseils de son précepteur, il se fit estimer de tout le monde; mais après que Poppée et Tigellin se furent rendus maîtres de son esprit, Néron devint la honte du genre humain.

Quand ce prince fut arrivé au pouvoir, la vertu de Sénèque lui parut être une censure continuelle de ses vices; il ordonna à l'un de ses affranchis, nommé Cléonice, de l'empoisonner; mais la chose ne put pas réussir, soit par le repentir de ce domestique, soit par la défiance de Sénèque, qui ne vivait que de fruit et ne buvait que de l'eau. Quelque temps après, Néron l'enveloppa dans la conjuration de Pison, dont Sénèque

avait eu connaissance. Ce prince fut charmé de trouver cette occasion pour se défaire de lui.

Sénèque, auquel l'empereur avait laissé choisir le genre de mort qu'il préférait, se fit ouvrir les veines. Ennuyé des longueurs de la mort, il pria Statius-Annacus, son médecin et son ami, de lui donner du poison, lequel n'ayant point eu d'effet, parce que les veines étaient déjà épuisées, on fut obligé de l'étouffer avec la vapeur d'un bain chaud, mêlée à celle de quelques liqueurs fortes.

En ce moment fatal, comme tous ses amis qui s'entretenaient avec lui versaient des larmes, il fit tout son possible pour les ramener à des sentiments plus fermes. Pauline, son épouse chérie, pleurait aussi amèrement; Sénèque calma sa douleur: « Ne » passez pas vos jours, lui dit-il, dans une affec- » tion éternelle; occcupez-vous sans cesse de la vie » vertueuse que j'ai toujours menée, c'est une con- » solation digne d'une belle âme, et qui doit adou- » cir en vous le regret de la perte d'un époux. » Pauline répondit qu'elle était résolue à mourir avec lui. Elle demanda à l'officier qui était présent de l'aider à exécuter ce dessein. Sénèque regardait cette mort volontaire comme un sacrifice héroïque; et, dans la crainte de laisser une personne si chère, exposée après lui à mille tourments rigoureux, il consentit au désir de Pauline; mais Néron, qui aimait cette femme, ordonna de lui conserver la vie. Sénèque parla beaucoup et très-sincèrement en attendant la mort; tout ce qu'il dit fut recueilli par ses secrétaires, et publié depuis par ses amis. Cette triste scène se passa l'an 65 de J.-C., et le 12me du règne de Néron.

Pendant sa carrière, il avait été honoré des charges de Préteur et de Questeur. Tacite, en parlant de la mort de ce philosophe, rapporte que, comme il entrait

dans le bain, il prit de l'eau, dont il arrosa les plus proches de ses domestiques, en disant : « qu'il faisait ces effusions à Jupiter libérateur. »

Sénèque possédait toutes les qualités nécessaires pour briller ; à une grande délicatesse de sentiment, il unissait beaucoup d'étendue dans l'esprit ; son style est semé de pointes, d'antithèses et de peintures brillantes ; on y trouve des expressions neuves, des tours ingénieux ; enfin, il ne se contenta pas de plaire, il voulut éblouir, et il réussit. Ses ouvrages peuvent être lus avec fruit, car toutes ses idées sont rendues avec vivacité et finesse.

Ce philosophe croyait que Dieu est l'âme du monde, que cette âme est également répandue, qu'elle agite et vivifie tout l'univers. Il suit de là, disait-il, que chaque élément a une vie qui lui est propre ; que l'air se meut de lui-même, et que tantôt il se dilate, tantôt il se resserre. Que l'eau se nourrit à sa manière, et en s'imbibant de toutes les vapeurs. Que le feu, qui dévore et consume les choses les plus dures, produit cependant une infinité de plantes et d'animaux. Ainsi, la matière agit par elle-même, mais le mouvement lui est essentiel. Sénèque admettait encore un air souterrain mu avec rapidité, et variant selon les canaux par où il passe. Il l'appelle l'âme du monde, et lui attribue tout le jeu et le mécanisme de la nature : les tremblements de terre, les volcans qui jettent une pluie de souffre, les couleurs de l'arc-en-ciel, les parhélies, les cercles lumineux qui paraissent autour du soleil, et mille autres phénomènes encore plus rares et plus difficiles à expliquer. Il a recours pour développer son système à cet air agité, qui est capable, en se resserrant, de résister aux coups les plus durs.

Il nous reste de ce philosophe plusieurs ouvrages de philosophie morale, suivant les principes des stoïciens. On y remarque beaucoup d'esprit et de génie.

Pline.

Pline l'Ancien, l'un des hommes les plus savants de l'ancienne Rome, est né à Vérone, d'une famille illustre. Il porta les armes avec distinction, fut agrégé au collége des Augures, et devint intendant en Espagne, où il fut envoyé pour diverses affaires importantes par Vespasien et Tite.

Ce philosophe consacrait le jour aux affaires, et la nuit à l'étude; il ne prenait pas même le temps de manger : on lui lisait pendant ses repas des livres dont il dictait les extraits. Il avait toujours avec lui, partout où il allait, son livre, ses tablettes et son copiste. Le style de Pline a de la force, de l'énergie, de la vivacité, je puis même dire de la hardiesse.

Pline, dit Buffon, a voulu tant embrasser qu'il semble avoir mesuré la nature. Son histoire naturelle comprend, indépendamment de l'histoire des animaux, des plantes et des minéraux, l'histoire du ciel et de la terre, la médecine, le commerce, la navigation, l'histoire des arts libéraux et mécaniques, l'origine des usages; enfin, toutes les sciences naturelles et tous les arts en général. Ce philosophe avait cette finesse de réflexion dont dépend l'élégance du goût, et qui communique aux lecteurs une liberté d'esprit, une hardiesse de penser, qui est le germe de la philosophie.

Pline embrassa des opinions capables de détruire toute vertu; il était athée. « Je ne connais d'autre Dieu, dit-il, que ce vaste univers qui n'a point eu de commen-

cement, et n'aura jamais de fin, car il contient tout en lui-même, et rien n'est au-delà. Il gouverne tout par des lois certaines et immuables. Il ressemble à l'infini, quoiqu'il soit composé de parties dégagées les unes des autres. Enfin, c'est l'ouvrage et l'ouvrier, c'est la nature universelle. »

Il croyait que l'homme meurt tout entier, et n'admettait après cette vie ni châtiments ni récompenses.

L'embrasement du mont Vésuve, arrivé l'an 79 de J.-C., fut si violent, qu'il ruina des villes entières avec une grande étendue de pays; les cendres en volèrent, dit-on, jusque dans l'Afrique, la Syrie et l'Egypte.

Pline, qui commandait alors une escadre pour Rome, voulut s'approcher du mont Vésuve afin d'observer ce terrible phénomène; mais il fut puni de sa téméraire curiosité, et suffoqué par les flammes à l'âge de cinquante-six ans.

Pline le Jeune, son neveu, dont les livres de lettres sont si estimés, raconte les circonstances de sa mort, et de cet embrasement, dans la 16me lettre de son 6me livre, adressée à Tacite. Il ne nous reste de Pline l'Ancien que son histoire naturelle, ouvrage qui renferme une infinité de choses très-curieuses et très-importantes.

Marc-Aurèle.

Marc-Aurèle était philosophe, empereur romain et l'un des plus excellents princes qui eussent régné dans le monde. Il naquit le 26 avril de la 121me année de

l'ère chrétienne, fut adopté et associé à l'empire avec Lucius-Verus, par Antonin le Pieux.

Dès l'âge de douze ans il avait pris le manteau de philosophe. Persuadé que le prince est au-dessous des lois, il ne se regardait que comme l'homme d'affaires de la république : « Je vous donne cette épée, dit-il au chef du prétoire, pour me défendre tant que je m'acquitterai fidèlement de mon devoir ; mais elle doit servir à me punir, si j'oublie que ma fonction est de faire le bonheur des Romains. La vertu seule, dit-il, égale les hommes aux dieux : un roi juste a l'univers pour son temple, et tous les gens de bien en sont les prêtres et les ministres. »

Après la mort de l'empereur Antonin le Pieux, le sénat lui déféra l'empire à lui seul, le 7 mars 161. Marc-Aurèle s'associa Lucius-Verus la même année, et ce fut la première fois que l'on vit chez les Romains deux empereurs régner ensemble. Ces deux princes gouvernèrent dans une parfaite union. Marc-Aurèle avait toutes les grandes qualités que l'on peut désirer dans un prince pour rendre les peuples heureux ; et Lucius-Verus, homme efféminé et de peu de mérite, déférait à son jugement et à sa direction.

Les prêtres païens le sollicitèrent au commencement de son règne, de persécuter les chrétiens ; mais Marc-Aurèle rejeta leur demande avec indignation. Il y eut sous son règne plusieurs martyrs, à cause de la haine des païens qui se soulevèrent dans diverses parties de l'empire, contre les chrétiens. Peu de temps après il survint une cruelle famine suivie d'une peste.

Marc-Aurèle triompha des Parthes, l'an 165, et défit ensuite les Quades et les Marconans. C'est durant cette guerre qu'il se trouva enveloppé par les ennemis, dans une forêt de Bohême. Son armée, manquant d'eau par une chaleur excessive, était sur le point

de périr, lorsque les soldats chrétiens se mirent en prière. On dit qu'un instant après, il tomba dans le camp des Romains une pluie qui rafraîchit les troupes, et, sur les ennemis, du tonnerre et des éclairs qui les dissipèrent et les mirent en fuite. L'empereur, après un miracle si éclatant, donna à cette légion le nom de *Légion fulminante* ; cet événement arriva en 174. L'année suivante, Avidius-Cassius se révolta, et fut massacré trois mois après.

Marc-Aurèle employa ses moments de loisir à réformer les lois, et à en faire de nouvelles en faveur des orphelins et des mineurs. Il désarma la chicane, fit des règlements contre le luxe, et mit un frein à la licence générale. Pour ne pas charger le peuple d'impôts il fit vendre les plus riches meubles de l'empire, jusqu'aux habits de l'impératrice et ses perles.

Pour se décharger du poids des affaires, il associa son fils Commode à l'empire, en 176, et se livra dans sa retraite à la philosophie, qu'il appelait sa mère, par opposition à la cour qu'il ne nommait plus que sa marâtre.

Il mourut à Sirmich, dans la Pannonie, en faisant la guerre aux Marcomans, le 17 mars de l'an 180, à cinquante-neuf ans, après dix-neuf années de règne. C'était un prince doué des plus excellentes qualités ; il fit le bonheur de ses sujets, et l'on vit en lui l'accomplissement de cette ancienne maxime de Platon, *que le monde serait heureux, si les philosophes étaient rois, ou si les rois étaient philosophes.*

Marc-Aurèle faisait profession ouverte de philosophie, suivant la secte et la morale des stoïciens. Il regardait l'Etre spirituel que nous possédons en nous, comme une pure émanation de l'Etre suprême. Il croyait qu'il suffit à l'homme, pour être heureux, de bien servir ce génie qui habite en lui,

et conseillait de se dire en soi-même en mourant : « Tu t'es embarqué, tu as fais ta course, tu arri- » ves au lieu où tu devais aller, sors courageuse- » ment du vaisseau. Si tu en sors pour arriver à une » autre vie, tu y trouveras des dieux rémunérateurs ; » si tu es privé de tout sentiment, tu cesseras d'être » sous le joug des passions, et de servir à un corps » qui est bien au-dessous de ton âme. » Comme il croyait que nos âmes sont des écoulements de la divinité, il pensait qu'après la mort elles s'y rejoignent intimement.

Ptolémée.

Ptolémée, très-célèbre mathématicien, né à Péluse, surnommé par les Grecs *très-divin* et *très-sage*, florissait à Alexandrie, dans le second siècle, du temps d'Adrien et de Marc-Aurèle, vers l'an 138 de notre ère. On a de lui une géographie et plusieurs savants ouvrages sur l'astronomie. Son système du monde dans lequel il place la terre au centre de l'univers, a été adopté pendant plusieurs siècles par les philosophes et les astronomes ; mais les savants l'ont abandonné pour suivre le système de Copernic.

Sa géographie est nécessaire pour connaître le monde ancien. Dans un autre savant ouvrage très-intéressant, et intitulé *Almageste*, on trouve un catalogue des étoiles fixes, formé d'après les observations de l'auteur et de celles d'Hypparque. On y compte 1,022 étoiles, dont les longitudes et les latitudes sont

bien déterminées. Cet ouvrage est encore estimable par sa démonstration du mouvement des étoiles fixes sur le centre de l'écliptique.

Plotin.

Plotin, grand philosophe platonicien, naquit à Lycopolis, en Egypte. Il surpassait en esprit les autres philosophes de son temps, et avait des idées singulières et extraordinaires. Il ne voulut jamais se laisser peindre, disant que c'est assez de traîner partout avec nous cette image dans laquelle la nature nous a formés, sans vouloir encore transmettre aux siècles futurs une copie de cette image comme un spectacle digne d'attention.

Il passa onze ans auprès d'Ammonius, qui tenait une école à Alexandrie, et y devint un grand philosophe. Le désir d'acquérir de nouvelles connaissances le fit aller chez les philosophes persans et indiens. Il profita de ce que l'empereur Gallien allait faire la guerre aux Perses, pour suivre l'armée romaine, l'an 243 de J.-C. Ce voyage faillit lui être funeste, car il eut bien de la peine à sauver sa vie par la fuite, après la mort de l'empereur : il avait alors trente-neuf ans. L'année suivante, il alla à Rome, et y fonda une école de philosophie.

On découvre dans les ouvrages de Plotin un génie élevé, fécond, très-vaste et très-pénétrant. Les Romains eurent pour lui la plus haute vénération. Il se fit des

disciples jusqu'au milieu du sénat, et inspira à plusieurs dames romaines de l'inclination pour l'étude de la philosophie.

Plotin était l'arbitre des procès, et il n'en eut jamais aucun pendant tout le temps qu'il fut à Rome. L'empereur Gallien et l'impératrice Solomine, eurent pour lui une considération distinguée. On prétend même que, sans des envieux, ils auraient fait rebâtir dans la Campanie, une ville qu'on lui aurait cédée avec tout son territoire, pour y établir une colonie de philosophes, et y faire pratiquer les lois idéales de la république de Platon.

Quand il était malade, Plotin ne prenait aucun remède; à l'âge de huit ans, il allait encore trouver sa nourrice pour lui demander à téter. Il disait que ses disciples étaient au-dessus des démons et élevés au rang des dieux.

Il était si habile et si vertueux, que plusieurs personnes des deux sexes, à la veille de leur mort, lui confiaient leurs biens et leurs enfants, comme à une espèce d'ange tutélaire. Il mourut l'an 270 de J.-C., à soixante-six ans, en prononçant ces paroles : « *Je fais mon dernier effort pour ramener ce qu'il y a de divin en moi à ce qu'il y a de divin dans tout l'univers.* »

Arnaud de Villeneuve.

—

Arnaud de Villeneuve, célèbre médecin du XIIIe siècle, apprit les langues grecque, hébraïque et arabe; il n'ou-

blia rien pour se perfectionner dans les sciences. Sa passion pour l'astrologie lui fit publier follement que la fin du monde arriverait vers le milieu du XIIIe siècle ; entre les années 1335 et 1345, mais il survécut lui-même à sa prédiction.

Entraîné par sa curiosité, il avait effleuré presque toutes les sciences, et s'était fait une réputation qui lui persuadait qu'il était capable de tout. Arnaud de Villeneuve disait : « 1° La nature en J.-C. est en tout égale à la divinité ; 2° L'âme de J.-C. aussitôt après son union, a su ce que savait la divinité ; 3° Les moines corrompent la doctrine de J.-C. ; s'ils sont sans charité, ils seront tous damnés ; 4° Les œuvres de miséricorde sont plus agréables à Dieu que le sacrifice de l'autel ; 5° Les bénéfices de l'église ou des messes sont inutiles ; 6° Celui qui attire à lui un grand nombre de gueux, et qui fonde des chapelles ou des messes perpétuelles, encourt la damnation éternelle ; 7° Le prêtre qui offre le sacrifice de l'autel, et celui qui le fait offrir, n'offrent rien du leur à Dieu ; 8° La passion de J.-C. est mieux représentée par les aumônes, que par le sacrifice de l'autel ; 9° Dieu n'est pas loué par des œuvres dans le sacrifice de la messe, mais seulement de bouche ; 10° Dieu n'a pas menacé de la damnation éternelle ceux qui pèchent, mais ceux qui donnent de mauvais exemples. Toutes ces sentences sont tirées de ses ouvrages. »

Il cultiva la chimie avec succès, trouva l'esprit de vin, l'huile de térébenthine et les eaux de senteur.

Toutes ses maximes l'ayant fait condamner par l'Université de Paris, Arnaud fut obligé de se retirer en Sicile, où le roi le reçut très-bien, et le renvoya au bout de quelque temps en France pour traiter avec le pape Clément V..

Arnaud fit naufrage sur la côte de Gênes, vers 1313.

Copernic.

Copernic, célèbre astronome, philosophe et médecin, naquit à Tarn, ville de la Prusse royale, le 19 février 1473. Il s'appliqua à l'étude de la langue grecque, de la philosophie et de la médecine; mais c'est principalement aux mathématiques et à l'astronomie qu'il fit faire de grands progrès.

Pour s'y perfectionner de plus en plus, il fit plusieurs voyages, demeura longtemps à Bologne, et enseigna les mathématiques à Rome. De retour en son pays, Luc Watgelrond, évêque de Warmie, son oncle maternel, lui donna un canonicat dans son église. Copernic publia alors son système, qu'il renouvela de Pythagore, d'Aristarque, de Samos et du cardinal de Cusa.

Il soutient que le soleil est au centre de l'univers, que la terre, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne, tournent sur leur axe autour du soleil, d'Occident en Orient; que la terre a encore un autre mouvement autour de son axe, et que la lune fait sa révolution autour de la terre.

Les différentes révolutions de ces six planètes sont proportionnées d'après leur distance du soleil. Les cercles qu'elles décrivent coupent l'écliptique à des points différents. La terre fait aussi son mouvement dans un cercle qui environne celui de Vénus, et ce mouvement s'accomplit en un an; elle en a encore un autre, qui se fait en 24 heures autour de son axe,

et c'est par ce mouvement qu'on s'explique l'effet du jour et de la nuit. La lune n'est pas dans la règle générale : elle se meut et décrit son cercle autour de la terre. Les cieux sont immobiles dans ce système, et les étoiles y sont placées à une distance immense du soleil.

Copernic ne crut pas devoir rendre ses idées publiques, sans s'assurer par lui-même que ce nouvel arrangement répondait à tous les phénomènes célestes. Cependant, son système ayant été soutenu par Galilée qui le mit au grand jour comme le seul véritable, fut condamné en 1616, par l'inquisition de Rome, qui le croyait contraire à l'Ecriture-Sainte.

Ce tribunal permit néanmoins, quatre ans après, de l'enseigner comme hypothèse.

Copernic a tellement rectifié ce système, et l'a si bien prouvé par les phénomènes célestes et par d'autres raisons, qu'on lui a accordé à cette époque la gloire de l'invention.

Cet homme illustre mourut le 24 mai 1543, à soixante-dix ans. M. de Laplace a fait ces quatre vers en son honneur :

C'est lui dont la science éclairée et profonde,
En écartant le faux des systèmes divers,
A placé le flambeau du monde
Dans le centre de l'univers.

M. Gassendi a écrit sa vie, qui est un vrai modèle pour les philosophes.

Copernic était uniquement passionné pour les sciences, exempt d'ambition, ami de la retraite, sage et circonspect, et ne se mêlant jamais des vaines querelles des hommes. Il était aussi bel homme que grand mathématicien.

Descartes.

Descartes (René), très-célèbre philosophe, profond mathématicien, et l'un des plus grands génies qui aient paru dans le monde, naquit à La Haye, en Touraine, d'une famille noble et ancienne, le 3 avril 1596.

Après lui avoir fait faire ses études à la Flèche, son père le destina au métier des armes; mais comme la faiblesse de sa santé ne lui permettait point de s'exposer aux fatigues de la guerre, il vint à Paris, où il se livra quelque temps au jeu avec succès. Le Père Mersenne, son ami, l'engagea à reprendre ses études. Descartes fit ensuite un voyage en Hollande en 1616, et servit en qualité de volontaire dans les troupes du prince d'Orange. Etant en garnison à Bréda, il donna la solution du fameux problème de mathématique d'Isaac Beecman, principal du collége de Dort, et composa un traité de musique.

Il se trouva à différents siéges, après quoi il revint à Paris, où il s'appliqua à l'étude de la morale et de la physique.

Descartes avait une imagination brillante et forte; était singulier dans sa vie privée, dans sa manière de raisonner, et avait beaucoup de courage pour combattre les préjugés. Le jubilé de 1625 lui fournit l'occasion de satisfaire l'envie qu'il avait de voir l'Italie. Après avoir demeuré quelques mois à Rome, il parcourut les principales villes de Toscane, visitant tous les savants qui se trouvaient sur son pas-

sage. Quand on lui offrait quelques présents, il ne voulait rien accepter : C'est au public, disait-il, à payer ce que je fais pour lui. Il se faisait riche en diminuant sa dépense ; son habillement était très-philosophique. Comme Plutarque, il préférait manger les légumes et les fruits que la chair sanglante des animaux. Chez lui ses après-midis étaient partagés entre la conversation avec ses amis et la culture de son jardin. Après avoir le matin étudié une planète, il allait le soir cultiver une fleur. Sa santé était faible, mais il en prenait soin sans en être esclave. Il disait un jour : Au lieu de trouver le moyen de conserver la vie, j'en ai trouvé un autre bien plus sûr, c'est de ne pas craindre la mort. Je mets, disait-il, ma liberté à un si haut prix, que tous les rois du monde ne pourraient me l'acheter.

Il était présent au siége de La Rochelle en 1628. De retour à Paris, il fut engagé par le nonce du pape à publier son système de philosophie ; cette proposition lui inspira la pensée de vivre dans la retraite, pour rechercher la vérité et les principes de la nature avec plus de soin et de tranquillité. Il se retira près d'Egmont, en Hollande, et en plusieurs autres lieux des provinces-unies, où, pendant plus de vingt-cinq ans, il s'appliqua avec une ardeur continuelle à démontrer la vérité dans la composition des ouvrages qui ont rendu sa mémoire immortelle. L'université d'Utrecht fut cartésienne dès sa fondation par le zèle de Renneri et de Régis, tous deux disciples de Descartes.

Ce grand philosophe fit un voyage en Angleterre et observa la déclination de l'aimant auprès de Londres. Dans la suite, Charles Cavendish, frère du comte de Newcastle, voulut qu'il restât à Londres ; mais sa philosophie était attaquée de tous côtés par les

Péripatéticiens, aveuglément attachés aux anciennes opinions, il aima mieux aller en Hollande.

Louis XIII et le cardinal de Richelieu l'invitèrent aussi en vain de venir à la cour. Descartes publia, vers le même temps, ses méditations sur l'Existence de Dieu et sur l'Immortalité de l'Ame. Voëtius, esprit brouillon et turbulent, ayant été fait recteur de l'université d'Utrecht, y fit interdire la philosophie de Descartes, mais celui-ci le réfuta.

Ce grand homme fit un voyage en France en 1647, pendant lequel le roi lui assigna une pension de 3,000 livres, dont il eut le brevet sans en rien toucher, ce qui lui fit dire, en riant, que jamais parchemin ne lui avait tant coûté.

Ensuite il alla en Suède, où il était invité depuis longtemps par la reine Christine. Cette princesse qui le reçut avec les marques de la plus haute estime, le pria de l'entretenir tous les jours, à cinq heures du matin, dans sa bibliothèque, pour l'instruire dans la philosophie. Elle désirait qu'il revît tous ses écrits, et qu'il en formât un cours complet de philosophie. Elle lui offrit en même temps un revenu de 3,000 écus, tant pour lui que pour ses héritiers, et lui proposa d'établir une académie, dont il serait le directeur. Tous ces projets s'évanouirent, par la mort de ce grand homme, arrivée à Stocholm, le 11 février 1650, à cinquante-quatre ans. Son corps fut apporté à Paris, et enterré dans l'église de Sainte-Geneviève-du-Mont, où l'on voit son épitaphe.

Descartes était d'une taille un peu au-dessus de la médiocre, mais assez fine et bien proportionnée. Il avait la tête grosse, le front large et avancé, le teint pâle, la bouche assez fendue, le nez bien fait, les cheveux noirs, les yeux gris-noir, la vue agréable, le visage toujours serein et le ton de la voix fort doux.

Louis XVI a fait faire sa statue en marbre par Pajon, en 1777. Si Descartes eût quelques-unes des faiblesses de l'humanité, il eût aussi les principales vertus du philosophe. Sobre, tempérant, ami de la liberté et de la retraite, reconnaissant, sensible à l'amitié, tendre, compatissant, il ne connaissait que les passions douces. Quand on m'offense, disait-il, je tâche d'élever mon âme si haut que l'offense ne parvienne pas jusqu'à elle. L'ambition ne l'agita pas plus que la vengeance; il disait comme Ovide : Vivre caché, c'est vivre heureux. Il pensait, avec Sénèque le tragique, qu'il est malheureux de mourir trop connu des autres, sans s'être connu soi-même.

Dans un moment de dépit occasionné par les tracasseries qu'on lui avait suscitées, il avait résolu de ne plus rien faire imprimer; mais ne pouvant résister à l'amour paternel, il communiqua ses méditations métaphysiques aux hommes les plus savants de l'Europe. Je veux, disait-il, m'appuyer de l'autorité, puisque la vérité est si peu de chose quand on est seul. Son âme, sensible et humaine, faisait qu'il traitait ses domestiques comme des amis malheureux qu'il devait consoler; sa maison était pour eux une école de mœurs, de mathématiques et de science.

Ce philosophe n'eut pas été moins capable qu'Aristote de donner des règles d'éloquence et de poésie. Mais ce qui immortalise ce grand homme, c'est l'application qu'il a su faire de l'algèbre à la géométrie : c'est la partie la plus solide et la moins contestée de sa gloire. Il disait : « Voulez-vous trouver la vérité? » formez votre esprit, rendez-le capable de bien ju- » ger. Pour y parvenir, ne l'appliquez d'abord qu'à » ce qu'il peut bien connaître par lui-même. Pour » bien connaître, ne cherchez pas ce qu'on a écrit

» on pensé avant vous, mais sachez vous en tenir
» à ce que vous reconnaissez vous-mêmes pour cer-
» tain. Vous ne trouverez point la vérité sans mé-
» thode. La méthode consiste dans l'ordre. L'ordre
» consiste à réduire les propositions complexes à des
» propositions simples, et à vous élever par degré
» des unes aux autres. Pour vous perfectionner dans
» une science, parcourez-en toutes les questions,
» enchaînez toujours vos pensées les unes aux au-
» tres. Quand votre esprit ne conçoit pas, sachez
» vous arrêter. Examinez longtemps les choses les
» plus faciles, et vous vous accoutumerez à regarder
» fixément la vérité et à la connaître. Voulez-vous ai-
» guiser votre esprit et le préparer à découvrir un jour
» par lui-même? Exercez-le d'abord sur ce qui a été
» inventé par d'autres; suivez surtout les découvertes
» où il y a de l'ordre et un enchaînement d'idées, et
» quand il aura examiné beaucoup de propositions
» simples, qu'il s'essaie peu à peu à embrasser dis-
» tinctement plusieurs objets à la fois; bientôt il ac-
» querra de la force et de l'étendue. Enfin, mettez
» à profit tous les secours de l'entendement, de l'ima-
» gination, de la mémoire et des sens, pour comparer
» ce qui est déjà connu avec ce qui ne l'est pas, et
» découvrir l'un par l'autre. »

La Dioptrique de Descartes, non moins estimée que sa méthode, est la plus grande et la plus belle application qu'on eût faite encore de la géométrie à la physique. La métaphysique a jeté les fondements de la bonne physique et de la saine morale. Par elle, il a prouvé l'existence de Dieu, la distinction du corps et de l'âme, l'immatérialité des esprits. On voit dans ses ouvrages, même les moins lus, briller partout le génie inventeur. Ceux qui ont traité ses systèmes de romans, n'en auraient

pas fait d'aussi ingénieux ; aussi a-t-on dit que de tous les hommes, c'est Descartes qui a rêvé le mieux. Il osa du moins montrer aux bons esprits à secouer le joug de la scolastique, des opinions, de l'autorité des préjugés et de la barbarie. Avant lui on n'avait point de fil dans le labyrinthe de la philosophie. « Si l'on cherche, dit M. Thomas, les grands hommes modernes qu'on peut comparer à Descartes, on en trouvera trois : Bacon, Leibnitz et Newton. » Sa philosophie qui, durant sa vie, avait eu une nuée d'antagonistes, essuya après sa mort les plus grandes contradictions en France. On fit tout pour l'anéantir et la bannir des universités et des écoles. Malgré les contradictions éprouvées par le cartésianisme en France, il eut des sectateurs illustres. On peut mettre en tête Malebranche, qui ne l'a pourtant pas suivi en tout ; les autres sont Rohault, Régis, Fontenelle, Privat de Molière, etc., dont on peut consulter les articles. A peine les universités s'étaient-elles soumises à la doctrine de Descartes, auquel elles n'avaient pas voulu d'abord sacrifier Aristote, qu'il a fallu l'abandonner pour suivre Newton. Le lecteur voudra bien que nous le renvoyons à l'éloge de René Descartes, par M. Thomas, discours qui a remporté le prix de l'Académie française, en 1765. Voyez aussi sa vie par Baillet.

Les qualités, les accidents et les formes substantielles que Descartes avait exclues de sa philosophie, sont les terribles ennemis qui conjurèrent sa perte. La chaleur agit avec tant de violence dans le corps du philosophe, qu'elle y excita une fièvre avec le transport au cerveau, et le mit en peu de jours dans le cercueil.

C'est principalement aux travaux de ce grand philosophe, qu'on doit la renaissance des arts et des

sciences : c'est lui qui enseigna la vraie méthode d'étudier les effets de la nature.

Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : ses *Principes*, les *Méditations*, la *Méthode*, le *Traité des Passions*, celui de la *Géométrie*, le traité de l'*Homme*, et plusieurs volumes de lettres.

Galilée.

Galilée, célèbre physicien, astronome et philosophe, naquit à Pise, le 15 février 1564, d'une famille noble, mais pauvre. On ne sait d'où est venu le conte de l'illégitimité de Galilée, peut-être l'envie se plut-elle à l'inventer. Mais il est prouvé, dit M. Lande, par les actes publics, qu'il naquit d'un mariage légitime et solennel entre Vincent Galilée, gentilhomme florentin, et Julie, fille de Cosme Venturi, de l'illustre famille des Ammanati, dame noble de Pescia en Toscane.

Galilée eut dès son enfance une si forte passion pour les mathématiques, qu'on peut dire qu'il naquit philosophe. Après avoir étudié la nature pendant quelque temps à Venise, il obtint une chaire de philosophie à Padoue, en 1592 ; il la remplit avec distinction pendant 18 ans, et obtint le plus grand succès. Cosme II, grand-duc de Toscane, l'envia à cette ville, et le lui enleva pour le fixer à Florence. Ce grand prince l'attacha à sa personne avec le titre de son « premier philosophe mathématicien. »

Galilée étant à Venise, avait eu occasion de voir les lunettes d'approche, que Jacques Métius avait inventées en Hollande. Cette découverte le frappa tellement, qu'il inventa à son tour le télescope.

Métius avait dû cette invention en partie au hasard ; Galilée ne la dut qu'à la force de son génie. Aidé de cet instrument, il découvrit, le premier, plusieurs étoiles inconnues jusqu'alors ; le croissant de l'astre de Vénus, les quatre satellites de Jupiter, appelées auparavant les *Astres de Médicis* ; les taches du soleil, et les montagnes de la lune, etc. Il aurait été à souhaiter, pour son repos, qu'il se fût borné à ne faire que des observations dans le ciel : mais il voulut absolument embrasser un système, et se détermina pour celui de Copernic. Cet astronome avait discuté ce système avec la simplicité et le sang-froid teutoniques. Il s'était d'abord gardé de faire intervenir, dans cette hypothèse, aucun passage des livres saints. Plus vif, plus dissertateur, plus amoureux de la renommée et plus approfondi dans les sciences, Galilée ne se contenta point de l'adopter tel qu'il était ; il s'échauffa pour mettre d'accord ses opinions astronomiques avec celles de l'Écriture-Sainte. Un moine orgueilleux et jaloux le déféra à l'inquisition de Rome, en 1615. Ce philosophe publia mémoires sur mémoires, pour que le pape et le Saint-Office déclarassent le système de Copernic fondé sur la Bible. Mais une congrégation nommée par le pontife, décida précisément le contraire. Galilée, dont on respectait les talents en attaquant ses idées, en fut d'abord quitte pour une défense de ne plus soutenir, ni de vive voix, ni par écrit, que l'opinion du mouvement de la terre s'accordait avec les livres saints. Le cardinal Bellermin, chargé de lui faire cette défense, lui donna un écrit par lequel il déclarait « qu'il n'avait été ni puni, ni même obligé de se rétracter ; mais qu'on voulait seulement

Descartes.

Descartes (René), très-célèbre philosophe, profond mathématicien, et l'un des plus grands génies qui aient paru dans le monde, naquit à La Haye, en Touraine, d'une famille noble et ancienne, le 3 avril 1596.

Après lui avoir fait faire ses études à la Flèche, son père le destina au métier des armes; mais comme la faiblesse de sa santé ne lui permettait point de s'exposer aux fatigues de la guerre, il vint à Paris, où il se livra quelque temps au jeu avec succès. Le Père Mersenne, son ami, l'engagea à reprendre ses études. Descartes fit ensuite un voyage en Hollande en 1616, et servit en qualité de volontaire dans les troupes du prince d'Orange. Etant en garnison à Bréda, il donna la solution du fameux problème de mathématique d'Isaac Beecman, principal du collége de Dort, et composa un traité de musique.

Il se trouva à différents siéges, après quoi il revint à Paris, où il s'appliqua à l'étude de la morale et de la physique.

Descartes avait une imagination brillante et forte; était singulier dans sa vie privée, dans sa manière de raisonner, et avait beaucoup de courage pour combattre les préjugés. Le jubilé de 1625 lui fournit l'occasion de satisfaire l'envie qu'il avait de voir l'Italie. Après avoir demeuré quelques mois à Rome, il parcourut les principales villes de Toscane, visitant tous les savants qui se trouvaient sur son pas-

sage. Quand on lui offrait quelques présents, il ne voulait rien accepter : C'est au public, disait-il, à payer ce que je fais pour lui. Il se faisait riche en diminuant sa dépense ; son habillement était très-philosophique. Comme Plutarque, il préférait manger les légumes et les fruits que la chair sanglante des animaux. Chez lui ses après-midis étaient partagés entre la conversation avec ses amis et la culture de son jardin. Après avoir le matin étudié une planète, il allait le soir cultiver une fleur. Sa santé était faible, mais il en prenait soin sans en être esclave. Il disait un jour : Au lieu de trouver le moyen de conserver la vie, j'en ai trouvé un autre bien plus sûr, c'est de ne pas craindre la mort. Je mets, disait-il, ma liberté à un si haut prix, que tous les rois du monde ne pourraient me l'acheter.

Il était présent au siége de La Rochelle en 1628. De retour à Paris, il fut engagé par le nonce du pape à publier son système de philosophie; cette proposition lui inspira la pensée de vivre dans la retraite, pour rechercher la vérité et les principes de la nature avec plus de soin et de tranquillité. Il se retira près d'Egmont, en Hollande, et en plusieurs autres lieux des provinces-unies, où, pendant plus de vingt-cinq ans, il s'appliqua avec une ardeur continuelle à démontrer la vérité dans la composition des ouvrages qui ont rendu sa mémoire immortelle. L'université d'Utrecht fut cartésienne dès sa fondation par le zèle de Renneri et de Régis, tous deux disciples de Descartes.

Ce grand philosophe fit un voyage en Angleterre et observa la déclinaison de l'aimant auprès de Londres. Dans la suite, Charles Cavendish, frère du comte de Newcastle, voulut qu'il restât à Londres ; mais sa philosophie était attaquée de tous côtés par les

Péripatéticiens, aveuglément attachés aux anciennes opinions, il aima mieux aller en Hollande.

Louis XIII et le cardinal de Richelieu l'invitèrent aussi en vain de venir à la cour. Descartes publia, vers le même temps, ses méditations sur l'Existence de Dieu et sur l'Immortalité de l'Ame. Voëtius, esprit brouillon et turbulent, ayant été fait recteur de l'université d'Utrecht, y fit interdire la philosophie de Descartes, mais celui-ci le réfuta.

Ce grand homme fit un voyage en France en 1647, pendant lequel le roi lui assigna une pension de 3,000 livres, dont il eut le brevet sans en rien toucher, ce qui lui fit dire, en riant, que jamais parchemin ne lui avait tant coûté.

Ensuite il alla en Suède, où il était invité depuis longtemps par la reine Christine. Cette princesse qui le reçut avec les marques de la plus haute estime, le pria de l'entretenir tous les jours, à cinq heures du matin, dans sa bibliothèque, pour l'instruire dans la philosophie. Elle désirait qu'il revît tous ses écrits, et qu'il en formât un cours complet de philosophie. Elle lui offrit en même temps un revenu de 3,000 écus, tant pour lui que pour ses héritiers, et lui proposa d'établir une académie, dont il serait le directeur. Tous ces projets s'évanouirent, par la mort de ce grand homme, arrivée à Stocholm, le 11 février 1650, à cinquante-quatre ans. Son corps fut apporté à Paris, et enterré dans l'église de Sainte-Geneviève-du-Mont, où l'on voit son épitaphe.

Descartes était d'une taille un peu au-dessus de la médiocre, mais assez fine et bien proportionnée. Il avait la tête grosse, le front large et avancé, le teint pâle, la bouche assez fendue, le nez bien fait, les cheveux noirs, les yeux gris-noir, la vue agréable, le visage toujours serein et le ton de la voix fort doux.

Louis XVI a fait faire sa statue en marbre par Pajon, en 1777. Si Descartes eût quelques-unes des faiblesses de l'humanité, il eût aussi les principales vertus du philosophe. Sobre, tempérant, ami de la liberté et de la retraite, reconnaissant, sensible à l'amitié, tendre, compatissant, il ne connaissait que les passions douces. Quand on m'offense, disait-il, je tâche d'élever mon âme si haut que l'offense ne parvienne pas jusqu'à elle. L'ambition ne l'agita pas plus que la vengeance; il disait comme Ovide : Vivre caché, c'est vivre heureux. Il pensait, avec Sénèque le tragique, qu'il est malheureux de mourir trop connu des autres, sans s'être connu soi-même.

Dans un moment de dépit occasionné par les tracasseries qu'on lui avait suscitées, il avait résolu de ne plus rien faire imprimer; mais ne pouvant résister à l'amour paternel, il communiqua ses méditations métaphysiques aux hommes les plus savants de l'Europe. Je veux, disait-il, m'appuyer de l'autorité, puisque la vérité est si peu de chose quand on est seul. Son âme, sensible et humaine, faisait qu'il traitait ses domestiques comme des amis malheureux qu'il devait consoler; sa maison était pour eux une école de mœurs, de mathématiques et de science.

Ce philosophe n'eut pas été moins capable qu'Aristote de donner des règles d'éloquence et de poésie. Mais ce qui immortalise ce grand homme, c'est l'application qu'il a su faire de l'algèbre à la géométrie : c'est la partie la plus solide et la moins contestée de sa gloire. Il disait : « Voulez-vous trouver la vérité? » formez votre esprit, rendez-le capable de bien ju- » ger. Pour y parvenir, ne l'appliquez d'abord qu'à » ce qu'il peut bien connaître par lui-même. Pour » bien connaître, ne cherchez pas ce qu'on a écrit

» on pensé avant vous, mais sachez-vous en tenir
» à ce que vous reconnaissez vous-mêmes pour cer-
» tain. Vous ne trouverez point la vérité sans mé-
» thode. La méthode consiste dans l'ordre. L'ordre
» consiste à réduire les propositions complexes à des
» propositions simples, et à vous élever par degré
» des unes aux autres. Pour vous perfectionner dans
» une science, parcourez-en toutes les questions,
» enchaînez toujours vos pensées les unes aux au-
» tres. Quand votre esprit ne conçoit pas, sachez
» vous arrêter. Examinez longtemps les choses les
» plus faciles, et vous vous accoutumerez à regarder
» fixément la vérité et à la connaître. Voulez-vous ai-
» guiser votre esprit et le préparer à découvrir un jour
» par lui-même? Exercez-le d'abord sur ce qui a été
» inventé par d'autres; suivez surtout les découvertes
» où il y a de l'ordre et un enchaînement d'idées, et
» quand il aura examiné beaucoup de propositions
» simples, qu'il s'essaie peu à peu à embrasser dis-
» tinctement plusieurs objets à la fois; bientôt il ac-
» querra de la force et de l'étendue. Enfin, mettez
» à profit tous les secours de l'entendement, de l'ima-
» gination, de la mémoire et des sens, pour comparer
» ce qui est déjà connu avec ce qui ne l'est pas, afin
» de découvrir l'un par l'autre. »

La Dioptrique de Descartes, non moins estimée que sa méthode, est la plus grande et la plus belle application qu'on eût faite encore de la géométrie à la physique. La métaphysique a jeté les fondements de la bonne physique et de la saine morale. Par elle, il a prouvé l'existence de Dieu, la distinction du corps et de l'âme, l'immatérialité des esprits. On voit dans ses ouvrages, même les moins lus, briller partout le génie inventeur. Ceux qui ont traité ses systèmes de romans, n'en auraient

pas fait d'aussi ingénieux ; aussi a-t-on dit que de tous les hommes, c'est Descartes qui a rêvé le mieux. Il osa du moins montrer aux bons esprits à secouer le joug de la scolastique, des opinions, de l'autorité des préjugés et de la barbarie. Avant lui on n'avait point de fil dans le labyrinthe de la philosophie. « Si l'on cherche, dit M. Thomas, les grands hommes modernes qu'on peut comparer à Descartes, on en trouvera trois : Bacon, Leibnitz et Newton. Sa philosophie qui, durant sa vie, avait eu une foule d'antagonistes, essuya après sa mort les plus grandes contradictions en France. On fit tout pour l'anéantir et la bannir des universités et des écoles. Malgré les contradictions éprouvées par le cartésianisme en France, il eut des sectateurs illustres. On peut mettre en tête Malebranche, qui ne l'a pourtant pas suivi en tout ; les autres sont Rohault, Régis, Fontenelle, Privat de Molières, etc., dont on peut consulter les articles. A peine les universités s'étaient-elles soumises à la doctrine de Descartes, auquel elles n'avaient pas voulu d'abord sacrifier Aristote, qu'il a fallu l'abandonner pour suivre Newton. Le lecteur voudra bien que nous le renvoyons à l'éloge de René Descartes, par M. Thomas, discours qui a remporté le prix de l'Académie française, en 1765. Voyez aussi sa vie par Baillet.

Les qualités, les accidents et les formes substantielles que Descartes avait exclues de sa philosophie, sont les terribles ennemis qui conjurèrent sa perte. La chaleur agit avec tant de violence dans le corps du philosophe, qu'elle y excita une fièvre, avec le transport au cerveau, et le mit en peu de jours dans le cercueil.

C'est principalement aux travaux de ce grand philosophe, qu'on doit la renaissance des arts et des

sciences ? c'est lui qui enseigna la vraie méthode d'étudier les effets de la nature.

Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : ses *Principes*, les *Méditations*, la *Méthode*, le *Traité des Passions*, celui de la *Géométrie*, le traité de l'*Homme*, et plusieurs volumes de lettres.

Galilée.

Galilée, célèbre physicien, astronome et philosophe, naquit à Pise, le 15 février 1564, d'une famille noble, mais pauvre. On ne sait d'où est venu le conte de l'illégitimité de Galilée, peut-être l'envie se plut-elle à l'inventer. Mais il est prouvé, dit M. Lande, par les actes publics, qu'il naquit d'un mariage légitime et solennel entre Vincent Galilée, gentilhomme florentin, et Julie, fille de Cosme Venturi, de l'illustre famille des Ammanati, dame noble de Pescia en Toscane.

Galilée eut dès son enfance une si forte passion pour les mathématiques, qu'on peut dire qu'il naquit philosophe. Après avoir étudié la nature pendant quelque temps à Venise, il obtint une chaire de philosophie à Padoue, en 1592 ; il la remplit avec distinction pendant 18 ans, et obtint le plus grand succès. Cosme II, grand-duc de Toscane, l'envia à cette ville, et le lui enleva pour le fixer à Florence. Ce grand prince l'attacha à sa personne avec le titre de son premier philosophe mathématicien.

Galilée étant à Venise, avait eu occasion de voir les lunettes d'approche, que Jacques Métius avait inventées en Hollande. Cette découverte le frappa tellement, qu'il inventa à son tour le télescope.

Métius avait dû cette invention en partie au hasard ; Galilée ne la dut qu'à la force de son génie. Aidé de cet instrument, il découvrit, le premier, plusieurs étoiles inconnues jusqu'alors ; le croissant de l'astre de Vénus, les quatre satellites de Jupiter, appelées auparavant les *Astres de Médicis* ; les taches du soleil, et les montagnes de la lune, etc. Il aurait été à souhaiter, pour son repos, qu'il se fût borné à ne faire que des observations dans le ciel : mais il voulut absolument embrasser un système, et se détermina pour celui de Copernic. Cet astronome avait discuté ce système avec la simplicité et le sang-froid teutoniques. Il s'était d'abord gardé de faire intervenir dans cette hypothèse aucun passage des livres saints. Plus vif, plus dissertateur, plus amoureux de la renommée et plus approfondi dans les sciences, Galilée ne se contenta point de l'adopter tel qu'il était ; il s'échauffa pour mettre d'accord ses opinions astronomiques avec celles de l'Écriture-Sainte. Un moine orgueilleux et jaloux le déféra à l'inquisition de Rome, en 1615. Ce philosophe publia mémoires sur mémoires, pour que le pape et le Saint-Office déclarassent le système de Copernic fondé sur la Bible. Mais une congrégation nommée par le pontife, décida précisément le contraire. Galilée, dont l'on respectait les talents en attaquant ses idées, en fut d'abord quitte pour une défense de ne plus soutenir, ni de vive voix, ni par écrit, que l'opinion du mouvement de la terre s'accordait avec les livres saints. Le cardinal Bellermin, chargé de lui faire cette défense, lui donna un écrit par lequel il déclarait « qu'il n'avait été ni puni, ni même obligé de se rétracter ; mais qu'on voulait seulement

exiger de lui qu'il abandonnât ce sentiment, et qu'il ne le soutînt pas à l'avenir. » Galilée promit tout ce qu'on voulut, et maintint sa promesse jusqu'en 1632. Cette année il publia des dialogues sur les systèmes de Ptolémée et de Copernic, pour établir l'immobilité du soleil et le mouvement de la terre autour de cet astre. Cet ouvrage ayant fait beaucoup de bruit, l'inquisition le cita de nouveau. Le philosophe parut avec confiance, mais on lui rappela ses promesses, et il fut condamné le 21 juin 1633, par un décret signé de sept cardinaux, à être emprisonné, et à réciter les sept psaumes pénitentiaux une fois la semaine, pendant trois ans, comme relaps. Son système fut déclaré absurde et faux en philosophie, et erroné dans la foi, en ce qu'il était expressément contraire à la Sainte-Écriture.

Une punition aussi sévère ne ferait-elle pas croire que le mouvement de la terre est un dogme de foi catholique, au lieu que c'est une pure question d'école et une vieille opinion populaire.

Quand Galilée eut atteint l'âge de soixante-dix ans, il demanda pardon d'avoir soutenu ce qu'il croyait la vérité, et abjura, les genoux à terre et la main sur l'Évangile, que son système était une absurdité, une erreur et une hérésie. Au moment où il se releva, agité par le remords d'avoir fait un faux serment, les yeux baissés vers la terre, il ne put s'empêcher de dire en la frappant du pied : *E pur si muove!* « *Cependant elle se meut.* »

Les cardinaux inquisiteurs, contents de sa soumission, le renvoyèrent dans les états du duc de Florence, où il eut en quelque sorte pour prison la petite ville d'Arcetti. La sévérité dont ils usèrent à son égard, fut adoucie par les traitements les plus honnêtes ; il eut la liberté de la promenade, et fut logé au palais de la Minerve, non comme un captif, mais comme

un étranger distingué. Il souffrit si peu pendant sa détention que, malgré son grand âge, il fit à pied la route de Rome à Viterbe.

La vieillesse de ce grand homme fut affligée par un autre malheur; il perdit la vue trois ans avant sa mort, arrivée à Florence, le 9 janvier 1642, à l'âge de soixante-dix-huit ans, l'année même de la naissance du grand Newton. Galilée fut enterré dans l'église de Sainte-Croix, où on lui a élevé un mausolée, en 1737, vis-à-vis celui de Michel-Ange.

Ce grand philosophe était d'une physionomie prévenante, d'une conversation vive et enjouée; il cultivait tous les arts agréables : les excellents poètes de sa nation lui étaient familiers, il savait de mémoire les plus beaux morceaux de l'Arioste et du Tasse. Il comparait le premier à une melonnière où il faut bien chercher pour trouver un fruit excellent, mais une fois trouvé, il vous dédommage bien par son odeur et son goût agréables, des peines que vous avez prises. Il comparait le second à une orangerie où tous les fruits sont à peu près égaux. Galilée avait un génie admirable pour la construction des machines, pour l'architecture, la peinture; il jouait aussi très-bien des instruments. Viviani, son disciple, lui était fidèlement attaché.

Considéré comme philosophe, Galilée était supérieur à son siècle et à son pays. On le regarde comme un des pères de la physique nouvelle. La géographie lui doit beaucoup pour les observations astronomiques, et la mécanique pour la théorie de l'accélération.

Les ouvrages de cet homme célèbre ont été recueillis à Florence, en 1718, en trois volumes.

En les lisant, on y remarque un homme capable de changer la face de la philosophie, et de faire goûter ces changements par la force de la vérité, et par les

agréments que son imagination lui prêtait. Il écrivit aussi élégamment que Platon, et n'a dit que des choses certaines et intelligibles. A un savoir très-étendu, il joignait la clarté et la profondeur : deux qualités qui forment un homme de génie. L'édition de ses ouvrages est ornée d'une vie curieuse et intéressante de ce grand homme. Plusieurs de ses manuscrits ont été malheureusement perdus par la dévotion de sa femme, qui les donna à son confesseur pour être brûlés. Galilée est encore l'inventeur d'une pendule simple, dont il se servit utilement pour ses observations astronomiques. Il eut la pensée de l'appliquer aux horloges ; mais il ne l'exécuta point.

La gloire de cette invention fut réservée à Vincent, son fils, qui, le premier, en fit l'essai à Venise, en 1649. M. Huygens perfectionna dans la suite cette invention.

IGNORANCES ÉTERNELLES

OPUSCULE, PAR M. DE VOLTAIRE

Revu et considérablement augmenté.

La nature de nos sensations, de nos idées, de notre mémoire, ne nous est-elle pas inconnue? Comment se peut-il faire qu'un animal sente? Quel rapport y a-t-il entre la matière connue et le sentiment?

Comment une idée se place-t-elle dans notre cervelle? Peut-on avoir une sensation sans avoir l'idée, la conscience, le témoignage interne qu'on éprouve par cette sensation?

Comment cet animal à qui j'ai coupé la tête, a-t-il encore des sensations, privé du cerveau d'où partent les nerfs qui sont l'origine de tout sentiment?

Pourquoi, vivant sans tête des semaines entières, sent-il encore les piqûres que je lui fais? Pourquoi se réfugie-t-il dans son enveloppe à la moindre sensation désagréable?

Qu'est-ce que la mémoire? Et dans quel magasin retrouve-t-on quelquefois, sans le vouloir, une foule d'idées et de mots dont on n'avait plus aucun souvenir?

Comment les animaux ont-ils en songe des sen-

sations et des idées qu'ils n'avaient point eues en veillant? Par quel accord incompréhensible la volonté fait-elle obéir certains muscles, certains viscères, pendant qu'il y en a d'autres sur lesquels elle n'aura jamais d'empire? Enfin, pourquoi a-t-on l'existence? Si, après ces réflexions, on ne sait pas douter, il faut qu'on soit bien fier.

L'esprit humain n'acquiert aucune notion que par l'expérience; nulle expérience ne peut nous apprendre ni ce qui était avant notre existence, ni ce qui est après, ni ce qui anime notre existence présente. Comment avons-nous reçu la vie? Quel ressort la soutient? Comment notre cerveau a-t-il des idées et de la mémoire? Comment nos membres obéissent-ils à notre volonté, etc.? Nous n'en savons rien. Ce globe est-il seul habité? A-t-il été fait après d'autres globes, ou dans le même instant? Chaque genre de plante vient-il ou non d'une première plante? Chaque genre d'animaux est-il produit ou non par deux premiers animaux? Les plus grands philosophes n'en savent pas plus sur ces matières que les plus ignorants des hommes. Il en faut revenir à ce proverbe populaire: *La poule a-t-elle été avant l'œuf, ou l'œuf avant la poule?* Le proverbe est bas, mais il confond la plus haute sagesse, qui ne sait rien des premiers principes des choses, sans un secours surnaturel.

Vous devez d'abord vous affermir dans la persuasion qu'il existe un Dieu tout-puissant qui punit le crime, et qui récompense la vertu. Vous savez assez de physique pour voir qu'il faut que le grain pourrisse et meure en terre pour germer. Il y a d'anciennes erreurs qui détruiraient plutôt l'idée d'un Dieu formateur du monde, qu'elles ne l'établiraient. Vous avez appris assez d'astronomie pour être sûr qu'il n'y a ni premier ni troisième ciel, ni région de feu auprès de la lune,

ni firmament auquel les étoiles soient attachées, etc.; mais un nombre innombrable de globes disposés dans l'espace par la main de l'Eternel géomètre. On vous a démontré assez d'anatomie pour que vous ayez admiré par quels incompréhensibles ressorts vous vivez.

Il est très-vraisemblable que l'homme a été agreste pendant des milliers de siècles, comme sont encore aujourd'hui une infinité de paysans. Mais l'homme n'a pu vivre comme les blaireaux et les lièvres.

Par quelle loi, par quels liens secrets, par quel instinct l'homme aura-t-il toujours vécu en famille sans le secours des arts, et sans avoir encore formé un langage? C'est par sa propre nature, par le goût qui le porte à s'unir avec une femme; c'est par l'attachement qu'un Morlaque, un Irlandais, un Lapon, un Hottentot, sent pour sa compagne, lorsque son ventre grossissant lui donne l'espérance de voir naître de son sang un être semblable à lui. C'est par le besoin que cet homme et cette femme ont l'un de l'autre, par l'amour que la nature leur inspire pour leur petit dès qu'il est né, par l'autorité que la nature leur donne sur ce petit, par l'habitude de l'aimer, par l'habitude que le petit prend nécessairement d'obéir au père et à la mère, par les secours qu'ils en reçoivent dès qu'il a cinq ou six ans, par les nouveaux enfants que font cet homme et cette femme. C'est enfin parce que, dans un âge avancé, ils voient avec plaisir leurs enfants faire d'autres enfants, qui ont le même instinct que leurs pères et leurs mères.

Proposez aux enfants de sauter un fossé, tous prendront machinalement leur secousse, en se retirant un peu en arrière, et courront ensuite. Ils ne savent pas assurément que leur force, en ce cas, est le produit de leur masse multipliée par leur vitesse.

La belle architecture, la sculpture perfectionnée, la

sciences. C'est lui qui enseigna la vraie méthode d'étudier les effets de la nature.

Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : ses *Principes*, les *Méditations*, la *Méthode*, le *Traité des Passions*, celui de la *Géométrie*, le traité de l'*Homme*, et plusieurs volumes de lettres.

Galilée.

Galilée, célèbre physicien, astronome et philosophe, naquit à Pise, le 15 février 1564, d'une famille noble, mais pauvre. On ne sait d'où est venu le conte de l'illégitimité de Galilée, peut-être l'envie se plut-elle à l'inventer. Mais il est prouvé, dit M. Lande, par les actes publics, qu'il naquit d'un mariage légitime et solennel entre Vincent Galilée, gentilhomme florentin, et Julie, fille de Cosme Venturi, de l'illustre famille des Ammanati, dame noble de Pescia en Toscane.

Galilée eut dès son enfance une si forte passion pour les mathématiques, qu'on peut dire qu'il naquit philosophe. Après avoir étudié la nature pendant quelque temps à Venise, il obtint une chaire de philosophie à Padoue, en 1592 ; il la remplit avec distinction pendant 18 ans, et obtint le plus grand succès. Cosme II, grand-duc de Toscane, l'envia à cette ville, et le lui enleva pour le fixer à Florence. Ce grand prince l'attacha à sa personne avec le titre de son » premier philosophe mathématicien. »

Galilée étant à Venise, avait eu occasion de voir les lunettes d'approche, que Jacques Métius avait inventées en Hollande. Cette découverte le frappa tellement, qu'il inventa à son tour le télescope.

Métius avait dû cette invention en partie au hasard ; Galilée ne la dut qu'à la force de son génie. Aidé de cet instrument, il découvrit, le premier, plusieurs étoiles inconnues jusqu'alors ; le croissant de l'astre de Vénus, les quatre satellites de Jupiter, appelées auparavant les *Astres de Médicis* ; les taches du soleil, et les montagnes de la lune, etc. Il aurait été à souhaiter, pour son repos, qu'il se fût borné à ne faire que des observations dans le ciel : mais il voulut absolument embrasser un système, et se détermina pour celui de Copernic. Cet astronome avait discuté ce système avec la simplicité et le sang-froid teutoniques. Il s'était d'abord gardé de faire intervenir, dans cette hypothèse, aucun passage des livres saints. Plus vif, plus dissertateur, plus amoureux de la renommée et plus approfondi dans les sciences, Galilée ne se contenta point de l'adopter tel qu'il était ; il s'échauffa pour mettre d'accord ses opinions astronomiques avec celles de l'Ecriture-Sainte. Un moine orgueilleux et jaloux le déféra à l'inquisition de Rome, en 1615. Ce philosophe publia mémoires sur mémoires, pour que le pape et le Saint-Office déclarassent le système de Copernic fondé sur la Bible. Mais une congrégation nommée par le pontife, décida précisément le contraire. Galilée, dont l'on respectait les talents en attaquant ses idées, en fut d'abord quitte pour une défense de ne plus soutenir, ni de vive voix, ni par écrit, que l'opinion du mouvement de la terre s'accordait avec les livres saints. Le cardinal Bellermin, chargé de lui faire cette défense, lui donna un écrit par lequel il déclarait « qu'il n'avait été ni puni, ni même obligé de se rétracter; mais qu'on voulait seulement

exiger de lui qu'il abandonnât ce sentiment, et qu'il ne le soutînt pas à l'avenir. » Galilée promit tout ce qu'on voulut, et maintint sa promesse jusqu'en 1632. Cette année il publia des dialogues sur les systèmes de Ptolémée et de Copernic, pour établir l'immobilité du soleil et le mouvement de la terre autour de cet astre. Cet ouvrage ayant fait beaucoup de bruit, l'inquisition le cita de nouveau. Le philosophe parut avec confiance, mais on lui rappela ses promesses, et il fut condamné, le 21 juin 1633, par un décret signé de sept cardinaux, à être emprisonné, et à réciter les sept psaumes pénitentiaux une fois la semaine, pendant trois ans, comme relaps. Son système fut déclaré absurde et faux en philosophie, et erroné dans la foi, en ce qu'il était expressément contraire à la Sainte-Ecriture.

Une punition aussi sévère ne ferait-elle pas croire que le mouvement de la terre est un dogme de foi catholique, au lieu que c'est une pure question d'école et une vieille opinion populaire.

Quand Galilée eut atteint l'âge de soixante-dix ans, il demanda pardon d'avoir soutenu ce qu'il croyait la vérité, et abjura, les genoux à terre et la main sur l'Evangile, que son système était une absurdité, une erreur et une hérésie. Au moment où il se releva, agité par le remords d'avoir fait un faux serment, les yeux baissés vers la terre, il ne put s'empêcher de dire en la frappant du pied : *E pur si muove!* « *Cependant elle se meut.* »

Les cardinaux inquisiteurs, contents de sa soumission, le renvoyèrent dans les états du duc de Florence, où il eut en quelque sorte pour prison la petite ville d'Arcetti. La sévérité dont ils usèrent à son égard, fut adoucie par des traitements les plus honnêtes; il eut la liberté de la promenade, et fut logé au palais de la Minerve, non comme un captif, mais comme

un étranger distingué. Il souffrit si peu pendant sa détention que, malgré son grand âge, il fit à pied la route de Rome à Viterbe.

La vieillesse de ce grand homme fut affligée par un autre malheur; il perdit la vue trois ans avant sa mort, arrivée à Florence, le 9 janvier 1642, à l'âge de soixante-dix-huit ans, l'année même de la naissance du grand Newton. Galilée fut enterré dans l'église de Sainte-Croix, où on lui a élevé un mausolée, en 1737, vis-à-vis de celui de Michel-Ange.

Ce grand philosophe était d'une physionomie prévenante, d'une conversation vive et enjouée, il cultivait tous les arts agréables : les excellents poètes de sa nation lui étaient familiers, il savait de mémoire les plus beaux morceaux de l'Arioste et du Tasse. Il comparait le premier à une melonnière où il faut bien chercher pour trouver un fruit excellent, mais une fois trouvé, il vous dédommage bien par son odeur et son goût agréables, des peines que vous avez prises. Il comparait le second à une orangerie où tous les fruits sont à peu près égaux. Galilée avait un génie admirable pour la construction des machines, pour l'architecture, la peinture; il jouait aussi très-bien des instruments. Viviani, son disciple, lui était fidèlement attaché.

Considéré comme philosophe, Galilée était supérieur à son siècle et à son pays. On le regarde comme un des pères de la physique nouvelle. La géographie lui doit beaucoup pour les observations astronomiques, et la mécanique pour la théorie de l'accélération.

Les ouvrages de cet homme célèbre ont été recueillis à Florence, en 1718, en trois volumes.

En les lisant, on y remarque un homme capable de changer la face de la philosophie, et de faire goûter ces changements par la force de la vérité, et par les

agréments que son imagination lui prêtait. Il écrivit aussi élégamment que Platon, et n'a dit que des choses certaines et intelligibles. A un savoir très-étendu, il joignait la clarté et la profondeur : deux qualités qui forment un homme de génie. L'édition de ses ouvrages est ornée d'une vie curieuse et intéressante de ce grand homme. Plusieurs de ses manuscrits ont été malheureusement perdus par la dévotion de sa femme, qui les donna à son confesseur pour être brûlés. Galilée est encore l'inventeur d'une pendule simple, dont il se servit utilement pour ses observations astronomiques. Il eut la pensée de l'appliquer aux horloges ; mais il ne l'exécuta point.

La gloire de cette invention fut réservée à Vincent, son fils, qui, le premier, en fit l'essai à Venise, en 1649. M. Huygens perfectionna dans la suite cette invention.

IGNORANCES ÉTERNELLES

OPUSCULE, PAR M. DE VOLTAIRE

Revu et considérablement augmenté.

La nature de nos sensations, de nos idées, de notre mémoire, ne nous est-elle pas inconnue? Comment se peut-il faire qu'un animal sente? Quel rapport y a-t-il entre la matière connue et le sentiment?

Comment une idée se place-t-elle dans notre cervelle? Peut-on avoir une sensation sans avoir l'idée, la conscience, le témoignage interne qu'on éprouve par cette sensation?

Comment cet animal à qui j'ai coupé la tête, a-t-il encore des sensations, privé du cerveau d'où partent les nerfs qui sont l'origine de tout sentiment?

Pourquoi, vivant sans tête des semaines entières, sent-il encore les piqûres que je lui fais? Pourquoi se réfugie-t-il dans son enveloppe à la moindre sensation désagréable?

Qu'est-ce que la mémoire? Et dans quel magasin retrouve-t-on quelquefois, sans le vouloir, une foule d'idées et de mots dont on n'avait plus aucun souvenir?

Comment les animaux ont-ils en songe des sen-

sations et des idées qu'ils n'avaient point eues en veillant ? Par quel accord incompréhensible la volonté fait-elle obéir certains muscles, certains viscères, pendant qu'il y en a d'autres sur lesquels elle n'aura jamais d'empire ? Enfin, pourquoi a-t-on l'existence ? Si, après ces réflexions, on ne sait pas douter, il faut qu'on soit bien fier.

L'esprit humain n'acquiert aucune notion que par l'expérience ; nulle expérience ne peut nous apprendre ni ce qui était avant notre existence, ni ce qui est après, ni ce qui anime notre existence présente. Comment avons-nous reçu la vie ? Quel ressort la soutient ? Comment notre cerveau a-t-il des idées et de la mémoire ? Comment nos membres obéissent-ils à notre volonté, etc. ? Nous n'en savons rien. Ce globe est-il seul habité ? A-t-il été fait après d'autres globes, ou dans le même instant ? Chaque genre de plante vient-il ou non d'une première plante ? Chaque genre d'animaux est-il produit ou non par deux premiers animaux ? Les plus grands philosophes n'en savent pas plus sur ces matières que les plus ignorants des hommes. Il en faut revenir à ce proverbe populaire : *La poule a-t-elle été avant l'œuf, ou l'œuf avant la poule ?* Le proverbe est bas ; mais il confond la plus haute sagesse, qui ne sait rien des premiers principes des choses, sans un secours surnaturel.

Vous devez d'abord vous affermir dans la persuasion qu'il existe un Dieu tout-puissant qui punit le crime, et qui récompense la vertu. Vous savez assez de physique pour voir qu'il faut que le grain pourrisse et meure en terre pour germer. Il y a d'anciennes erreurs qui détruiraient plutôt l'idée d'un Dieu formateur du monde, qu'elles ne l'établiraient. Vous avez appris assez d'astronomie pour être sûr qu'il n'y a ni premier ni troisième ciel, ni région de feu auprès de la lune,

ni firmament auquel les étoiles soient attachées, etc.; mais un nombre innombrable de globes disposés dans l'espace par la main de l'Eternel géomètre. On vous a démontré assez d'anatomie pour que vous ayez admiré par quels incompréhensibles ressorts vous vivez.

Il est très-vraisemblable que l'homme a été agreste pendant des milliers de siècles, comme sont encore aujourd'hui une infinité de paysans. Mais l'homme n'a pu vivre comme les blaireaux et les lièvres.

Par quelle loi, par quels liens secrets, par quel instinct l'homme aura-t-il toujours vécu en famille sans le secours des arts, et sans avoir encore formé un langage? C'est par sa propre nature, par le goût qui le porte à s'unir avec une femme; c'est par l'attachement qu'un Morlaque, un Irlandais, un Lapon, un Hottentot, sent pour sa compagne, lorsque son ventre grossissant lui donne l'espérance de voir naître de son sang un être semblable à lui. C'est par le besoin que cet homme et cette femme ont l'un de l'autre, par l'amour que la nature leur inspire pour leur petit dès qu'il est né, par l'autorité que la nature leur donne sur ce petit, par l'habitude de l'aimer, par l'habitude que le petit prend nécessairement d'obéir au père et à la mère, par les secours qu'ils en reçoivent dès qu'il a cinq ou six ans, par les nouveaux enfants que font cet homme et cette femme. C'est enfin parce que, dans un âge avancé, ils voient avec plaisir leurs enfants faire d'autres enfants, qui ont le même instinct que leurs pères et leurs mères.

Proposez aux enfants de sauter un fossé, tous prendront machinalement leur secousse, en se retirant un peu en arrière, et courront ensuite. Ils ne savent pas assurément que leur force, en ce cas, est le produit de leur masse multipliée par leur vitesse.

La belle architecture, la sculpture perfectionnée, la

peinture, la bonne musique, la vraie poésie, la vraie éloquence, la manière de bien écrire l'histoire, enfin, la philosophie même, quoique informe et obscure, tout cela ne parvient aux nations que par les Grecs. Les derniers venus l'emportèrent en tout sur leurs maîtres.

En vous instruisant en philosophe de ce qui concerne ce globe, vous portez d'abord votre vue sur l'Orient, berceau de tous les arts, et qui a tout donné à l'Occident.

Les climats orientaux, voisins du Midi, tiennent tout de la nature ; et nous, dans notre Occident septentrional, nous devons tout au temps, au commerce, à une industrie tardive. Des forêts, des pierres, des fruits sauvages, voilà tout ce qu'a produit naturellement l'ancien pays des Celtes, des Allobroges, des Pictes, des Germains, des Sarmates et des Scythes. On dit que l'île de Sicile produit d'elle-même un peu d'avoine ; mais le froment, le riz, les fruits délicieux croissaient vers l'Euphrate, en Chine et dans l'Inde. Les pays fertiles furent les premiers peuplés, les premiers policés. Tout le Levant, depuis la Grèce jusqu'aux extrémités de notre hémisphère, fut longtemps célèbre, avant que nous fussions à même de connaître que nous étions barbares. Quand on veut savoir quelque chose des Celtes, nos ancêtres, il faut avoir recours aux Grecs et aux Romains, qui sont postérieurs aux Asiatiques.

Nous redirons encore, qu'il n'est pas certain que les montagnes qui traversent l'ancien et le nouveau monde, aient été autrefois des plaines couvertes par les mers ; car 1° plusieurs de ces montagnes sont élevées de 15,000 pieds et plus au-dessus de l'océan ; 2° S'il eut été un temps où ces montagnes n'eussent pas existé, d'où seraient partis les fleuves qui sont si

nécessaires à la vie de tous ces êtres vivants? Ces montagnes sont les réservoirs des eaux; elles ont dans les deux hémisphères des directions diverses : ce sont, comme dit Platon, les os de ce grand animal appelé *la terre*. Nous voyons que les moindres plantes ont une structure invariable ; comment la terre serait-elle exceptée de la loi générale?

3° Si les montagnes étaient supposées avoir porté des mers, ce serait une contradiction dans l'ordre de la nature, une violation des lois de la gravitation et de l'hydrostatique;

4° Le lit de l'océan est creusé, et dans ce creux il n'est point de chaînes de montagnes d'un pôle à l'autre, ni d'Orient en Occident, comme sur la terre; il ne faut donc pas conclure que tout ce globe a été longtemps mer, parce que plusieurs parties du globe l'ont été. Il ne faut pas dire que l'eau a couvert les Alpes et les Cordillères, parce qu'elle a couvert la partie basse de la Gaule, de la Grèce, de la Germanie, de l'Afrique et de l'Inde. Il ne faut pas affirmer que le mont Cervin a été navigable, parce que l'archipel des Philippines et des Moluques a été un continent. Il y a grande apparence que les hautes montagnes ont été toujours à peu près ce qu'elles sont.

N'admettons en physique que ce qui est prouvé, et en histoire que ce qui est de la plus grande probabilité reconnue. Il se peut que les pays montagneux aient éprouvé, par les volcans et par les secousses de la terre, autant de changements que les pays plats ; car partout où il y a eu des sources de fleuves, il y a des montagnes. Mille révolutions locales ont certainement changé une partie du globe dans le physique et dans le moral, mais nous ne les connaissons pas; et les hommes se sont avisés si tard d'écrire l'histoire, que le genre humain, tout ancien qu'il est, paraît nouveau pour nous.

D'ailleurs, vous commencez vos recherches au temps où le chaos de notre Europe commence à prendre une forme, après la chute de l'empire romain. Parcourons donc ensemble ce globe; voyons dans quel état il était alors; étudions-le de la même manière qu'il paraît avoir été cultivé, c'est-à-dire depuis les pays orientaux jusqu'aux nôtres; et portons notre première attention sur un peuple qui avait une histoire suivie dans une langue déjà fixée, lorsque nous n'avions pas encore l'usage de l'écriture.

L'empire de la Chine, dès-lors, était plus vaste que celui de Charlemagne. Nous avons remarqué que le corps de cet état subsiste avec splendeur depuis plus de 4000 ans, sans que les lois, les mœurs, le langage, la manière même de s'habiller, aient souffert d'altération sensible.

Nous avons l'*Ezour-Veidam*, ancien commentaire composé par Chumontou, sur ce *Veidam*, livre sacré que les brames prétendent avoir été donné de Dieu aux hommes. Ce commentaire a été abrégé par un brame très-savant, qui a rendu beaucoup de services à notre compagnie des Indes; et il l'a traduit lui-même de la langue sacrée en français. Ce manuscrit est à la bibliothèque impériale, où chacun peut le consulter. Il avait été donné à l'auteur par M. de Modave, qui revenait de l'Inde.

Dans ce commentaire, Chumontou combat l'idolâtrie; il rapporte les propres paroles du *Veidam*:
« C'est l'Etre suprême qui a tout créé, le sensible et
» l'insensible. Il y a eu quatre âges différents; tout
» périt à la fin de chaque âge; tout est submergé, et
» le déluge est un passage d'un âge à l'autre, etc. «
Lorsque Dieu existait seul, et que nul autre être
» n'existait avec lui, il forma le dessein de créer le
» monde; il créa d'abord le temps, ensuite l'eau et
» la terre; et du mélange des cinq éléments, à savoir

» La terre, l'eau, le feu, l'air et la lumière, il forma » les différents corps, et leur donna la terre pour » base. Il fit ce globe que nous habitons, en forme » ovale comme un œuf. Au milieu de la terre est la » plus haute de toutes les montagnes, nommée *Méron*.

» *Adimo*, c'est le nom du premier homme sorti des » mains de Dieu : *Procriti*, est le nom de son épouse. » D'*Adimo*, naquit Brama, qui fut le législateur des » nations et le père des brames. »

Que de choses curieuses dans ce peu de paroles! on y aperçoit d'abord cette grande vérité, que Dieu est le créateur du monde; on voit ensuite la source primitive de cette ancienne fable des quatre âges : d'or, d'argent, d'airain et de fer. Tous les principes de la théologie des anciens sont renfermés dans le *Veidam*. On y voit ce déluge de Deucalion, qui ne signifie rien autre chose que la peine extrême qu'on a éprouvée dans tous les temps à dessécher les terres que la négligence des hommes a laissées longtemps inondées. Toutes les citations du *Veidam*, dans ce manuscrit, sont étonnantes; on y trouve expressément ces paroles admirables : « Dieu ne créa jamais le vice, il ne peut « en être l'auteur. Dieu, qui est la sagesse et la sain- » teté, ne créa jamais que la vertu. »

Voici un morceau des plus singuliers du *Veidam* :

« Le premier homme étant sorti des mains de Dieu, » lui dit : Il y aura sur la terre différentes occupa- » tions, qui ne seront pas propres à tous; comment » les distinguer entre eux? »

Dieu lui répondit : « Ceux qui sont nés avec plus » d'esprit et de goût pour la vertu que les autres, » seront les brames. Ceux qui participent le plus du » *rosogoun*, c'est-à-dire de l'ambition, seront les guer- » riers. Ceux qui participent le plus du *tomogun*, » c'est-à-dire de l'avarice, seront les marchands. Ceux » qui participeront du *comogun*, c'est-à-dire qui se-

» ront robustes et bornés, seront occupés aux œu-
» vres serviles. »

On reconnaît dans ces paroles l'origine véritable des quatre castes des Indes, ou plutôt les quatres conditions de la société humaine. En effet, sur quoi peut être fondée l'inégalité de ces conditions, sinon sur l'inégalité primitive du talent?

Le *Veidam* poursuit et dit : « L'Etre suprême n'a ni » corps, ni figure. » ; et l'*Ezour-Veidam* ajoute : « Tous » ceux qui lui donnent des pieds et des mains sont » insensés. » Chumontòu cite ensuite ces paroles du *Veidam* : « Dans le temps que Dieu tira toutes choses » du néant, il créa séparément un individu de chaque » espèce, et voulut qu'il portât dans lui son germe, » afin qu'il pût produire : il est le principe de chaque » chose ; le soleil n'est qu'un corps sans vie et sans » connaissance ; il est entre les mains de Dieu, comme » une chandelle est entre les mains d'un homme. »

Après cela, l'auteur du commentaire, combattant l'opinion de nouveaux brames, qui admettaient plusieurs incarnations dans le dieu Brama et dans le dieu Vitsnou, s'exprime ainsi :

« Dis-moi donc, homme étourdi et insensé, qu'est-ce que ce *Kochiopo* et cette *Odité*, que tu dis avoir donné naissance à ton Dieu? Ne sont-ils pas des hommes comme les autres? Ce Dieu, qui est pur de sa nature, et éternel de son essence, se serait-il abaissé jusqu'à s'anéantir dans le sein d'une femme pour s'y revêtir d'une figure humaine? Ne rougis-tu pas de nous présenter Dieu en posture de suppliant devant une de ses créatures? As-tu perdu l'esprit? Ou es-tu venu à ce point d'impiété, de ne pas rougir de faire jouer à l'Etre suprême le personnage de fourbe et de menteur? Cesse de tromper les hommes, ce n'est qu'à cette condition que je continuerai à t'expliquer le *Veidam*. »

DISCOURS

SUR LA PHILOSOPHIE

D'après le texte proposé par l'Université de la ville de Paris, pour le sujet du prix de l'année 1778,

PAR M. BELLÉGUIER, ANCIEN AVOCAT.

La philosophie n'est pas plus ennemie de Dieu que des rois.

Je ne compose pas pour le prix de l'Université: je n'ai pas tant d'ambition; mais ce sujet me paraît si beau et si bien énoncé, que je ne puis résister à l'envie d'en faire mon thème.

Non, sans doute, la philosophie n'est et ne peut être l'ennemie de Dieu ni des rois, s'il est permis de mettre des hommes à côté de l'Etre éternel et suprême. La philosophie est expressément l'amour de la sagesse; et ce serait le comble de la folie d'être l'ennemi de Dieu, qui nous donne l'existence, et des rois, qui nous sont donnés par lui pour rendre cette existence heureuse ou du moins tolérable. Osons d'abord dire un petit mot de Dieu, nous parlerons ensuite des rois. Il y a l'infini entre ces deux objets.

DE DIEU. — Socrate fut le martyr de la divinité, et Platon en fut l'apôtre. Zalencus, Charondas, Pythagore, Solon et Socke, tous philosophes et législateurs, ont recommandé dans leurs lois l'amour de Dieu et du gouvernement sous lequel il nous a fait naître. Les beaux vers du véritable Orphée, que nous trouvons épars dans Clément d'Alexandrie, parlent de la grandeur de Dieu avec sublimité. Zoroastre l'annonçait à la Perse, et Confucius à la Chine. Quoiqu'en ait dit l'ignorance, appuyée de la malignité, la philosophie fut, dans tous les temps, la mère de la religion pure et des lois sages.

S'il y eut tant d'athées chez les Grecs trop subtils et chez les Romains leurs imitateurs, n'imputons qu'à des menteurs publics, avares, cruels, fourbes, et aux prêtres de l'antiquité, l'excès monstrueux où ces athées tombèrent. Les uns nièrent la Divinité, parce que les sacrificateurs la rendaient odieuse, et que les oracles la rendaient ridicule. Les autres, comme les épicuriens, indignés du rôle qu'on faisait jouer aux dieux dans le gouvernement du monde, prétendaient qu'ils ne daignaient pas se mêler des misérables occupations des hommes. Le char de la fortune allait si mal, qu'il parut impossible que des êtres bienfaisants en tinssent les rênes. Épicure et ses disciples, d'ailleurs aimables et honnêtes gens, étaient si mauvais physiciens, qu'ils avouaient, sans difficulté, qu'il y avait un dieu dans le soleil et dans chaque planète ; ils croyaient même que ces dieux passaient tout leur temps à boire, à se réjouir et à ne rien faire. Ils en faisaient des chanoines d'Allemagne.

Les véritables philosophes ne pensaient pas ainsi. Les Antonins, si grands sur le trône du monde alors connu, Epictète dans les fers, reconnaissaient, adoraient un dieu tout-puissant et juste ; ils tâchaient d'êtres justes comme lui.

Ils n'ont pas prétendu, comme l'auteur du *Système de la Nature*, que le jésuite Needham avait créé des anguilles et que Dieu n'avait pas pu créer l'homme. Needham ne leur eût pas paru philosophe, et l'auteur du *Système de la Nature* n'eût été regardé que comme un discoureur par l'empereur Marc-Antoine.

L'astronome qui voit le cours des astres établi selon les lois de la plus profonde mathématique, doit adorer l'éternel géomètre. Le physicien qui observe un grain de blé ou le corps d'un animal, doit reconnaître l'éternel artisan. L'homme moral qui cherche un point d'appui à la vertu, doit admettre un Être aussi juste que suprême. Ainsi Dieu est nécessaire au monde en tout sens, et l'on peut dire avec l'auteur de l'*Épître au griffonneur du livre des trois Imposteurs* (si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer). Je conclus de là que ce qu'on nomme aujourd'hui philosophie, est le plus digne soutien de la divinité, si quelque chose peut en être digne sur la terre. Le ciel me préserve de faire des phrases pour énerver une vérité si importante.

Du Gouvernement. — Les philosophes qui ont reconnu un Dieu, et les sophistes qui l'ont nié, ont tous, sans aucune exception, avoué cette autre vérité reconnue de tout le monde, qu'un citoyen doit être soumis aux lois de sa patrie ; qu'il faut être bon sujet dans toutes les puissances, sans quoi ce monde serait un coupe-gorge, comme il l'a été trop souvent, grâce à ceux qui n'étaient pas philosophes.

Lorsque l'ancien parlement et l'Université de Paris vinrent reconnaître, à genoux, l'Anglais Henri V pour roi de France, qui fut fidèle à son roi légitime ?... Gerson, le philosophe Gerson, l'honneur éternel de l'Université, cet homme qui osait s'opposer

d'une main aux fureurs de quatre anti-papes également coupables, présentait l'autre pour relever, s'il le pouvait, le trône renversé de son maître. Il mourut à Lyon dans un exil qui le rendait encore plus vénérable aux sages, pendant que ses confrères les théologiens, arrachés à leur saint mystères par la rage des guerres civiles, faisaient leur cour aux Anglais, et n'en recevaient que du mépris, des outrages et des chaînes.

Hélas! était-il bien occupé des propriétés de la matière, de l'antiquité du monde et des lois de la gravitation, celui qui justifia, et canonisa publiquement le meurtre abominable du duc d'Orléans, frère de Charles VI, le Bien-Aimé? C'était un docteur en théologie; c'était Jean Petit, très-dévot à la Vierge, pour laquelle il avait composé une prière dans le goût de l'Oraison des trente jours. Etaient-ils platoniciens, ou académiciens ou stratoniciens, ceux qui, sous le même règne, firent jaillir sur le Dauphin le sang de deux maréchaux de France, et qui massacrèrent, dans les rues de Paris 3,500 gentilshommes? On les nommait les Maillotins, les Cabochiens. Ce n'est pas là une secte de philosophes.

Si, lorsqu'on brûla vive dans Rouen l'héroïne champêtre qui sauva la France, s'il s'était trouvé dans la faculté de théologie un philosophe, il n'eût pas souffert que cette fille, à qui l'antiquité eût dressé des autels, fût brûlée vive dans un bûcher élevé sur une plate-forme de dix pieds de haut, afin que son corps, jeté nu dans les flammes, pût être contemplé du bas en haut par les dévots spectateurs. Cette exécrable barbarie fut ordonnée sur une requête de la sacrée faculté, par sentence de Cauchon, évêque de Beauvais, de frère Martin, vicaire général de l'inquisition, de neuf docteurs de Sorbonne, de trente-cinq autres docteurs en théologie.

Si ces barbares n'avaient pas abusé du sacrement de la confession, pour condamner la guerrière vengeresse du trône, au plus affreux des supplices, ils n'auraient pas caché deux prêtres derrière le confessional, pour entendre ses péchés, et pour en former contre elle une accusation ; ils n'auraient pas, comme on l'a déjà dit, été sacriléges pour être assassins.

Ce crime, si horrible et si lâche, ne fut point commis par les Anglais ; il le fut uniquement par des théologiens de France, payés par le duc de Bedfort. Deux de ces docteurs, à la vérité, furent condamnés, depuis, à périr par le même supplice, quand Charles VII fut victorieux ; mais la plus belle expiation de la Sorbonne fut son repentir et sa fidélité pour nos rois, quand les conjonctures devinrent plus favorables.

Je passe à regret aux horreurs de la ligue contre Henri III et le grand Henri IV. Ces temps, depuis François II, furent abominables ; mais il est doux de pouvoir dire que le philosophe Montaigne, le philosophe Charron, le philosophe chancelier de l'Hospital, le philosophe de Thou, le philosophe Ramus, ne trempèrent jamais dans les factions. Leur vertu demande grâce pour leur siècle.

La journée de la Saint-Barthélemy, dont la mémoire durera autant que le monde, ne leur sera jamais imputée.

J'avouerai encore, si l'on veut, aux Jésuites, éternels et déplorables ennemis du parlement et de l'Université, que l'ancien parlement de Paris, qui n'était pas philosophe, commença un procès criminel contre Henri III, son roi, et nomma, pour informer, les conseillers Courtin et Michon, qui n'étaient pas philosophes non plus.

Je ne dissimulerai point que le docteur Rose, le docteur Guincestre, le docteur Boucher, le docteur

Aubri, le docteur Pelletier, condamnés depuis à la roue, furent les trompettes du meurtre et du carnage. On a souvent dit que le docteur Bourgoin fit descendre une statue de la sainte Vierge, pour encourager frère Jacques Clément au parricide; je l'accorde en gémissant. On me répète que soixante-dix docteurs de Sorbonne déclarèrent, au nom du Saint-Esprit, tous les sujets déliés de leur serment de fidélité; j'en conviens avec horreur.

On me dit que, dans le temps où Henri IV préparait son abjuration, et lorsque les citoyens présentèrent requête pour faire quelque accommodement avec ce grand homme, ce bon roi, ce conquérant, ce père de la France, toute la faculté de théologie assemblée, condamna la requête comme *inepte, séditieuse, impie, absurde, inutile, attendu qu'on connaît l'obstination de Henri le relaps.* La faculté déclare expressément tous ceux qui parlent d'engager le roi à professer la religion catholique, *parjures, séditieux, perturbateurs du royaume, hérétiques, fauteurs d'hérétiques, suspects d'hérésie, sentant l'hérésie; et qu'ils doivent être chassés de la ville, de peur que ces bêtes pestiférées n'infectent tout le troupeau.*

Ce décret du 1er novembre 1592, est tout au long dans le *Journal* de Henri IV, tome Ier, page 259. Le respectable de Thou rapporte des décrets encore plus horribles et qui font dresser les cheveux.

Bénissons les philosophes qui ont appris aux hommes qu'il faut prodiguer ses biens et sa vie pour son roi, fût-il de la religion de Mahomet, de Confucius, de Brama, ou de Zoroastre.

Mais je répondrai toujours que la Sorbonne s'est repentie de ses écarts, et qu'on ne doit les imputer qu'au malheur des temps. Une compagnie peut s'égarer; elle est composée d'hommes; mais aussi ces hommes réparent leurs fautes. La raison, la saine

doctrine, la modestie, la défiance de soi-même, reviennent se mettre à la place de l'ignorance, de l'orgueil, de la démence et de la fureur. On n'ose plus condamner personne après avoir été si condamnable. On devient meilleur pour avoir été méchant! On est l'édification d'une patrie dont on fut l'horreur et le scandale.

Les Jésuites ont fatigué la France du récit de tant de crimes : L'Université, de son côté, a reproché aux frères Jésuites d'avoir mis le couteau à la main de Jean Chatel, d'avoir forcé le grand Henri IV à dire au duc de Sully, qu'il aimait mieux les rappeler et s'en faire des amis, que de craindre continuellement le poignard et le poison. Elle les a peints, dans tous ses procès contre eux, comme des soldats en robe d'une puissance dangereuse, comme des espions de toutes les cours, des ennemis de tous les rois, des traîtres à toutes les patries.

Combien de fois le docteur Arnauld, le docteur Boileau, le docteur Petit-Pied, et tant d'autres docteurs, n'ont-ils pas reproché à des ci-devant Jésuites la banqueroute de Séville, qui précéda d'un siècle la banqueroute de frère La Valette. Leurs calomnies contre le bienheureux don Juan de Palafox! et après huit volumes entiers de pareils reproches, ne leur ont-ils pas remis sous les yeux la conspiration des poudres, et trois Jésuites écartelés pour ce crime inconcevable? Les Jésuites en ont-ils été moins fiers? Non, tout écrasés qu'ils sont, il leur reste trois doigts dont ils se servent pour imprimer dans Avignon que les docteurs de Sorbonne sont des ignorants insolents, et pour répéter, en plagiaires, ce que M. Deslandes, de l'Académie des sciences, a mis en note dans son troisième tome, page 299, *Histoire critique de la philosophie, édition de 1737 : La Sorbonne est aujourd'hui le corps le plus méprisable du royaume.*

Ces outrages, ces injures réciproques n'ont rien de philosophique; je dirai plus, elles n'ont rien de chrétien.

Il faut observer, avec la satisfaction d'un bon sujet, que dans les troubles de la Fronde, non moins affreux peut-être que la conspiration des poudres, mais infiniment plus ridicules; ce ne fut ni Descartes, ni Gassendi, ni Pascal, ni Fermat, ni Roberval, ni Mériac, ni Rohault, ni Chapelle, ni Bernier, ni Saint-Evremont, ni aucun autre philosophe qui mit à prix la tête du cardinal premier ministre. Nul d'eux ne vola l'argent du roi pour payer cette tête; nul ne força Louis XIV et sa mère de s'enfuir du Louvre et d'aller coucher sur la paille à Saint-Germain; nul ne fit la guerre à son roi, et ne leva contre lui le régiment des Portes-Cochères, et le régiment de Corinthe, etc., etc.

Je conviendrai, avec le jésuite, auteur du petit livre : *Tout se dira*, que « ces petites fautes commises à bonne intention, l'étaient par maître *Quatre-Hommes*, maître *Quatre-Sous*, maître Bitaud, maître Pitaut, maîtres Boisseau, Gratau, Martinau, Boux, Crépin, Cullet, etc., » tous tuteurs des rois, et qui avaient acheté la tutelle; ils n'étaient pas philosophes. Ce n'est pas moi qui parle, c'est le jésuite auteur de *Tout se dira*, et de l'*Appel à la raison*, par l'abbé de Caveirac.

Je ne sais s'il est plus philosophe que MM. Cullet et Crépin. Ce que je sais certainement avec l'Europe, c'est que tant que Gondi-Retz fut archevêque de Paris, il fut vain, insolent, débauché, factieux, criminel de lèse-majesté. Quand il devint philosophe, il fut bon sujet, bon citoyen, il fut juste.

Je répondrai surtout aux détracteurs de l'ancien parlement de Paris comme à ceux de l'Université; je dirai : il se repentit, il fut fidèle à Louis XIV.

On a prétendu que Malagrida, l'assassin du roi

de Pologne, et ceux de deux autres grands princes, avaient une teinture de philosophie; mais à l'examen, cette accusation a été reconnue fausse.

Enfin, si nous remontons du temps présent aux temps antérieurs, dans les autres pays de l'Europe, nous trouverons que la philosophie ne fut soupçonnée par personne de l'assassinat de Farnèse, duc de Parme, bâtard du pape Paul III; de l'assassinat de Galéas-Sforze dans une église, ni de l'assassinat des Médicis, dans une autre église pendant l'élévation de l'Eucharistie, afin que le peuple prosterné ne vît pas le crime, et que Dieu seul en fût témoin.

La philosophie ne fut point complice des assassinats ni des empoisonnements nombreux commis par le pape Alexandre VI et par son bâtard César Borgia. Allez jusqu'au pape Sergius III, je vous défie de trouver aucun philosophe coupable du moindre trouble pendant tant de siècles où l'Italie fut troublée sans cesse.

On a vendu dans les Etats d'Italie, appartenant au roi d'Espagne, cette fameuse bulle de la Cruzade, qui, moyennant deux réaux de plata, sauve une âme du feu éternel de l'enfer, et permet à son corps de manger de la viande le samedi. On trafiquait de cette autre bulle de la Componende, qui permet aux voleurs de garder une partie de ce qu'ils ont volé, pourvu qu'ils en mettent une partie en œuvres pies; mais cette bulle vaut dix ducats. On achetait des dispenses de tout, à tout prix. Les Phrynés et les Gitons triomphaient depuis Milan jusqu'à Tarente. Les bénéfices, institués pour nourrir les pauvres, se vendaient publiquement pour nourrir le luxe, et les bénéficiers employaient le stylet et la cantarealle contre les bénéficiers qui leur dérobaient leur Gitons et leur Phrynés. Rien n'égalait les débauches, les perfidies, les sacriléges de certains moines. Cependant Galilée, le restaurateur

de la raison, démontrait tranquillement le mouvement de la terre et des autres planètes dans leurs orbites elliptiques, autour du soleil immobile dans sa place au centre du monde, en tournant sur lui-même.

Oh ! l'homme dangereux ! oh, l'ennemi de tous les rois, du grand duc de Toscane et de la sainte église, s'écrièrent les universités ! Le monstre ! il ose prouver que c'est la terre qui tourne, tandis que le savant Josué assure formellement que le soleil s'arrêta sur Gabaon, et la lune sur Aïalon en plein midi !

Galilée ne fut pas brûlé, le grand duc le protégeait. Le Saint-Office se contenta de le déclarer absurde et hérétique, sentant l'hérésie : il ne fut condamné qu'à garder la prison, à jeûner au pain et à l'eau, et à réciter le rosaire. Il récita sans doute son rosaire, ce grand Galilée !

Tournez les yeux vers cette île fameuse, longtemps plus sauvage que nous-mêmes, habitée, comme notre malheureux pays, par l'ignorance et le fanatisme, couverte, comme la France, du sang de ses citoyens ; demandez-lui quel prodige l'a changée, pourquoi elle n'a plus de Fairfax, de Cromwell, ni d'Ireton. Comment à ses guerres aussi abominables que religieuses, qui firent tomber la tête d'un roi sur un échafaud, a succédé une paix intérieure qui n'est troublée que par des querelles au sujet de l'élection de milord-maire, ou du bilan de la compagnie des Indes, ou du numéro 45.

L'Angleterre vous répondra : Grâces en soient rendues à Locke, à Newton, à Shaftesbury, à Collins, à Trenchard, à Gordon, à une foule de sages qui ont changé l'esprit de la nation, et qui l'ont détourné des disputes absurdes et fatales de l'école, pour le diriger vers les sciences solides.

Cromwell, à la tête de son régiment des Frères-Rouges, portait la *Bible* à l'arçon de la selle, et leur

montrait les passages où il est dit : « Heureux ceux qui éventreront les femmes grosses, et qui écraseront les enfants sur la pierre ! » Locke et ses pareils ne voulaient point qu'on traitât ainsi les femmes et les enfants. Ils ont adouci les mœurs des peuples sans énerver leur courage.

La philosophie est simple ; elle est tranquille, sans envie, sans ambition ; elle médite en paix loin du luxe, du tumulte et des intrigues du monde ; elle est indulgente ; elle est compatissante. Sa main pure porte le flambeau qui doit éclairer les hommes ; elle ne s'en est jamais servie pour allumer l'incendie en aucun lieu de la terre. Sa voix est faible, mais elle se fait entendre ; elle dit, elle répète : *Adorez Dieu, servez les rois, aimez les hommes.* Les hommes la calomnient ; elle se console en disant : « Ils me rendront justice un jour. » Elle se console même souvent sans espérer de justice.

Ainsi, la patrie de l'Université de Paris, consacrée aux beaux-arts, à l'éloquence et à la vérité, ne pouvait choisir un sujet plus digne d'elle que ces belles paroles :

« O toi, qui seras toujours compté parmi les rois » les plus illustres ; toi qui vis naître le long siècle des » héros et des beaux-arts, et qui les conduisis tous dans » les divers sentiers de la gloire ; toi que la nature » avait fait pour régner, Louis XIV, petit-fils de » Henri IV. Plût au ciel que ta belle âme eût été assez » éclairée par la philosophie pour ne point détruire » l'ouvrage de ton grand-père ! tu n'aurais point vu » la huitième partie de ton peuple abandonner ton » royaume, porter chez tes ennemis les manufactures, » les arts et l'industrie de la France ; tu n'aurais point » vu des Français combattre sous les étendards de » Guillaume III contre des Français, et leur disputer » longtemps la victoire ; tu n'aurais point vu un prince

» catholique armer contre toi deux régiments de Fran-
» çais protestants : tu aurais sagement prévenu le
» fanatisme barbare des Cévennes, et le châtiment non
» moins barbare que le crime. Tu le pouvais, tout
» t'était soumis ; les deux religions t'aimaient, te
» révéraient également : tu avais devant les yeux
» l'exemple de tant de nations chez qui les cultes dif-
» férents n'altèrent point la paix qui doit régner parmi
» les hommes unis par la nature. Rien ne t'était
» plus aisé que de soutenir et contenir tous tes sujets.
» Jaloux du nom de *Grand*, tu ne connus pas ta gran-
» deur. Il eût mieux valu avoir six régiments de plus
» en Français protestants, que de ménager encore
» Odescalchi, Innocent XI, qui prit si hautement contre
» toi le parti du prince d'Orange, huguenot. Il eût
» mieux valu te priver des Jésuites qui ne travaillaient
» qu'à établir la grâce suffisante ; le congruisme et
» les lettres de cachet, que te priver de plus de quinze
» cent mille bras, qui enrichissaient ton beau royaume,
» et qui combattaient pour sa défense.

» Ah, Louis XIV, Louis XIV ! que n'étais-tu phi-
» losophe ! Ton siècle a été grand ; mais tous les
» siècles te reprocheront tant de citoyens expatriés,
» et Arnauld sans sépulture.

» Et toi, que nous voyons avec une tendresse res-
» pectueuse, assis sur le trône de Henri IV et de
» Louis XIV, dont le sang coule dans tes veines,
» vainqueur à Fontenoi, à Raucoux, à Fribourg, et
» pacificateur dans Versailles, écoute toujours la voix
» de la philosophie, c'est-à-dire de la sagesse.

» C'est par elle que tu as assoupi pour jamais ces
» disputes du jansénisme et du molinisme, qui nous
» rendaient à la fois malheureux et ridicules. C'est elle
» qui t'inspira, quand tu donnas la paix aux vivants
» et aux mourants, en nous délivrant de l'imper-

» tinence des billets pour l'autre monde, et du scan-
» dale des sacrements conférés, la baïonnette au bout
» du fusil. Tu es un vrai philosophe lorsque tu fermes
» l'oreille à la colomnie, aux bruits mensongers qui
» éclatent avec tant d'impudence, ou qui se glissent
» avec tant d'artifice.

» L'empereur Marc-Aurèle dit que les hommes ne
» seront heureux, que quand les rois seront philo-
» sophes. Pense, agis toujours comme Marc-Aurèle,
» et que ta vie soit plus longue que celle de ce mo-
» narque, le modèle des hommes. »

(Fin du discours de M. Bellégnier).

LE PHILOSOPHE

PAR M. DU M...

Opuscule corrigé avec le soin le plus scrupuleux

PAR VOLTAIRE,

Imprimé dans les *Nouvelles Libertés de penser*, en 1743, dans le *Recueil philosophique* de Naigeon, en 1770, et dans les OEuvres de Du Marsais, en 1797, revu et augmenté.

Il n'y a rien qui coûte moins à acquérir que le nom de philosophe. Une vie obscure et retirée, quelques dehors de sagesse avec un peu de lecture suffisent pour mériter ce nom à des personnes qui s'en décorent sans aucun droit : d'autres, qui ont eu la force de se défaire des préjugés de l'éducation, se regardent comme les seuls et véritables philosophes.

Quelques lumières naturelles de raison, quelques observations sur l'esprit et le cœur humain, leur ont fait voir que nul Etre suprême n'exige de culte des hommes ; que la multiplicité des religions, leurs contrariétés, et les différents changements qui arrivent en chacune, sont une preuve sensible qu'il n'y en a

jamais eu de révélée, et que la religion n'est qu'une passion humaine, comme l'amour, fille de l'admiration, de la crainte et de l'espérance. Ils en sont demeurés à cette seule spéculation; et c'en est assez aujourd'hui pour être reconnu philosophe par un grand nombre de personnes.

Mais on doit avoir une idée plus vaste et plus parfaite ou plus juste du philosophe, et voici le caractère qui doit le distinguer des autres hommes.

Le philosophe est une machine humaine comme les autres hommes; mais c'est une machine qui, par sa constitution, réfléchit sur ses mouvements. Les autres hommes sont déterminés à sentir sans connaître les causes qui les font sentir, sans même songer qu'il y en ait : le philosophe au contraire démêle ces causes, autant qu'il est en lui, et souvent même les prévient et se livre à elles avec connaissance. C'est une horloge qui se monte quelquefois, pour ainsi dire, elle-même. Il évite les objets qui peuvent lui causer des sentiments qui ne conviennent ni au bien-être ni à l'être raisonnable, et cherche ceux qui peuvent exciter en lui des affections convenables à l'état où il se trouve.

La raison est, à l'égard du philosophe, ce que la grâce est à l'égard du chrétien, dans le système de saint Augustin. La grâce détermine le chrétien à agir volontairement. La raison détermine le philosophe sans lui ôter l'empire de la volonté. Les autres hommes sont emportés par leurs passions, sans que les actions qu'ils font soient précédées de la réflexion; ce sont des hommes qui marchent dans les ténèbres : au lieu que le philosophe, dans ses passions même, n'agit qu'après la réflexion, il marche la nuit, mais il est précédé d'un flambeau.

Le philosophe forme et établit ses principes sur une

infinité d'observations particulières. Le peuple adopte le principe sans penser aux observations qui l'ont produit ; il croit que la maxime existe, pour ainsi dire, par elle-même ; mais le philosophe prend la maxime dans sa source, il en examine l'origine, il en connaît la propre valeur, et n'en fait que l'usage qui lui convient.

De cette connaissance que les principes ne naissent que des observations particulières, le philosophe en conçoit de l'estime pour la science des faits ; il aime à s'instruire des détails et de tout ce qui ne se devine point. Il regarde comme une maxime très-opposée aux progrès des lumières de l'esprit, de se borner à la seule méditation, et de croire que l'homme ne tire la vérité que de son propre fonds.

Certains métaphysiciens disent : Evitez les impressions des sens, laissez aux historiens la connaissance des faits, et celle des langues aux grammairiens. Nos philosophes, au contraire, persuadés que toutes nos connaissances nous viennent des sens, que nous ne nous sommes fait des règles que sur l'uniformité des impressions sensibles, que nous sommes au bout de nos lumières, quand nos sens ne sont ni assez déliés, ni assez forts pour nous en fournir, convaincus que la source de nos connaissances est hors de nous, nous exhortent à faire une ample provision d'idées, en nous livrant aux impressions extérieures des objets ; mais en nous y livrant en disciple, qui consulte et écoute, et non en maître qui décide et qui impose silence. Ils veulent que nous étudiions l'impression précise que chaque objet fait en nous, et que nous évitions de la confondre avec celles qu'un autre objet a causées.

De là, la certitude et les bornes des connaissances humaines ; certitude, quand on sent qu'on a reçu du dehors l'impression propre et précise que chaque

jugement suppose, car, tout jugement suppose une impression extérieure qui lui est particulière ; bornée, quand on ne saurait recevoir des impressions par la nature de l'objet, ou par la faiblesse des organes. Augmentez, s'il est possible, la puissance des organes, vous augmenterez les connaissances.

Ce n'est que depuis l'invention du télescope et du microscope, qu'on a fait tant de progrès dans l'astronomie et dans la physique.

C'est aussi pour augmenter le nombre de nos connaissances et de nos idées, que nos philosophes étudient les hommes d'autrefois et les hommes d'aujourd'hui. Répandez-vous comme des abeilles, vous disent-ils, dans le monde passé et dans le monde présent, vous reviendrez ensuite dans notre ruche composer votre miel.

Le philosophe s'applique à la connaissance de l'univers et de lui-même ; mais comme l'œil ne saurait se voir, le philosophe connaît qu'il ne saurait se connaître parfaitement, puisqu'il ne peut recevoir des impressions extérieures du dedans de lui-même, et que nous ne connaissons rien par de semblables impressions. Cette pensée n'a rien d'affligeant pour lui, parce qu'il se prend lui-même tel qu'il est, et non pas tel qu'il paraît à l'imagination qu'il pourrait être. D'ailleurs, cette ignorance n'est pas en lui une raison de décider qu'il est composé de deux substances opposées : ainsi, comme il ne se connaît point parfaitement, il dit qu'il ne connaît pas comment il pense ; mais, comme il sent qu'il pense si dépendamment de tout, il reconnaît que sa substance est capable de penser de la même manière qu'elle est capable d'entendre et de voir.

La pensée est en l'homme une espèce de sens, si on l'ose dire, faute de termes, comme la vue et l'ouïe

dépendent également d'une constitution organique. Le feu seul peut exciter la chaleur, les yeux seuls peuvent voir, les oreilles seules peuvent entendre, et la seule substance du cerveau est susceptible de recevoir des pensées. Si les hommes ont tant de peine d'unir l'idée de la pensée à l'idée de l'étendue, c'est qu'ils n'ont jamais vu d'étendue penser ; ils sont à cet égard ce qu'un aveugle-né est à l'égard des couleurs, un sourd de naissance à l'égard des sons : ceux-ci ne sauraient unir ces idées à l'étendue qu'ils tâtent, parce qu'ils n'ont jamais vu cette union. Mais, dès qu'on réfléchit à l'appui, la vérité n'est pas pour le philosophe une maîtresse qui corrompt son imagination, et qu'il croit trouver partout ; il se contente de la pouvoir démêler où il peut l'apercevoir. Il ne la confond point avec la vraisemblance ; il prend pour vrai ce qui est vrai, pour faux ce qui est faux, pour douteux ce qui est douteux, et pour vraisemblable ce qui n'est que vraisemblable : il fait plus, car c'est ici une grande perfection du philosophe, c'est que, lorsqu'il n'a pas le motif propre pour juger, il sait demeurer indéterminé.

Chaque jugement, comme on l'a déjà remarqué, suppose un motif extérieur qui doit l'exciter. Le philosophe sent quel doit être le motif propre du jugement qu'il doit porter ; si ce motif manque, il ne juge point, il l'attend et se console quand il voit qu'il l'attend inutilement.

Le monde est plein d'hommes d'esprit, qui jugent et devinent toujours ; c'est deviner que de juger sans sentir qu'on a le motif propre du jugement. Ils ignorent quelle est la portée de l'esprit humain ; ils croient qu'il peut tout connaître ; ainsi, ils trouvent de la honte à ne point porter de jugement, et ils s'imaginent que l'esprit consiste à juger. Le philo-

sophe est plus content de lui-même quand il a suspendu la faculté de se déterminer, que s'il s'était déterminé avant que d'avoir le motif propre de la décision ; ainsi, il juge et parle moins ; mais il juge plus sûrement et parle mieux. Il n'évite point les traits vifs qui se présentent naturellement à l'esprit par un prompt assemblage d'idées qu'on est souvent étonné de voir unies. C'est dans cette prompte et subite liaison que consiste ce que communément on appelle esprit, mais aussi, c'est ce qu'il recherche le moins ; il préfère à ce brillant, le soin de bien distinguer les idées et d'en connaître la juste étendue et la liaison précise, afin d'éviter de prendre le change en portant trop loin quelque rapport particulier que des idées auraient entre elles. C'est dans ce discernement que consiste ce qu'on appelle le jugement et la justesse de l'esprit.

A cette justesse, se joignent encore la souplesse et la netteté. Le philosophe n'est pas tellement attaché à un système, qu'il ne sente toute la force des objections ; mais la plupart des hommes ordinaires, sont tellement livrés à leurs opinions, qu'ils ne prennent pas seulement la peine de pénétrer celles des autres. Le philosophe comprend le sentiment qu'il rejette, avec la même étendue et la même netteté qu'il entend celui qu'il a adopté. L'esprit philosophique est donc un esprit d'observation et de justesse, qui rapporte tout à ses véritables principes. Mais ce n'est pas l'esprit seul que le philosophe cultive ; il porte plus loin ses attentions et ses soins.

L'homme n'est point un monstre qui ne doive vivre que dans les abîmes de la mer, ou dans le fond d'une forêt : les seules commodités de la vie lui rendent le commerce des autres nécessaires, et dans quelque état qu'il se puisse trouver, ses besoins et son bien-être l'engagent à vivre en société ; ainsi, la

raison exige de lui qu'il connaisse, qu'il étudie, et qu'il travaille à acquérir les qualités sociables. Il est étonnant que les hommes s'attachent si peu à tout ce qui est de pratique, et qu'ils s'échauffent si fort sur de vaines spéculations. Voyez les désordres que tant de différentes hérésies ont causés; elles ont toujours roulé sur des points de théologie inexplicables : tantôt il s'est agi de nommer des personnes de la Trinité ou de leur émanation; tantôt du nombre des sacrements et de leurs vertus; tantôt de la nature et de la force de la grâce. Que de querelles pour des visions! que de troubles pour des chimères!

Le peuple philosophe est sujet aux mêmes visions. Que de disputes frivoles dans les écoles! que de livres sur de vaines questions! Un mot les déciderait, ou ferait voir qu'elles sont insolubles.

Une secte, aujourd'hui fameuse, reproche aux personnes d'érudition de négliger l'étude de leur propre esprit pour charger leur mémoire de faits et de recherches sur l'antiquité, et nous reprochons aux uns et aux autres de négliger de se rendre aimables, et de n'entrer pour rien dans la société.

Notre philosophe ne se croit point en exil dans ce monde, il ne croit point être en pays ennemi, il veut jouir en sage économe des biens que la nature lui offre. Il veut trouver des plaisirs avec les autres, et, pour en trouver, il faut en faire aux autres : ainsi, il cherche à convenir à ceux avec qui le hasard ou son choix le fait vivre, et il trouve en même temps ce qui lui convient. C'est un honnête homme qui veut plaire et se rendre utile.

Des gens qui ne raisonnent pas ont voulu discréditer ceux qui raisonnent : ils ont confondu le philosophe avec le sophiste; ils se sont bien trompés. Le vrai philosophe peut quelquefois s'irriter contre la

calomnie qui le poursuit lui-même ; il peut couvrir d'un éternel mépris le vil mercenaire qui outrage la raison, le bon goût et la vertu ; il peut même livrer en passant au ridicule, ceux qui insultent à la littérature dans le sanctuaire où ils auraient dû l'honorer ; mais il ne connaît ni les cabales, ni les sourdes pratiques, ni la vengeance. Il sait rendre la terre plus fertile et ses habitants plus heureux.

Le vrai philosophe défriche les champs incultes, augmente le nombre des charrues, et, par conséquent, des habitants, occupe le pauvre et l'enrichit, encourage les mariages, établit l'orphelin, ne murmure point contre des impôts nécessaires, et met le cultivateur en état de les payer avec allégresse. Il n'attend rien des hommes, et il leur fait tout le bien dont il est capable. Il a l'hypocrite en horreur, mais il plaint le superstitieux ; enfin, il sait être l'ami de toutes les opinions.

La plupart des grands, à qui les dissipations ne laissent pas assez de temps pour méditer, sont féroces envers ceux qu'ils ne croient pas leurs égaux. Les philosophes ordinaires qui méditent trop, ou plutôt qui méditent mal, le sont envers tout le monde ; mais notre philosophe, qui sait se partager entre la retraite et le commerce des hommes, est plein d'humanité. C'est le Chrémès de Térence, qui sent qu'il est homme, et que la seule humanité intéresse à la bonne ou à la mauvaise fortune de son voisin.

Il serait inutile de faire remarquer ici combien le philosophe est jaloux de tout ce qui s'appelle honneur et probité ; c'est là son unique religion.

La société civile est pour ainsi dire la seule divinité qu'il reconnaisse sur la terre ; il l'encense, il l'honore par la probité, par une attention exacte à ses devoirs, et par un désir sincère de n'en être pas un membre inutile ou embarrassant.

Les sentiments de probité entrent autant dans la constitution du philosophe que les lumières de l'esprit. Plus vous trouverez de raison dans un homme, plus vous trouverez de probité en lui. Au contraire, où règnent le fanatisme et la superstition, règnent les passions et l'emportement ; c'est le même tempérament occupé d'objets différents. Madeleine qui aime le monde, Madeleine qui aime Dieu, c'est toujours Madeleine qui aime.

Ce qui fait l'honnête homme, ce n'est pas d'agir par amour ou par haine, par espérance ou par crainte, c'est d'agir par esprit d'ordre ou par raison ; il y a tout à compter sur les vertus du tempérament. Confiez votre vin plutôt à celui qui ne l'aime pas naturellement qu'à celui qui forme tous les jours de nouvelles résolutions de ne s'enivrer jamais.

Le dévot n'est honnête homme que par passion ; or, les passions n'ont rien d'assuré ; le dévot, j'ose le dire, est dans l'habitude de n'être pas honnête homme par rapport à Dieu, parce qu'il est dans l'habitude de ne pas suivre exactement sa loi. La religion est si peu proportionnée à l'humanité, que le plus juste fait des infidélités à Dieu sept fois par jour, c'est-à-dire plusieurs fois. Les fréquentes confessions des plus pieux nous font voir dans leur cœur, selon leur manière de penser, une vicissitude continuelle du bien et du mal ; il suffit, sur ce point, qu'on croie être coupable pour l'être.

Ce combat éternel, où l'homme succombe si souvent, forme en lui l'habitude d'immoler la vertu au vice ; il se familiarise à suivre son penchant et à faire des fautes dans l'espérance de se relever par le repentir. Quand on est si souvent infidèle à Dieu, on se dispose insensiblement à l'être aux hommes.

D'ailleurs le présent a toujours eu plus de force sur l'esprit de l'homme que l'avenir. La religion ne retient les hommes que par un avenir que l'amour-propre fait toujours regarder dans un point de vue fort éloigné. Le superstitieux se flatte toujours de réparer ses fautes, d'éviter les peines et de mériter les récompenses. Aussi l'expérience fait assez voir que le frein de la religion est bien faible; malgré les fables que le peuple croit du déluge, du feu du ciel tombé sur cinq villes, malgré les vives peintures des peines et des récompenses éternelles, malgré tant de sermons et tant de prônes. Le peuple est toujours le même, la nature est plus forte que les chimères, il semble qu'elle soit jalouse de ses droits, elle se tire souvent des chaînes où l'aveugle superstition veut follement la retenir. Le seul philosophe, qui sait en jouir, la règle par sa raison.

Examinons tous ceux contre lesquels la justice humaine est obligée de se servir de son épée; vous trouverez ou des tempéraments ardents, ou des esprits peu éclairés, et toujours des superstitieux ou des ignorants.

Les passions tranquilles du philosophe peuvent bien le porter à la volupté, mais non pas au crime; sa raison, cultivée, le guide et ne le conduit jamais au désordre. La superstition ne fait sentir que faiblement combien il importe aux hommes, par rapport à leur intérêt présent, de suivre les lois de la société; elle condamne même ceux qui ne les suivent que par ce motif, qu'elle appelle avec mépris, motif humain. Le chimérique est pour elle bien plus parfait que le naturel: aussi les exhortations n'opèrent que comme doit opérer une chimère; elles troublent, elles épouvantent; mais quand la vivacité des images qu'elles ont produites est ralentie, que le feu de l'imagination

est éteint, l'homme demeure sans lumières et abandonné aux faiblesses de son tempérament.

Notre sage qui, en n'espérant et ne craignant rien après la mort, semble prendre un motif de plus d'être honnête homme pendant sa vie. Il gagne de la consistance et de la vivacité dans le motif qui le fait agir, motif d'autant plus fort qu'il est purement humain et naturel. Ce motif est la satisfaction qu'il trouve à être content de lui-même, en suivant les règles de la probité, motif que le superstitieux n'a qu'imparfaitement; car tout ce qu'il y a de bien en lui, il doit l'attribuer à la grâce. A ce motif, se rapporte encore un autre motif bien plus puissant, c'est l'intérêt propre du sage, intérêt présent et réel. Séparez pour un moment, le philosophe de l'honnête homme, que lui reste-t-il? La société civile, son unique dieu, l'abandonne; le voilà privé des plus douces satisfactions de la vie; le voilà banni, sans retour du commerce de tous les honnêtes gens; ainsi il lui importe bien plus qu'au reste des hommes de disposer tous ses ressorts à ne produire que des effets conformes à l'idée de l'honnête homme. Ne craignez pas, parce que personne n'a les yeux sur lui, il s'abandonne à une action contraire à la probité; non, cette action n'est pas conforme à la disposition mécanique du sage; il est pétri, pour ainsi dire, avec le levain de l'ordre et de la règle; il est rempli des idées du bien de la société civile; il en connaît bien mieux les priviléges que les autres hommes. Le crime trouverait en lui trop d'opposition : il y aurait trop d'idées naturelles et trop d'idées acquises à détruire. Sa faculté d'agir est, pour ainsi dire, comme la corde d'un instrument de musique; montée sur un certain ton, elle ne saurait rendre un ton contraire; il craint de se désaccorder lui-même. Ceci me fait souvenir

de ce que Velleius dit de Caton d'Utique : « Il n'a jamais fait de bonnes actions pour paraître les avoir faites, mais parce qu'il n'était pas en lui de faire autrement. »

D'ailleurs, dans toutes les actions que les hommes font, ils ne cherchent que leur propre satisfaction actuelle ; c'est le bien, ou plutôt l'attrait présent suivant la disposition mécanique qui les fait agir. Or, pourquoi voulez-vous que, parce que le philosophe n'attend ni peines, ni récompenses après cette vie, il doive trouver un attrait présent à vous tuer, ou à vous tromper ? N'est-il pas au contraire plus disposé par ses réflexions à trouver plus d'attrait et de plaisir à vivre avec vous, à s'attirer votre confiance et votre estime, à s'acquitter des devoirs de l'amitié et de la reconnaissance ? Ces sentiments ne sont-ils pas dans le fond de l'homme indépendamment de toute créance sur l'avenir ? Encore une fois, l'idée du malhonnête homme est aussi opposée à l'idée du philosophe que l'est l'idée de stupidité. L'expérience fait voir tous les jours que plus on a de raison et de lumière, plus on est sûr et propre pour le commerce de la vie : un sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon, dit M. de La Rochefoucauld. On ne pèche que parce que les lumières sont plus ou moins faibles que la raison ; et c'est une maxime de théologie vraie, en un certain sens, que tout pécheur est ignorant.

Cet amour de la société, si nécessaire au philosophe, fait voir combien est véritable la remarque de l'empereur Marc-Aurèle, « que les peuples seront heureux quand les rois seront philosophes, ou quand les philosophes seront rois. »

Le superstitieux, élevé aux plus grands emplois, se regarde trop comme étranger sur la terre pour s'intéresser véritablement aux autres hommes. Le mé-

pris des grandeurs et des richesses, et les autres principes de la religion, malgré les interprétations qu'on a été obligé de leur donner, sont contraires à tout ce qui peut rendre un empire heureux et florissant.

L'entendement que l'on captive sous le joug de la foi devient incapable des grandes vues que demande le gouvernement, et qui sont nécessaires pour les emplois publics. On fait croire au superstitieux que c'est un Etre suprême qui l'a élevé au-dessus des autres; c'est vers cet Etre et non vers le public, qu'il tourne sa reconnaissance.

Séduit par l'autorité que lui donne son état, et à laquelle les autres hommes ont bien voulu se soumettre pour établir entre eux un ordre certain, il se persuade aisément qu'il n'est dans l'élévation que pour son propre bonheur, et non pour travailler au bonheur des autres. Il se regarde comme la fin dernière de la dignité, qui, dans le fond, n'a d'autre objet que le bien du gouvernement et des particuliers qui le composent, sans quoi cette dignité serait inutile.

J'entrerais ici volontiers dans un plus grand détail; mais on sent assez combien le gouvernement doit tirer plus d'utilité de ceux qui, élevés aux grandes places, sont pleins des idées de l'ordre du bien public et de tout ce qui s'appelle humanité. Il serait à souhaiter qu'on en pût retrancher tous ceux qui, par le caractère de leur esprit et par leur mauvaise éducation, sont remplis d'autres sentiments.

Le philosophe est donc un honnête homme qui agit en tout par raison, et qui joint à un esprit de réflexion et de justesse les mœurs et les qualités sociales.

De cette idée, il est aisé de conclure combien le sage insensible des stoïciens est éloigné de la perfection de

notre philosophe. Nous voulons un homme, et leur sage n'était qu'un fantôme; ils rougissaient de l'humanité, et nous nous en faisons gloire. Nous voulons mettre les passions à profit, nous voulons en faire un usage raisonnable, et par conséquent possible; et ils voulaient follement anéantir les passions, et nous mettre au-dessous de notre nature par une insensibilité chimérique. Les passions lient les hommes entre eux, et c'est pour nous un doux plaisir que cette liaison : nous ne voulons ni détruire nos passions, ni en être tyrannisés; mais nous voulons nous en servir et les régler.

On voit encore, par tout ce que nous venons de dire, combien s'éloignent de la juste idée du philosophe ces indolents, qui, livrés à une méditation paresseuse, négligent le soin de leurs affaires domestiques, et de tout ce qui s'appelle fortune. Le vrai philosophe n'est pas tourmenté par l'ambition, mais il veut avoir les douces commodités de la vie; il lui faut, outre le nécessaire précis, un honnête superflu, nécessaire à un honnête homme, et par lequel on est heureux. C'est le fond des bienséances et des agréments; la pauvreté nous prive du bien-être, qui est le paradis du philosophe; elle bannit loin de nous toutes les délicatesses sensibles, en nous éloignant du commerce des honnêtes gens.

D'ailleurs, plus on a le cœur bien fait, plus on rencontre d'occasions de souffrir de sa misère : tantôt c'est un plaisir que vous ne pourriez faire à votre ami; tantôt c'est une occasion de lui être utile, dont vous ne sauriez profiter. Vous vous rendez justice au fond de votre cœur, mais personne n'y pénètre; et, quand on connaîtrait votre bonne disposition, n'est-ce pas un mal de ne la pouvoir pas mettre au jour? A la vérité, nous n'estimons pas moins un philosophe pour être pauvre; mais nous le bannissons de notre société s'il

ne travaille pas à se défaire de sa misère ; ce n'est pas que nous craignions qu'il nous soit à charge, nous l'aiderions dans ses besoins ; mais nous ne croyons pas que l'indolence soit vertu.

La plupart des hommes, qui se font une fausse idée du philosophe, s'imaginent que le plus exact nécessaire lui suffit : ce sont les faux philosophes qui font naître ce faux préjugé par leur indolence et par des maximes éblouissantes. C'est toujours le merveilleux qui corrompt le raisonnable. Il y a des sentiments bas qui ravalent l'homme au-dessous même de la pure animalité. Il y en a d'autres qui semblent le révéler au-dessus de lui-même ; nous condamnons également les uns et les autres, parce qu'ils ne conviennent point à l'homme : c'est corrompre la perfection d'un être que de le tirer de ce qu'il est, sous prétexte même de l'élever. J'aurais envie de finir par quelques autres préjugés ordinaires au peuple philosophe ; mais je ne veux point faire un livre. Qu'ils se détrompent de leurs erreurs ; ils en ont comme le reste des hommes, et surtout en ce qui concerne la vie civile.

Délivrés de quelques erreurs, dont les libertins même sentent le faible, et qui ne dominent guère aujourd'hui que sur le peuple, sur les ignorants et sur ceux qui n'ont pas eu le loisir de la méditation, ils croient avoir tout fait ; mais s'ils ont travaillé sur l'esprit, qu'ils se souviennent qu'ils ont encore bien de l'ouvrage sur ce qu'on appelle le cœur et sur la science des égards.

EXTRAIT

DE LA VIE DE VOLTAIRE

PAR PLUSIEURS AUTEURS.

François-Marie Arouet, qui a rendu le nom de Voltaire si célèbre et si populaire en France et dans le monde entier, naquit à Chatenay le 20 février 1694, et fut baptisé à Paris, dans l'église de Saint-André-des-Arts, le 22 novembre de la même année. Son excessive faiblesse fut la cause de ce retard.

Le père de M. de Voltaire exerçait la charge de trésorier de la chambre des comptes; sa mère, Marguerite Daumont, était d'une famille noble du Poitou. La fortune dont jouissait M. Arouet procura à son fils l'avantage d'une éducation soignée, sans laquelle le génie n'atteint jamais la hauteur où il aurait pu s'élever. Le jeune Arouet fut mis au collége des Jésuites, où étaient élevés les enfants de la première noblesse : il eut, pour professeurs de rhétorique, le père Porée, homme d'esprit et bon homme, qui voyait dans le jeune Arouet le germe d'un grand homme; et le père Lejay, qui, frappé de la hardiesse de ses idées et de l'indépendance de

ses opinions, lui prédisait qu'il serait en France le coryphée du déisme, prophétie que l'événement a également justifiée.

Au sortir du collége, il rencontra, dans la maison paternelle, l'abbé de Chateauneuf, son parrain, ancien ami de sa mère et lié avec Ninon, à laquelle son amabilité, son esprit, sa liberté de penser avaient fait pardonner les aventures un peu trop éclatantes de sa jeunesse. Cet abbé, avait présenté à Ninon, Voltaire enfant, mais déjà poète. Ninon avait goûté l'élève de son ami et lui avait légué, par testament, 2,000 francs pour acheter des livres.

L'hypocrisie et l'intolérance régnaient à la cour de Louis XIV. La réputation d'incrédulité avait fait perdre à Catinat la confiance due à ses vertus et à son talent pour la guerre. On reprochait au duc de Vendôme de manquer à la messe, et on attribuait à son indévotion les succès de l'hérétique Malborough et de l'incrédule Eugène. Cette hypocrisie avait révolté ceux qu'elle n'avait pu corrompre, et, par aversion pour la sévérité de Versailles, les sociétés de Paris, les plus brillantes, affectaient de porter la liberté et le goût du plaisir jusqu'à la licence. L'abbé de Chateauneuf introduisit le jeune Voltaire dans ces sociétés, et particulièrement dans celle du duc de Sully, du marquis de La Fare, des abbés Servien, de Chaulieu, Courtin, etc., etc. M. Arouet crut son fils perdu en apprenant qu'il faisait des vers et qu'il voyait bonne compagnie. Il voulait en faire un magistrat, et il le voyait occupé d'une tragédie. Cette querelle de famille finit par faire envoyer le jeune Voltaire chez le marquis de Chateauneuf, ambassadeur de France en Hollande. Son exil ne fut pas long, Madame Dunoyer, qui s'y était réfugiée avec ses deux filles, vivait à La Haye, d'intrigues et de libelles. M. de Voltaire

devint amoureux d'une de ses filles ; la mère, trouvant que le seul parti qu'elle pût tirer de cette passion était d'en faire du bruit, se plaignit à l'ambassadeur, qui défendit à son jeune protégé de conserver des liaisons avec Mademoiselle Dunoyer, et le renvoya dans sa famille. Arrivé à Paris, le jeune homme oublia bientôt son amour, mais il n'oublia point de faire tous ses efforts pour enlever une jeune personne estimable et née pour la vertu, à une mère intrigante et corrompue. Il employa le zèle du prosélytisme. Plusieurs évêques, et même des Jésuites, s'unirent à lui. Ce projet manqua ; mais Voltaire eut dans la suite le bonheur d'être utile à Mademoiselle Dunoyer, alors mariée au baron de Winterfeld.

Ces vers, si célèbres, furent le premier cri d'une guerre, que la mort même de Voltaire n'a pu éteindre.

> Nos prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense.
> Notre crédulité fait toute leur science.

On doit savoir gré à ceux qui osent établir dans les arts des paradoxes contraires aux idées communes. Pour défendre les règles anciennes, on est obligé de les examiner : si l'opinion reçue se trouve vraie, on a l'avantage de croire, par raison, ce qu'on croyait par habitude ; si elle est fausse, on est délivré d'une erreur.

Ne blâmons donc point un philosophe d'avoir, pour assurer son indépendance, préféré les ressources que les mœurs de son siècle lui présentaient, à celles qui convenaient à d'autres mœurs et à d'autres temps.

Voltaire avait hérité de son père et de son frère, d'une fortune honnête ; l'édition de la *Henriade*, faite à Londres, l'avait augmentée ; des spéculations

heureuses, dans les fonds publics, y ajoutèrent encore. Ainsi, à l'avantage d'avoir une fortune qui assurait son indépendance, il joignait celui de ne la devoir qu'à lui-même. L'usage qu'il en fit aurait dû la lui faire pardonner.

L'orgueilleuse médiocrité, quelques hommes de mérite blessés d'une supériorité trop incontestable; les gens du monde toujours empressés d'avilir des talents et des lumières, objets secrets de leur envie; les dévots intéressés à décrier Voltaire pour avoir moins à le craindre; tous s'empressaient d'accueillir les calomnies lancées contre lui. Mais les preuves de la fausseté de ces imputations subsistent encore avec celle des bienfaits dont Voltaire a comblé quelques-uns de ses calomniateurs, et nous n'avons pu les voir sans gémir.

Ce grand homme n'ayant donc besoin, pour sa fortune, ni de cultiver des protecteurs, ni de solliciter des places, ni de négocier avec des libraires, renonça au séjour de la capitale, où il avait vécu dans le plus grand monde. Les princes, les grands, ceux qui étaient à la tête des affaires, les gens à la mode, les femmes les plus brillantes, étaient recherchés par lui, et le recherchaient. Partout il plaisait : il était fêté, il inspirait l'envie et la crainte. Supérieur par ses talents, il l'était encore par l'esprit qu'il montrait dans la conversation; il y portait tout ce qui rend aimables les gens d'un esprit frivole, et y mêlait les traits d'un esprit supérieur. Né avec le talent de la plaisanterie, ses mots étaient souvent répétés, et c'en était assez pour qu'on donnât le nom de méchanceté à ce qui n'était que l'expression vraie de son jugement, rendue piquante par la tournure naturelle de son esprit.

A son retour d'Angleterre, il sentit que, dans les sociétés où l'amour-propre et la vanité rassemblent

les hommes, il trouverait peu d'amis, et il cessa de s'y répandre, sans cependant rompre avec elle.

Cet homme extraordinaire qui, à vingt ans, avait été deux fois mis à la Bastille pour la témérité de ses galanteries ; qui, par l'éclat et le nombre de ses aventures, avait fait naître parmi les femmes une espèce de mode.

Les découvertes dans les sciences, les progrès des arts sont exposés dans ses œuvres avec clarté, avec exactitude, avec impartialité, et les jugements toujours dictés par une raison saine et libre, par une philosophie indulgente et douce.

Aux cris des fanatiques, Voltaire opposait les bontés des souverains.

L'impératrice de Russie, le roi de Prusse, ceux de Pologne, de Danemarck et de Suède, s'intéressaient à ses travaux, lisaient ses ouvrages, cherchaient à mériter ses éloges, le secondaient quelquefois dans sa bienfaisance. Dans tous les pays, les grands, les ministres qui prétendaient à la gloire, qui voulaient occuper l'Europe de leur nom, briguaient le suffrage du philosophe; lui confiaient leurs espérances ou leurs craintes pour le progrès de la raison; leurs projets pour l'accroissement des lumières et la destruction du fanatisme. Il avait formé, dans l'Europe entière, une ligue, dont il était l'âme, et dont le cri de ralliement était : *Raison et tolérance*. S'exerçait-il chez une nation quelque grande injustice ; apprenait-on quelque acte de fanatisme, quelque insulte faite à l'humanité, un écrit de Voltaire dénonçait les coupables à l'Europe. Et qui sait combien de fois la crainte de cette vengeance sûre et terrible, a pu arrêter les bras des oppresseurs !

Les grands, les gens en place ont des intérêts, et rarement des opinions ; combattre celles qui convien-

nent à leurs projets actuels, c'est, à leurs yeux, se déclarer contre eux.

Cet attachement à la vérité, l'une des plus fortes passions des esprits élevés et des âmes indépendantes, n'est pour eux qu'un sentiment chimérique. Ils croient qu'un raisonneur, un philosophe, n'a, comme eux, que des opinions du moment; professe ce qu'il veut, parce qu'il ne tient fortement à rien, et doit, par conséquent, changer de principes, suivant les intérêts passagers de ses amis ou de ses bienfaiteurs. Ils le regardent comme un homme fait pour défendre la cause qu'ils ont embrassée, et non pour soutenir ses principes personnels; pour servir sous eux, et non pour juger de la justice de leurs actes.

Une nouvelle occasion de venger l'humanité outragée s'offrit à lui. La servitude, solennellement abolie en France, par Louis-le-Hutin, subsistait encore sous Louis XV dans plusieurs provinces. En vain avait-on plus d'une fois formé le projet de l'abolir. L'avarice et l'orgueil avaient opposé à la justice une résistance qui avait fatigué la paresse du gouvernement. Les tribunaux supérieurs, composés de nobles, favorisaient les prétentions des seigneurs.

Ce fléau affligeait la Franche-Comté, et particulièrement le territoire du couvent de Saint-Claude. Ces moines, sécularisés en 1742, ne devaient qu'à des titres faux la plupart de leurs droits de main-morte, et les exerçaient avec une rigueur qui réduisait à la misère un peuple sauvage, mais bon et industrieux. A la mort de chaque habitant, si ses enfants n'avaient pas constamment habité la maison paternelle, le fruit de ses travaux appartenait aux moines. Les enfants, la veuve, sans meubles, sans habits, sans domicile, passaient, du sein d'une vie laborieuse et paisible, à toutes les horreurs de la mendicité. Un étranger

mourait-il après un an de séjour sur cette terre frappée de l'anathème féodal, son bien appartenait encore aux moines. Une fille n'héritait pas de son père, si l'on pouvait prouver qu'elle eût passé la nuit de ses noces hors de la maison paternelle.

Ce peuple souffrait sans oser se plaindre, et voyait, avec une douleur muette, passer aux mains des moines ses épargnes, qui auraient dû fournir à l'industrie et à la culture, des capitaux utiles. Heureusement, la construction d'une grande route ouvrit une communication entre eux et les cantons voisins. Ils apprirent qu'au pied du mont Jura existait un homme, dont la voix intrépide, avait plus d'une fois fait retentir les plaintes de l'opprimé jusque dans le palais des rois, et dont le nom seul faisait pâlir la tyrannie sacerdotale. Ils lui peignirent leurs maux, et ils eurent un appui.

La France et l'Europe entière connurent les usurpations et la dureté de ces prêtres hypocrites, qui osaient se dire les disciples d'un Dieu humilié, et voulaient conserver des esclaves. Mais après plusieurs années de sollicitations, on ne put obtenir du timide successeur de M. de Maupeou, un arrêt du conseil qui proscrivît cette lâche violation des droits de l'humanité; il n'osa, par ménagement pour le Parlement de Besançon, soustraire à son jugement une cause qui ne pouvait être regardée comme un procès ordinaire, sans reconnaître honteusement la légitimité de la servitude. Les serfs de Saint-Claude furent renvoyés devant un tribunal, dont les membres, seigneurs des terres où la servitude était établie, se firent un plaisir barbare de resserrer leurs fers.

Ils ont seulement obtenu, en 1778, de pouvoir, en abandonnant leur patrie et leurs chaumières, se soustraire à l'empire monacal. Mais un autre article

de cette même loi a plus que compensé ce bienfait si faible pour des infortunés que la pauvreté, plus que la loi, attache à leur terre natale. C'est donc ce même édit qui a donné, pour la première fois, le nom et le caractère sacré de propriété à des droits odieux, regardés même au milieu de l'ignorance et de la barbarie du XIIIe siècle, comme des usurpations que ni les temps, ni les titres ne pouvaient rendre légitimes. Ce n'est point la politique des princes, ce sont les lumières des peuples civilisés qui garantiront à jamais l'Europe des invasions ; et plus la civilisation s'étendra sur la terre, plus on en verra disparaître l'esclavage et la misère.

C'est en éclairant les hommes, c'est en les adoucissant, qu'on peut espérer de les conduire à la liberté par un chemin sûr et facile.

Plus les hommes sont éclairés, plus ils sont libres, et il leur en coûtera moins pour y parvenir. Mais, n'avertissons point les oppresseurs de former une ligue contre la raison ; cachons-leur l'étroite et nécessaire union des lumières et de la liberté ; ne leur apprenons point d'avance qu'un peuple, sans préjugés, est bientôt un peuple libre.

Voltaire croyait à la liberté dans le sens où un homme raisonnable peut y croire, c'est-à-dire qu'il croyait au pouvoir de résister à nos penchants, et de peser les motifs de nos actions. Il resta dans une incertitude presque absolue sur la spiritualité, et même sur la permanence de l'âme après le corps ; mais, comme il croyait cette dernière opinion utile, de même que celle de l'existence de Dieu, il s'est permis rarement de montrer ses doutes, et a presque toujours plus insisté sur les preuves que sur les objections.

Tel fut Voltaire dans sa philosophie, et tel est

l'esprit de tous ses ouvrages ; et l'on trouvera peut-être, en lisant sa vie, qu'il a été plus admiré que connu. Malgré le fiel répandu dans quelques-uns de ses ouvrages polémiques, le sentiment d'une bonté active le dominait toujours : il aimait les malheureux plus qu'il ne haïssait ses ennemis. L'amour de la gloire ne fut jamais en lui qu'une passion subordonnée à la passion plus noble de l'humanité. Sans faste dans ses vertus, et sans dissimulation dans ses erreurs dont l'aveu lui échappait avec franchise, mais qu'il ne publiait pas avec orgueil, il a existé peu d'hommes qui aient honoré leur vie par plus de bonnes actions, et qui l'aient souillée par moins d'hypocrisie. Enfin, on se souviendra qu'au milieu de sa gloire, après avoir illustré la scène française par tant de chefs-d'œuvre, lorsqu'il exerçait en Europe, sur les esprits, un empire qu'aucun homme n'avait jamais exercé sur les hommes, ce vers si touchant :

J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage.

était l'expression naïve du sentiment habituel qui remplissait son âme.

A la première représentation de *Mérope*, le parterre fut agité d'un enthousiasme sans exemple. Il força Voltaire, caché dans un coin du spectacle, à venir se montrer aux spectateurs : il parut dans la loge de la maréchale de Villars, à laquelle on cria d'embrasser l'auteur de *Mérope*, et qui fut obligée de céder à l'impérieuse volonté du public, ivre d'admiration et de plaisir.

Quand il vint à la troisième représentation d'*Irène*, lui seul attira les regards d'un peuple avide de démêler ses traits, de suivre ses mouvements, d'observer ses gestes. Son buste fut couronné sur le

théâtre, au milieu des applaudissements, des cris de joie, des larmes d'enthousiasme et d'attendrissement. Il fut obligé, pour sortir, de percer la foule entassée sur son passage. Faible, se soutenant à peine, les gardes qu'on lui avait donnés pour l'aider, lui étaient inutiles ; à son approche, on se retirait avec une respectueuse tendresse ; chacun se disputait la gloire de l'avoir soutenu un moment sur l'escalier ; chaque marche lui offrait un secours nouveau, et on ne souffrait pas que personne s'arrogeât le droit de le soutenir trop longtemps.

Les spectateurs le suivirent jusque dans son appartement. Les cris de : *Vive Voltaire ! vive la Henriade ! vive Mahomet ! vive la Pucelle !* retentissaient autour de lui. On se précipitait à ses pieds ; on baisait ses vêtements. Jamais homme n'a reçu des marques plus touchantes de l'admiration, de la tendresse publique ; jamais le génie n'a été honoré par un hommage plus flatteur ; les larmes coulaient sur le philosophe qui avait brisé les fers de la raison et vengé la cause de l'humanité. L'âme sublime et passionnée de Voltaire fut attendrie de ces tributs de respect et de zèle. On veut me faire mourir de plaisir, disait-il ; mais c'était le cri de la sensibilité, et non l'adresse de l'amour-propre.

Dans ses mémoires, écrits par lui-même, il dit : « J'avais été le premier qui eût osé développer à ma » nation les découvertes de Newton en langue in- » telligible. Les préjugés en France étaient telle- » ment enracinés, que le chancelier d'Aguesseau re- » gardait comme un homme ennemi de la raison et » de l'Etat, quiconque adoptait des découvertes faites » en Angleterre. J'étais grand admirateur de Locke : » je le regardais comme le seul métaphysicien rai- » sonnable. Je louais surtout cette retenue si nou-

» velle et si sage en même temps, et si hardie, avec » laquelle il dit : « Que nous n'en saurons jamais » assez par les lumières de notre raison, pour affir- » mer que Dieu ne peut accorder le don du senti- » ment et de la pensée à l'être appelé *matière.* » » On ne peut concevoir avec quel acharnement et avec » quel intrépidité d'ignorance on se déchaîna contre » moi sur cet article. Le sentiment de Locke n'a- » vait point fait de bruit en France auparavant, parce » que les docteurs lisaient saint Thomas et Quesnel, » et que le gros du monde lisait des romans. Lorsque » j'eus loué Locke, on cria contre lui et contre moi. » Les pauvres gens qui s'emportaient dans cette dis- » pute, ne savaient sûrement ni ce que c'est que la » *matière*, ni ce que c'est que l'*esprit*. Le fait est » que nous ne savons rien de nous-mêmes, que nous » avons le *mouvement, la vie, le sentiment et la pen-* » *sée* sans savoir comment; que les éléments de la » matière nous sont aussi inconnus que le reste; nous » sommes des aveugles qui marchons et raisonnons » à tâtons.

» Cela joint à quelques succès de mes pièces de » théâtre m'attira une bibliothèque immense de bro- » chures, dans lesquelles on prouvait que j'étais un » mauvais poète, athée et fils d'un paysan. »

Aux Délices, le 6 novembre 1759, Voltaire disait : « Je vois de mes fenêtres la ville où régnait Jean- » Chauvin, le Picard, dit Calvin, et la place où il fit » brûler Servet, pour le bien de son âme. Puisque » tous les prêtres de ce pays-ci pensent aujourd'hui » comme Servet, ils prétendent que leurs peines ne » seront point éternelles; que Thésée ne sera pas » toujours dans son fauteuil; que Sisyphe ne rou- » lera pas toujours son rocher : ainsi, de l'enfer, » auquel ils ne croient plus, ils ont fait le purgatoire

» auquel ils ne croyaient pas. C'est une assez jolie
» révolution dans l'histoire de l'esprit humain. Il y
» avait là de quoi se couper la gorge, allumer des
» bûchers, faire des Saint-Barthélemy : cependant on
» ne s'est pas même dit d'injures, tant les mœurs
» sont changées. Il n'y a que moi à qui un de ces
» prédicants en ait dit, parce que j'avais osé avancer
» que le Picard Calvin était un esprit dur qui avait fait
» brûler Servet fort mal à propos. Admirez, je vous
» prie, les contradictions de ce monde. Voilà des
» gens qui sont presque ouvertement sectateurs de
» Servet, et qui m'injurient pour avoir trouvé mau-
» vais que Calvin l'ait fait brûler à petit feu avec
» des fagots verts.

» Ils ont voulu me prouver, en forme, que Calvin
» était un bon homme; ils ont prié le conseil de
» Genève de leur communiquer les pièces du procès
» de Servet : le conseil, plus sage qu'eux, les a re-
» fusés; il ne leur a pas été permis d'écrire contre
» moi dans Genève. Je regarde ce petit triomphe
» comme le plus bel exemple des progrès de la raison
» dans ce siècle.

» La philosophie a remporté encore une plus
» grande victoire sur ses ennemis à Lausanne. Quel-
» ques ministres s'étaient avisés, dans ce pays-là, de
» compiler je ne sais quel mauvais livre contre moi,
» pour l'honneur, disaient-ils, de la religion chré-
» tienne. J'ai trouvé sans peine le moyen de faire sai-
» sir les exemplaires, et de les supprimer, par auto-
» rité du magistrat ; c'est peut-être la première fois
» qu'on ait forcé des théologiens à se taire et à res-
» pecter un philosophe. »

Le roi de Prusse alors appela M. de Voltaire auprès
de lui. Je vois qu'il ne se résolut à quitter la France
et à s'attacher à sa Majesté Prussienne, pour le reste de

sa vie, que vers la fin du mois d'août 1750. Il était parti après avoir combattu pendant plus de six mois contre toute sa famille et contre tous ses amis, qui le dissuadaient fortement de cette transplantation; mais sans avoir pris l'engagement de se fixer auprès du roi de Prusse, il ne put résister à cette lettre que ce prince lui écrivit de son appartement à la chambre de son nouvel hôte, dans le palais de Berlin, le 23 août; lettre qui a tant couru depuis, et qui a été souvent imprimée :

« J'ai vu la lettre que votre nièce vous écrit de » Paris. L'amitié qu'elle a pour vous lui attire mon » estime. Si j'étais Madame Denis, je penserais de » même; mais étant ce que je suis, je pense autrement. » Je serais au désespoir d'être cause du malheur de » mon ennemi; et comment pourrais-je vouloir l'in- » fortune d'un homme que j'estime, que j'aime, et » qui me sacrifie sa patrie et tout ce que l'humanité » a de plus cher? Non, mon cher Voltaire, si je pou- » vais prévoir que votre transplantation pût tourner » le moins du monde à votre désavantage, je serais » le premier à vous en dissuader. Oui, je préférerais » votre bonheur au plaisir extrême que j'ai de vous » voir. Mais vous êtes philosophe, je le suis de » même. Qu'y a-t-il de plus naturel, de plus simple » et de plus dans l'ordre, que des philosophes faits pour » vivre ensemble, réunis par la même étude, par le » même goût et par une façon de penser semblable, se » donnent cette satisfaction?

» Je vous respecte comme mon maître en éloquence » et en savoir; je vous aime comme un ami vertueux. » Quel esclavage, quel malheur, quel changement, » quelle inconstance de fortune y a-t-il à craindre » dans un pays où l'on vous estime autant que dans » votre patrie, et chez un ami qui a un cœur recon-

» naissant? Je n'ai point la folle présomption de croire
» que Berlin vaut Paris. Si les richesses, la grandeur
» et la magnificence, font une ville aimable, nous le
» cédons à Paris. Si le bon goût, peut-être plus géné-
» ralement répandu, se trouve dans un endroit du
» monde, je sais et je conviens que c'est à Paris. Mais
» vous, ne portez-vous pas ce goût partout où vous
» êtes ? Nous avons des organes qui nous suffisent
» pour vous applaudir; et, en fait de sentiment, nous
» ne le cédons à aucun pays du monde.

» J'ai respecté l'amitié qui vous liait à Mme Du Châte-
» let; mais après elle, j'étais un de vos plus anciens
» amis. Quoi! parce que vous vous retirez dans une
» maison, il sera dit que cette maison devient une prison
» pour vous! Quoi! parce que je suis votre ami, je
» serais votre tyran! Je vous avoue que je n'entends
» pas cette logique-là; que je suis fermement per-
» suadé que vous serez fort heureux ici tant que je
» vivrai; que vous serez regardé comme le père des
» lettres et des gens de goût, et que vous trouverez
» en moi toutes les consolations qu'un homme de votre
» mérite peut attendre de quelqu'un qui l'estime.
» Bonsoir. »

» FRÉDÉRIC. »

Le roi de Prusse, après cette lettre, fit demander au roi de France son agrément par son ministre, et le roi de France le donna. Notre auteur eut à Berlin la croix de mérite, la clef de chambellan, et 20,000 francs de pension.

Cependant il ne quitta jamais sa maison de Paris, où il dépensait 30,000 livres par an. Il était attaché au roi de Prusse par la plus respectueuse tendresse et par la conformité des goûts. Il a dit cent fois que ce monarque était aussi aimable dans la société, que

redoutable à la tête d'une armée; qu'il n'avait jamais fait de soupers plus agréables à Paris, que ceux auxquels ce prince voulait bien l'admettre tous les jours. Son enthousiasme pour le roi de Prusse allait jusqu'à la passion. Il couchait au-dessous de son appartement, et ne sortait de sa chambre que pour souper. Le roi composait en haut des ouvrages de philosophie, d'histoire et de poésie; et son favori cultivait en bas les mêmes arts et les mêmes talents. Ils s'envoyaient l'un l'autre, leurs ouvrages.

Dans une autre lettre, du 28 juillet 1770, le roi de Prusse disait à M. d'Alembert : Le plus beau monument de Voltaire est celui qu'il s'est érigé lui-même : ses ouvrages subsisteront plus longtemps que la basilique de Saint-Pierre, le Louvre et tous ces bâtiments que la vanité consacre à l'éternité. On ne parlera plus français que Voltaire sera encore traduit dans la langue qui lui aura succédé.

Distinguer les hommes célèbres, rendre justice au mérite, c'est encourager les talents et la vertu; c'est la seule récompense des belles âmes; elle est bien due à tous ceux qui cultivent supérieurement les lettres : elles nous procurent les plaisirs de l'esprit, plus durables que ceux du corps; elles adoucissent les mœurs les plus féroces; elles répandent leur charme sur tout le cours de la vie; elles rendent notre existence supportable et la mort moins affreuse.

M. de Voltaire est toujours resté fidèle à ses amis. Son caractère était impérieux, son cœur bon, son âme compatissante et sensible : modeste au suprême degré sur les louanges que lui ont prodiguées les rois, les gens de lettres et le peuple réuni pour l'entendre et l'admirer; profond et juste dans ses jugements sur les ouvrages d'autrui, rempli d'aménité, de politesse et de grâces dans le commerce civil,

inflexible sur les gens qui l'avaient offensé : voilà son caractère dessiné d'après nature. Je ne dirai rien de la subtilité de ses talents en tout genre. Il n'en est aucun où il n'ait répandu beaucoup d'érudition, de grâce, de goût et de philosophie. Du reste, c'est à l'Europe entière à faire son éloge. Ses ouvrages, répandus d'un pôle à l'autre, sont des matériaux suffisants pour l'entreprendre. Tout le monde connaît sa facilité pour écrire; heureux celui qui saura l'apprécier, et parler dignement d'un homme aussi célèbre et aussi rare !

Ce n'était point par vanité qu'il voyageait. Déjà vieux et maladif, il aimait et aima toujours les commodités de la vie. Il était fort riche, et faisait un noble usage de sa fortune. Ceux qui ont voulu faire passer Voltaire pour un avare le connaissaient bien peu. Il avait pour l'argent les mêmes principes que pour le temps ; il fallait, selon lui, économiser pour être libéral. Dès son entrée dans la carrière des lettres, il visa à l'indépendance, et la richesse lui parut le plus sûr moyen d'y parvenir. L'immense produit de la souscription pour la *Henriade*, fut placé dans des entreprises sûres et légitimes ; ses capitaux s'accrurent, et bientôt il se trouva en état de tenir un rang et de ne dépendre de personne.

Lorsque le prospectus des *Œuvres de Voltaire* parut en 1781, plusieurs prélats se déchaînèrent contre lui.

Quel a été le caractère distinctif de Voltaire?

Poète, orateur, historien, philosophe, ou, pour parler plus juste, écrivant sur des matières philosophiques, il a partagé ces divers attributs avec des auteurs, ses devanciers; il n'est ni le seul, ni le premier qui ait entrepris de les réunir. Laissons dire à ses admirateurs qu'il excellait en tout, et au-dessus de tous. Si cela était vrai, le rôle unique qu'il a joué

sur le théâtre de la littérature n'en serait que plus honorable. Il a été poète, pour chanter sur tous les tons de la poésie ; orateur, pour déclamer contre l'injustice ; historien, pour divulguer les faits ; philosophe, ou jaloux de le paraître, pour raconter les vérités les plus précieuses des nuages du scepticisme. Il a dû, à ces titres et à ses talents littéraires, le grand bruit qu'il a fait dans le monde.

Voltaire connaissait assez les hommes pour leur présenter des piéges plus ou moins séduisants : il suivait d'ailleurs son génie, ses connaissances, ses goûts : né avec d'heureuses dispositions pour la poésie, il en a fait l'assaisonnement qu'il voulait répandre.

L'Assemblée nationale constituante décréta, le 30 mai 1791, jour anniversaire de la mort de Voltaire, qu'il était digne de recevoir les honneurs réservés aux grands hommes. L'abbaye de Scellières, où ses cendres avaient éte déposées, venait d'être vendue ; le décret en ordonna leur translation dans le Panthéon. Les amis des lettres et de la philosophie brûlaient de voir rentrer glorieusement, dans la capitale, ces restes précieux, qu'un fanatisme barbare avait privés de sépulture, qu'on n'avait pu dérober à la rage de leurs ennemis qu'en les travestissant, et qui, sortis furtivement de Paris, reposaient en silence, depuis treize ans, dans une solitude monastique, visités seulement par quelques sages et par les étrangers, surpris qu'un désert renfermât celui dont le nom remplissait le monde. Son apothéose fut fixée au 12 juillet. La cérémonie de la translation présenta tout ce que la pompe antique peut offrir d'imposant ; le concours de toutes les classes de la nation offrait tout ce qu'il y a de plus majestueux et de plus touchant. Nous n'en retraçons pas les détails ; ils se trouvent dans tous

les journaux du temps. Voici seulement un extrait du journal le *Miroir*, du 24 octobre 1822 :

« On a tout dit sur ce grand homme ; seulement n'a-t-on peut-être pas assez fait remarquer la prépondérance qu'il a, plus que tout autre écrivain, donnée à la langue et à la littérature françaises en Europe, autant par la nature des sujets qu'il a traités, que par le charme de pureté, d'élégance, de bon sens, de simplicité surtout, dont il les a embellis. Les écrits de Voltaire ont plus contribué à familiariser les peuples étrangers avec l'idiome français, que les conquêtes mêmes qui nous ont rendu un moment maîtres du monde. C'est de lui que date l'adoption de cet idiome dans le langage diplomatique et dans celui des cours ; c'est à Voltaire que nous devons de pouvoir parcourir aujourd'hui les diverses contrées de l'Europe avec l'ignorance la plus absolue des langues qu'on y parle. Peut-être aussi, est-ce à cette facilité qu'il faut attribuer l'omission presque complète de l'étude des langues étrangères dans les divers systèmes d'instruction qui se sont succédé depuis. Quoiqu'il en soit, tout l'honneur de la suprématie littéraire que nous exerçons aujourd'hui, doit lui être rapporté. La nature produisit dans Voltaire l'homme le plus éminemment doué de toutes les qualités qui caractérisent et honorent sa nation, et le chargea de représenter la France à l'Univers.

» Il faut qu'un homme possède bien des avantages pour que l'opinion reconnaisse en lui le caractère d'une supériorité incontestable ; c'est surtout en France qu'un public difficile et dédaigneux n'arrête ses regards que sur l'extraordinaire. Ce n'est pas trop pour conquérir ses suffrages, d'une multitude de talents, d'un esprit étendu, universel, de la réunion des qualités les plus opposées qui semblent le plus

se combattre et s'exclure. A moins de merveilles, le Français n'admire point. Mais la nature lui créa des merveilles pour le condamner à l'admiration. Je ne sais si nous sommes plus sensibles aux beautés littéraires que les Français, mais nous sommes certainement moins avares de louanges ; il suffit que le talent nous donne quelques plaisirs pour être l'objet de nos hommages ; même ce qu'il admire, le Français ne l'aime point, tandis que parmi nous on admire tout ce qu'on aime. »

Profondeur, génie, imagination, goût, raison, sensibilité, philosophie, élévation, originalité, naturel, esprit, bel esprit, bon esprit, facilité, flexibilité, justesse, finesse, abondance, variété, fécondité, chaleur, magie, charme, grâce, force, coup-d'œil d'aigle, vaste entendement, riche instruction, excellent ton, urbanité, vivacité, délicatesse, correction, pureté, clarté, élégance, harmonie, éclat, rapidité, gâité, pathétique, sublimité, universalité, perfection : voilà Voltaire.

Ce philosophe sera toujours regardé comme le plus grand homme dans la littérature des temps modernes, et peut-être même de tous les siècles ; comme la création la plus étonnante de l'auteur de la nature ; création où il s'est plu à rassembler une seule fois, dans la frêle et périlleuse organisation humaine, toutes les vérités du talent, toutes les gloires du génie, toutes les puisances de la pensée.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

Pages.

Préface. 5
Précis historique sur les Philosophes de l'Antiquité. . »
THALÈS DE MILET. 21
SOLON. 26
PITTACUS. 43
BIAS. 48
PÉRIANDRE. 53
CHILON. 59
CLÉOBULE. 63
EPIMÉNIDES. 66
ANACHARSIS. 70
PYTHAGORE. 73
HÉRACLITE. 82
DÉMOCRITE. 86
ANAXAGORE. 91

Pages

EMPÉDOCLES. 98
SOCRATE. 102
PLATON. 111
ANTISTHÈNE. 120
ARISTIPPE. 124
ARISTOTE. 132
XÉNOCRATE. 146
DIOGÈNE. 151
CRATÈS-LE-CYNIQUE. 166
PIRRHON. 172
BION. 177
EPICURE. 181
ZÉNON. 200
LYCURGUE. 211
ESOPE. 213
EUCLIDE. 216
XÉNOPHANES. 217
CONFUCIUS. 218
ZÉNON D'ELÉE. 221
LEUCIPPE. 222
PROTAGORAS. 223
THÉOPHRASTE. . . . . *id.*
ARCÉSILAS. 225
ARCHIMÈDE. 226
CHRYSIPPE. 227
HIPPARQUE. 228
CARNÉADE. 229
APOLLONIUS. 231
EPICTÈTE. 232
SENÈQUE. 233
PLINE. 236
MARC-AURÈLE. 237

	Pages.
PTOLÉMÉE	240
PLOTIN	241
ARNAUD DE VILLENEUVE	242
COPERNIC	244
DESCARTES	246
GALILÉE	252
Ignorances éternelles. Opuscule par M. de Voltaire, revu et considérablement augmenté	257
Discours sur la Philosophie, d'après le texte proposé par l'Université de la ville de Paris, pour le sujet du prix de l'année 1773, par M. Belléguier, ancien avocat	265
Le Philosophe, par M. du M...., Opuscule corrigé avec le soin le plus scrupuleux, par Voltaire, revu et augmenté	278
Extrait de la vie de Voltaire, par plusieurs auteurs	293

FIN DE LA TABLE.

Limoges.— Imp. Sourilas-Ardillier.



